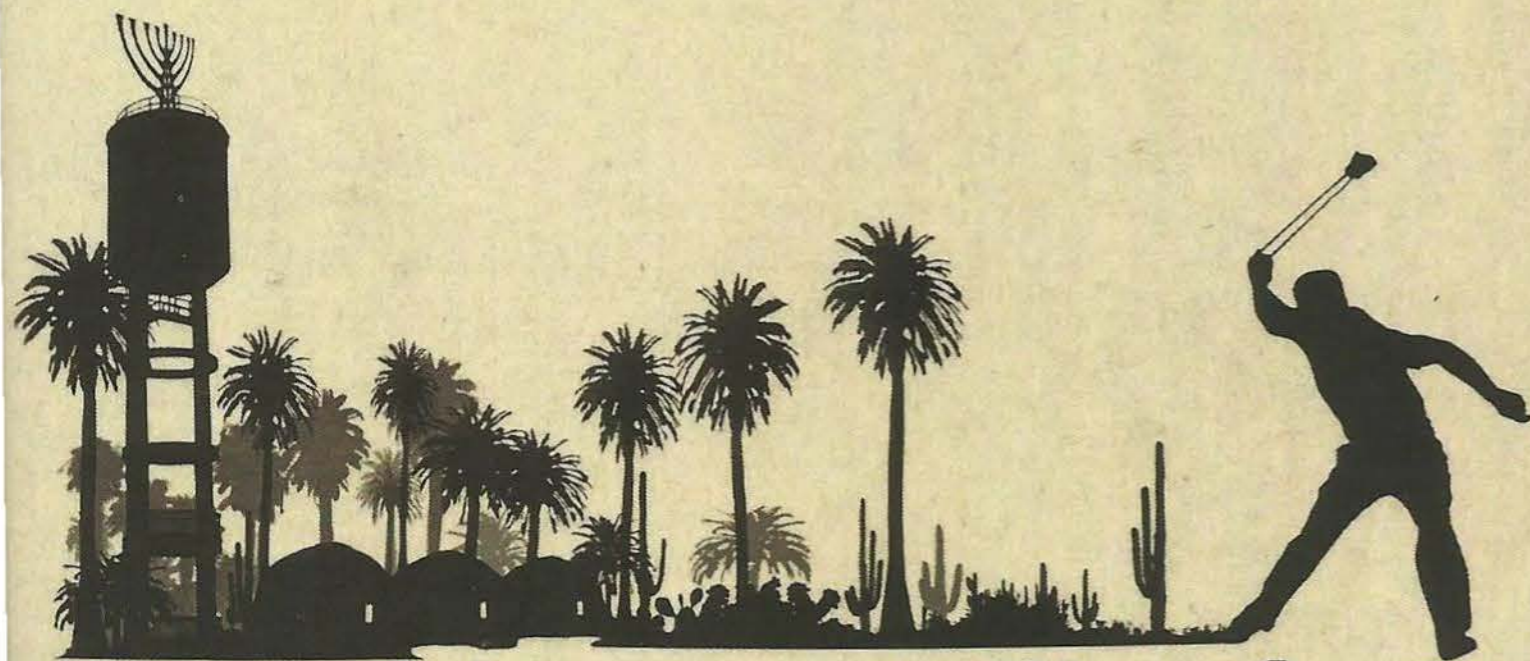


Marion Sigaut



Du kibboutz à l'Intifada

Marion Sigaut Du kibboutz à l'Intifada

En 1990, une main amie déposa le présent récit sur le bureau d'une grande editrice parisienne. Celle-ci l'y laissa pendant six mois et un beau soir elle l'emporta chez elle. Le lendemain matin, à 8 heures, elle m'appela : « Pouvez-vous passer aujourd'hui pour signer un contrat d'édition ? »

J'ai cru que j'étais la huitième merveille du monde. Personne n'avait été capable, avant moi, d'éclairer ainsi par un récit plein d'amour, de colère, d'enthousiasme et de révolte, - sans une once de haine -, l'inextricable dossier israélo-palestinien.

Dans la maison on me faisait des courbettes, et on annonçait mon livre comme le prochain best-seller, rien de moins.

Peu de temps avant sa sortie annoncée, je reçus un coup de fil de l'editrice qui m'informa qu'on reportait la parution à quelques semaines. « On » lui avait fait remarquer que la publication d'un tel ouvrage, en pleine guerre du Golfe, n'était pas la bienvenue.

Un beau jour enfin mon livre apparut à la devanture des librairies, mon attachée de presse m'arrangea quelques passages à la radio et au journal télévisé. Le cœur battant, j'étais prête.

Il y eut d'abord l'annulation du passage à la télé. Puis une recension venimeuse à la radio. Le silence de mort de la presse écrite nationale. Puis, à la suite de mon intervention sur France Inter, la réaction furibarde de mon editrice. Elle ne m'avait pas entendue, mais « on » lui avait raconté, et ça lui suffisait, elle ne voulait plus jamais entendre parler de moi.

Le livre disparut des vitrines, les libraires le retournèrent. Sans m'en informer on le pilonna, et on raya mon nom de la liste des auteurs de la maison.

Bientôt ce fut comme s'il n'avait jamais existé.

Vingt ans plus tard, en 2011, je rencontrai un jour
donnai mon texte.

à qui je

Le voici.

Marion Sigaut

ISBN: 978-2-9639880-6-6



17€

MARION SIGAUT

DU KIBBOUTZ À L'INTIFADA

PROLOGUE

L'avion avait décollé depuis plus d'une heure et déjà l'excitation du voyage cédait la place à l'ennui et à l'impatience. Nous étions en août 1982, l'armée israélienne occupait le Liban et l'anxiété me tenaillait.

– Pourrais-je avoir le *Jerusalem Post*? demandai-je en hébreu à l'hôtesse qui me servait à boire.

Mon voisin m'observait en douce depuis le début du voyage. Il saisit l'occasion de m'aborder.

– Vous parlez l'hébreu comme une *Sabra*! Vous êtes israélienne?

Le flatteur!

– Pas même juive! lui répondis-je fièrement.

Je prenais plaisir à provoquer chez mes interlocuteurs ce regard ébahi et un rien admiratif dont ils me gratifiaient inévitablement quand je leur révélais cette vérité-là.

– Comment ça « Pas même juive »! Votre père au moins...

– Tous catholiques depuis Clovis, et pas une goutte de mélange connu! le coupai-je en riant.

– Mais, comment se fait-il...

J'avais produit mon petit effet, et perdu l'envie de me raconter plus avant. Ma préoccupation du moment, c'était la guerre. Aussi lui fis-je la seule réponse plausible capable de calmer sa curiosité.

– C'est l'amour.

Il fut immédiatement convaincu et moi tranquillisée : il allait me laisser en paix.

L'amour. Et qu'y avait-il d'autre à en dire? Comment appeler autrement cette rencontre foudroyante qui avait eu lieu dix ans avant entre la gauchiste petite-bourgeoise parisienne que j'étais, et ce kibboutz de Judée?

Je les avais aimés instantanément et disais à qui voulait l'entendre que je les aimerais toujours.

Dans l'avion, des jeunes rigolaient bruyamment, insouciantes et conquérantes.

— Pourquoi Arik Sharon n'est-il pas arrivé à Beyrouth la première semaine? Parce que l'autoroute était à péage!

Et tout l'avion d'éclater de rire.

Je ne trouvais pas ça drôle. Je suivais anxieusement depuis des années toute l'actualité de la région et ne trouvais rien de comique dans la tournure que prenaient les choses. Pourtant, il y avait eu cet espoir insensé de 1977, cette ouverture inespérée qui avait immédiatement suivi l'arrivée au pouvoir de la droite dure. Le voyage à Jérusalem d'Anouar el-Saadate, les accords de paix... Cinq ans plus tard, prenant prétexte de la présence, au Sud-Liban, d'un arsenal pointé sur la Galilée, le général Sharon avait lancé ses troupes, officiellement pour désarmer une bande de quarante kilomètres. Ils étaient loin derrière : Tzahal¹ avait envahi tout le Liban et faisait le siège de Beyrouth.

Le capital de sympathie dont avait joui Israël depuis des années commençait à sérieusement être altéré, et je ne savais plus très bien si je n'avais pas pactisé avec le diable en tombant si follement amoureuse de mon kibboutz. Comment mes amis réagissaient-ils? Justifiaient-ils cette campagne sanglante, ou bien y étaient-ils opposés?

« La paix en Galilée » était un joli nom pour un déferlement de fer et de feu. Mais je connaissais suffisamment les Israéliens

pour savoir à quel point l'unanimité n'était pas leur fort, et je partais vérifier que mes amis faisaient bien partie du mouvement d'opposition pacifiste qui jour après jour prenait de l'ampleur.

J'avais trente-deux ans et j'étais seule. J'avais perdu de vue depuis des lustres mes camarades d'enfance, j'entretenais avec mon milieu professionnel des rapports toujours décalés. Depuis près de deux ans une guerre sans merci faisait rage entre mon père et moi, l'un de nous deux devrait laisser la place. À part mon kibboutz je n'avais personne. J'étais liée à lui à jamais, je n'y pouvais rien. Il était ma source de vie, ma référence, ma seule famille depuis la mort de maman et la révélation de ce que valait « l'amour » de mon père.

Combien allaient-ils être à m'attendre à l'aéroport? Un petit pincement délicieux m'étreignit la poitrine quand je revis ma première descente sur les rues éclairées de Tel-Aviv. C'était un beau jour de printemps en 1972. J'avais vingt-deux ans, une belle santé, un tas d'idées toutes faites et manichéennes sur le monde et une simple envie d'aller voir à quoi ressemblait la seule expérience communautaire réussie : le kibboutz.

¹ Acronyme de Tzava Hagana Leisrael, armée de défense d'Israël (en fait, « pour » Israël).

PARTIE 1

L'AMOUR

CHAPITRE I

Ma première rencontre avec Israël fut glaciale et rien ne laissait présager ce qui allait suivre. Bravant la désapprobation de mes copains gauchistes pour lesquels Israël était le diable, j'avais débarqué un beau soir à Lod (en ce temps-là, David Ben Gourion, toujours vivant, n'avait pas encore donné son nom à l'aéroport), sans connaître un mot de la langue, sans une adresse, sans un ami à retrouver, sac au dos, casquette sur la tête et guitare à l'épaule.

Le bureau des informations de l'aéroport me donna l'adresse d'une auberge de jeunesse, là on me communiqua celle d'une fédération de kibboutzim², le Kibboutz Haartzi. J'aurais pu tomber sur une autre auberge, une autre fédération, seul le hasard, un bienheureux hasard, guida ma route.

Le Kibboutz Haartzi était une grande bâtisse tirée au cordeau en plein cœur de Tel-Aviv. Au dernier étage, je pris place dans un couloir triste au milieu de quelques dizaines de jeunes Occidentaux rôtis de coups de soleil, qui attendaient que s'ouvre la porte du bureau d'accueil des volontaires pour le travail en kibboutz.

– *Next!* grinçait une jeune femme toutes les dix minutes.

– *French? Speak english?* me demanda-t-elle sans même lever les yeux vers moi quand ce fut mon tour.

Tandis qu'elle remplissait en toute hâte divers papiers, je me permis :

– J'aimerais un kibboutz au bord de la mer...

– C'est moi qui décide.

² En hébreu, « *im* » à la fin des mots marque le masculin pluriel.

Puis, pointant son doigt sur une carte :

– Vous irez là quand vous aurez passé une visite médicale. Voici l'adresse d'un médecin, vous lui donnerez ce papier. Revenez demain. *Shalom*.

Toute ma journée à Tel-Aviv fut désagréable. Je trouvais la ville sale et disgracieuse : immeubles carrés et sans style, trottoirs malpropres, embouteillages sonores et autobus bondés. À plusieurs reprises, je dus agripper ma guitare que des voyous tentaient de me voler alors que, assise sur un parapet crasseux, j'attendais l'ouverture du cabinet médical.

Le médecin qui m'ausculta ne fut guère aimable. Une barbe blanche dévorante et un fort nez busqué lui donnaient un air méchant, et quand il me tendit le certificat, il n'avait pas desserré les dents sinon pour les questions indispensables.

– Comment puis-je me rendre dans ce kibboutz ? demandai-je le lendemain matin quand la poison du Kibboutz Haartzi me donna l'enveloppe contenant l'assurance et la lettre de recommandation.

– Par le bus.

– Mais lequel ?

– Débrouillez-vous. *Shalom*.

– Shale femme, lui répondis-je en passant la porte.

La suite immédiate ne fut pas plus heureuse. Avant de commencer à travailler au kibboutz, je voulus d'abord aller faire un tour à Jérusalem où je commençai par m'émerveiller. Les souks, les remparts, la splendide mosquée d'Omar et son dôme d'or, chaque recoin de la vieille ville, chaque ruelle étaient source d'émotions. Un antique autobus brimbalant m'emmena à Bethléem, et chaque lieu avait pour moi une consonance magique : grotte de la Nativité, Béthanie, mont

des Oliviers. Devenue gauchiste en mai 68, je détestais la religion de mes pères, mais j'avais la larme à l'œil de me trouver sur le lieu des mythes de mon enfance. Tout était conforme au livre d'images qui avait accompagné mon instruction religieuse : oliviers et figuiers sur les buttes rocailleuses où on apercevait des bergers poussant leurs troupeaux, maisons de pierres taillées avec leurs toits en terrasse, et cet azur insolent qu'on aurait dit permanent.

Mais le coup de foudre que j'éprouvai pour la ville éternelle ne me réconcilia pas avec le catholicisme. Car si m'émerveillèrent le mur occidental et l'esplanade des mosquées, anciennement la base du temple de Salomon, je n'eus aucun plaisir à visiter les lieux saints chrétiens. En regardant les Juifs à papillotes se balancer devant les pierres multimillénaires du Mur, je pouvais imaginer leurs ancêtres déambulant à la même place. Ignorant alors l'existence des chrétiens d'Orient, je croyais voir dans les dorures et le faste des sanctuaires la marque ostentatoire de l'ancienne domination croisée. Et, ne pouvant me représenter Jésus dans le dédale des sacristies, des chapelles et des sanctuaires chrétiens, je décidai que les seuls à pouvoir encore évoquer la Jérusalem du Christ étaient les Juifs.

– *Hey! Want some haschich?*

Je sortais de l'auberge de jeunesse le troisième matin, quand un grand gaillard frisé en boule, bronzé et assez beau gosse m'interpella.

Non merci. Si je ne dédaignais pas de tirer de temps à autre sur un joint, je n'allais certainement pas acheter n'importe quoi à un inconnu dans une ville étrangère...

– *I've got some good stuff*, j'en ai de la bonne.

Qu'il aille donc la vendre à d'autres. Je tournai les talons

et repris ma déambulation, flanquée d'une jeune suisse rencontrée à l'auberge.

– Tu n'as pas la sensation que tout le monde te tripote? me demanda-t-elle brusquement en s'arrêtant au milieu d'une ruelle. J'ai l'impression permanente d'avoir des mains sur moi dès que nous sommes dans la foule. Je n'en peux plus.

Habillées d'un pantalon et d'une chemise à manches longues malgré la chaleur de ce printemps naissant, nous n'exhibions ni cuisses bronzées ni décolleté provoquant, mais la précaution avait été sans effet : nous étions pelotées en permanence.

– *Some good stuff, very very good stuff!* dit une voix narquoise derrière notre dos. Le vendeur de haschisch posa sa main sur mon épaule. Je me retournai, toutes griffes dehors.

– Bas les pattes!

– *Very very good stuff*, ricana-t-il en me déshabillant du regard, arborant un sourire obscène.

Je voulus tourner les talons, mais il me plaqua la main sur un sein et me susurra à l'oreille :

– *I'll fuck you.*

– *You'll never fuck me!* hurlai-je hors de moi en le giflant à la volée.

Là, j'ai vu la mort en face. Enragé, il vengea l'affront à coups de pieds et coups de poings. Impuissante, ma compagne recula et appela au secours, mais personne ne bougea. Les larmes aux yeux et drapée dans ma dignité, je tentais de rester debout, quand trois jeunes gens arrivèrent en courant et entraînèrent mon agresseur. Quelques secondes plus tard je compris à quoi je devais mon salut, quand surgit une patrouille au détour d'une ruelle. La jeune femme s'approcha des soldats mais je la retins.

– Laisse tomber, ils ne le rattraperont pas.

Je venais de comprendre que l'agresseur était arabe. Ce fut mon premier contact avec la minorité opprimée. Et avec l'armée d'occupation.

La *tahana merkazit* – la gare centrale des bus – était certainement l'un des endroits les plus crasseux, les plus vivants, les plus bruyants, les plus pittoresques de Tel-Aviv. En plein cœur de la ville, c'était un capharnaüm où convergeaient des autobus de tout le pays et où une foule bigarrée de ménagères braillardes, de kibboutzniks en shorts, de soldats et soldates armés jusqu'aux dents, de religieux noirs, d'ouvriers et de jeunes, fumaient, mangeaient des glaces ou des pépites dont ils recrachaient par terre les écorces en attendant de grimper dans l'unique moyen de transport collectif. Autour du périmètre des plates-formes tout s'achetait et tout se vendait : jetons de téléphone, épingles à cheveux, chaînes stéréo, cassettes, sandales et vêtements, journaux, fruits et légumes, lacets de chaussures, produits de beauté, beignets de pois chiches servis dans des pains ronds – les *pitot* – d'où dégouline de la purée de sésame bien grasse, sacs à main, petit outillage, lampes de chevets, dictionnaires, pépins de courges, tout vous était proposé au milieu des cris et des détritres.

Un vieux monsieur utilisa l'allemand pour m'indiquer quel bus pouvait m'emmener à Tel-Nir, un jeune m'assura en anglais qu'il partait à quatorze heures, et une grosse bonne femme m'expliqua en français qu'il me faudrait deux heures pour arriver à destination. J'admirai avec quelle rapidité le chauffeur réussit à sortir son véhicule de cet embouteillage insensé, et j'excusai gentiment le soldat qui m'envoya dans l'œil en s'installant à côté de moi la crosse de son fusil-mitrailleur.

Il était effectivement seize heures quand je me retrouvai presque seule avec le chauffeur sur une route étroite qui traversait des champs vert tendre et des collines caillouteuses. Il aborda un virage en épingle à cheveux, grimpa le long d'un chemin arboré et s'arrêta à proximité d'un château d'eau.

– Te voilà arrivée, me cria-t-il. Bon séjour!

Il y eut d'abord l'odeur. Un mélange piquant de terre bien arrosée et de conifères. Puis les couleurs : le vert du gazon et des arbres, le bleu limpide d'un ciel au soleil déclinant, les roues de tracteurs peints en rouge et blanc à proximité de maisonnettes blanches. Puis le bruissement du vent dans les feuilles, le ronron lointain d'un tracteur, le tchi-tchi des jets d'eaux tournants et le chant des oiseaux. Pas une voix, pas un bruit humain dans ce décor de rêve surpris à l'heure de la sieste. Je m'arrêtai un instant au milieu du chemin, le souffle coupé. Il vivait là des gens qui s'étaient construit un cadre où la beauté était la norme. J'en avais les larmes aux yeux.

Un homme et une toute jeune fille apparurent.

– Tu es la nouvelle volontaire? me demanda cette dernière. Viens avec moi, je t'emmène chez Sylvie. C'est elle qui s'occupera de toi. D'où viens-tu? Comment t'appelles-tu? Moi, c'est Malka.

Nous passâmes devant quelques maisonnettes silencieuses en suivant une allée ombragée, et Malka fit halte devant un balcon.

– Sylvie! appela-t-elle.

Une brune aux yeux verts d'une trentaine d'années sortit toute ensommeillée et s'exclama :

– Ah! Tu es la nouvelle volontaire! Bienvenue ici. Comment t'appelles-tu? Excuse-moi, je faisais la sieste. Entre, entre, voici Kobi,

mon mari. Assieds-toi, je te fais à boire. Tu es française? Moi, je suis d'origine anglaise.

Leur chambre était meublée d'un lit, d'une table en formica et de deux chaises, d'un placard et d'une radio. La douche se trouvait dehors au niveau d'un balcon encombré de quelques jouets, d'une table basse et de deux antiques fauteuils. C'était propre et ils semblaient ne manquer de rien. Kobi, un grand sec au visage mangé par la barbe tira les rideaux :

– Nous allons t'emmener chez les volontaires, mais en chemin nous prendrons notre fils dans sa maison d'enfants. Ici les parents retrouvent leurs petits après la sieste et jusqu'au dîner. Puis les enfants retournent dans leur maison. Tu joues de la guitare? Tu nous chanteras des chansons, j'espère...

La maison des trois-quatre ans ressemblait à une maison de poupées. Les sièges, les tables, les douches, les lits, les lavabos, tout était à la taille des enfants. Sylvie attrapa son fils encore tout chaud de sommeil, le couvrit de baisers et lui enleva sa couche, tandis que son mari cherchait des vêtements propres dans une armoire.

– Tous les effets personnels, les serviettes, les verres à dents et les emplacements de rangement sont marqués au nom de chaque enfant. Quand ils sont devenus trop grands pour une maison, ils déménagent.

Elle prit son fils par la main, Kobi saisit mon sac à dos, et nous nous dirigeâmes vers les cabanes des volontaires.

– Demain tu ne travailleras pas, ce sera ta journée d'intégration. On te donnera des chaussures et des vêtements de travail que tu marqueras à ton nom pour les faire laver. Tiens, c'est là la buanderie, on appelle ça la *Communa*. Tu jettes ton linge sale là-haut, et tu le récupères dans un casier

CHAPITRE II

le lendemain. Pratique, non ? Les volontaires travaillent six heures par jour et non sept comme nous. Tu recevras un peu d'argent de poche pour tes besoins personnels, mais tout est gratuit : la nourriture bien sûr, qu'on prend dans la salle à manger commune, mais aussi le savon, le dentifrice, le shampoing, le papier à lettre et les timbres, même les petits gâteaux que tu pourras aller chercher au magasin. Dans ta chambre il y a déjà une bouilloire et des verres pour le thé et le café.

Échaudée par l'accueil que le Kibboutz Haartzï avait réservé à ma demande, j'osai tout de même :

– Me serait-il possible de travailler au jardin ?

– Évidemment ! J'en parlerai demain au *sadran avoda*, c'est la personne qui organise le travail. Tiens, regarde, ici ce sont les communs, les douches et les toilettes des volontaires. Au début, tous les membres de ce kibboutz habitaient dans les cabanes et se douchaient là, mais à présent ils ont ce qu'ils faut dans leurs chambres. Ça a été le premier bâtiment en dur de Tel-Nir.

Un bloc de béton carré et gris.

Nous passâmes à côté de l'infirmerie, de la salle à manger et sa cuisine attenante, du secrétariat, de maisons d'enfants blanches et fleuries.

– Tu vas voir, les cabanes sont assez moches mais tu n'y seras que pour dormir. Là, c'est la piscine, et plus loin le terrain de volley. Ça va ?

Sylvie frappa à la porte d'une cabane de quatre chambres, et une minuscule blonde m'accueillit avec un sourire.

– *Hi! I'm Sonja. I'm American.*

Émerveillée, je m'assis sur un lit, posai ma casquette, sortis ma guitare de son étui et leur chantai une chanson.

En découvrant Tel-Nir j'avais acquis une certitude : il n'y avait pas sous le soleil un endroit aussi délicieux que ce kibboutz-là. Un mois plus tard, ma conviction était intacte, et je crois bien, vingt ans plus tard, que c'est encore le cas.

Sur la pelouse centrale, les jeunes du kibboutz disputaient leur partie de foot hebdomadaire en ce *shabbat* après-midi, et l'on entendait de temps à autre des clameurs ou des éclats de rires. À quelques mètres de la chambre de Gaby, un couple avait étalé sur le gazon un grand carré de caoutchouc lisse sur lequel deux bébés tout nus rampaient en gazouillant. De temps en temps, leur mère renversait pour les rafraîchir un seau d'eau froide mais cela transformait le carré en patinoire et le père riait de bonheur à les voir glisser l'un contre l'autre. Tout n'était que calme, verdure, beauté, et respirait le bonheur.

Assise sur le parapet d'un balcon, le dos au mur et les bras enroulés sur mes jambes repliées, je regardais au loin la ligne crénelée des abricotiers à l'extrémité du champ de coton, un sourire triste figé sur les lèvres. Je soupirai bruyamment.

– Tu pleures ? demanda doucement Gaby.

Mon amie sortait de sa minuscule salle d'eau. Elle posa sa bouilloire sur la table de formica du balcon et s'approcha tendrement.

– Thé ou café ma grande ? Tu es triste ?

Mon regard hésitait entre le lointain si paisible, ces champs prêts pour la moisson, cette image de bonheur familial et la partie de foot, là, tout près. Gaby me tendit un verre de thé que je saisis précautionneusement pour ne pas me brûler, le

majeur sur le bord supérieur, le pouce à l'extrémité inférieure.

– Tu t'y mets vite, dis-moi. Ce n'est pas en France que tu as appris à saisir un verre comme ça n'est-ce pas?

En France on boit le thé dans des tasses, avec des anses.

– Et qu'est-ce qui te rend si triste?

Délicieuse Gaby. De ces femmes dont on se fait instantanément une amie pour toujours. Je me souviendrais toute ma vie du sourire éclatant de cette belle brune en blouse blanche qui était venue, quelques jours après mon arrivée, poser son plateau de petit-déjeuner devant le mien.

– Tu es française? avait-elle demandé, joviale.

– Oui. Je m'appelle Marion. Et toi?

– Marocaine. Moi, c'est Gaby. Gabriella si tu préfères. Il n'y a que mon mari qui m'appelle Gabriella quand il est en pétard. Tiens, c'est Rami, celui-là là-bas qui arrive avec les moissonneurs. Tu le reconnaitras facilement, c'est le plus beau. Tu travailles à la cuisine? Quelle horreur. Moi, j'ai jusqu'à présent réussi à ne pas mettre les pieds à la plonge, je déteste ça.

Elle avait assorti sa remarque d'un ravissant jeu de mains qui me permit de les voir manucurées, vernies, impeccables.

– Mais où travailles-tu, toi, pour avoir des mains pareilles?

– À la Cos. La cosmétique si tu préfères. J'ai un petit salon d'esthéticienne près des cabanes des volontaires. Viens me voir quand tu auras terminé ta plonge.

Tout m'émerveillait à Tel-Nir. Le premier jour, j'avais constaté que travailler au jardin ne signifiait pas produire des légumes mais fleurir le kibboutz. Comme ça, pour faire beau. J'y avais passé deux jours, mais agressée de toutes parts par de minuscules moucherons qui sévissaient pendant les moissons, j'avais supplié qu'on me donne un autre poste, et on me

l'avait accordé sans discussion. J'avais passé ma jeunesse dans un monde où toute revendication, toute absence de déplaisir devaient être sérieusement justifiées. Et chez les gauchistes que je fréquentais assidûment depuis mai 68, il fallait finalement prouver qu'une réjouissance n'était ni individualiste, ni bourgeoise, ni antiouvrière, ni que sais-je. Là, à Tel-Nir, il me suffisait d'exprimer un désir pour qu'un arrangement soit trouvé...

Une esthéticienne! Cinq jardiniers pour embellir le cadre et une esthéticienne pour embellir les femmes...

Après ma plonge, je m'étais dirigée vers les cabanes des volontaires et avais cherché la « Cos ». Une chambre comme les autres, avec sol de béton, minces murs de contreplaqué et moustiquaires aux fenêtres, mais transformée en caverne d'Ali-Baba des coquettes. Des pots, des crèmes, des lotions, des appareils de massage, des lampes, des miroirs et une quantité impressionnante de linge que Gaby était en train de rassembler dans un grand sac à trous.

– Il faut que je porte ça à la *Communa*, je n'en ai presque plus de propre. Tu veux que je te fasse un soin?

Un soin esthétique gratuit, après le boulot, dans ce coin de rêve! J'avais éclaté de rire.

– Mais tu n'as pas fini ta journée?

Il était quinze heures, l'heure de remballer et d'aller faire sa sieste.

– Je peux faire ça pour toi.

– Bon, dit Gaby, je ne vois que deux hypothèses : tu as mal quelque part, ou c'est l'amour.

En soupirant plus fort encore, je posai finalement le regard sur la pelouse centrale. Gaby devina.

– Allez, dis-moi son nom. C'est qui ?

– Yaïr, répondis-je enfin.

J'étais dans ma chambre, une semaine auparavant, en train de boire le thé après le travail en compagnie de Sonja et de quelques jeunes du kibboutz, quand un inconnu était entré. Grand, mince, bronzé, il avait un corps de liane, un rire rocailleux et des yeux couleur de miel. Muette, j'avais contemplé ses jambes parfaites, ses bras puissants recouverts d'une soie blondie au soleil, je m'étais prise à fixer bouche bée l'échancrure de sa chemise ouverte jusqu'à la taille qui découvrait un torse sculptural orné d'une toison en arabesques. Quand il était passé près de moi, foudroyée de désir, j'avais aimé jusqu'à son odeur.

– Il arrive de l'armée, il s'appelle Yaïr et il est très gentil, m'avait soufflé Sonja, maligne.

Plus rien ne fonctionnait comme avant depuis que j'étais au kibboutz. Tous ces sionistes fascistes, racistes et militaristes dont on m'avait rebattu les oreilles n'étaient que des paysans joyeux, cultivés et hospitaliers, originaires autant de Pologne que de Casablanca, qui dansaient le vendredi soir de grandes rondes sautillantes, m'invitaient tous les jours à prendre le frais sur leur balcon et hissaient le drapeau rouge tout le mois de mai sur le faite du silo à blé.

– Vous êtes communistes ? avais-je demandé à un jeune en montrant du doigt l'emblème du prolétariat. Il avait éclaté de rire.

– Évidemment. Un kibboutz, c'est une commune.

Hé oui, une commune. Où l'argent ne circulait pas, où toutes les tâches ménagères habituellement réservées aux femmes étaient faites à tour de rôle par chacun des membres

(Gaby mise à part...), où la valeur de base à respecter pour se faire accepter tenait en un mot : le travail. Quel qu'il soit. Vider les poubelles, faire la plonge, élever les enfants, assurer la garde de nuit, faire la moisson, fabriquer des bijoux, tenir la comptabilité ou répondre au téléphone, chaque tâche en valait une autre.

– On ne te jugera pas ici sur ce que tu fais, mais sur la façon dont tu le fais, m'avait prévenue, affable, un costaud grisonnant qui tirait derrière son tracteur une remorque remplie d'ordures ménagères.

La garde et l'éducation des enfants, que mon père considérait comme des tâches mineures, des corvées juste bonnes à être faites par les femmes, étaient tenues en grande considération. Un véritable ministère de l'Éducation envoyait les monitrices de maisons d'enfants (les métapelets) suivre des formations de plusieurs années. Au kibboutz, on respectait les femmes et les enfants.

Enfin, les bénéfices de toutes les productions agricoles ou artisanales (Tel-Nir fabriquait des bijoux) étaient réinvestis dans la communauté, les décisions prises par vote à main levée au cours de conseils hebdomadaires où siégeaient autant d'hommes que de femmes. Le communisme sans coercition, la démocratie directe, voilà ce que j'avais découvert.

– Et pourquoi cela te rend-il si triste ? demanda enfin Gaby. Il n'est avec personne en ce moment. Tente donc ta chance. Où est le problème ?

– Il ne me voit même pas.

– Il fait peut-être seulement le joli cœur, ce ne sont pas les filles qui lui manquent. Il est silencieux, mystérieux, beau... Et c'est vrai qu'il est adorable, je m'entends très bien avec lui.

Avec qui Gaby aurait-elle pu ne pas s'entendre? Drôle, toujours gaie, ravissante, elle avait la trentaine rayonnante et savait rendre mille services.

– Écoute, dit-elle enfin, remue-toi et ne fais pas cette tête-là. Tu es belle, gentille, tout le monde t'adore. Tiens, tu sais comment on t'appelle ici? La pouliche de France. Tout le monde t'aurait remarquée sauf lui...

Après avoir été un vilain petit canard pendant mon adolescence, j'avais été décrétée « mignonne » par mes copains de lycée, « sexy » par ceux de la fac et enfin « provocante » par ma famille. Mais j'avais connu en arrivant au kibboutz une sensation nouvelle : me sentir belle. Attifée par ma mère comme une petite-bourgeoise priée instamment de ne faire de l'ombre à personne, je n'avais pas osé jusque-là exhiber quotidiennement mes longues jambes dans des shorts ou porter haut mes rondeurs dans des tee-shirts moulants. Le soleil avait doré ma peau et gommé mon teint gris, et le henné dont Gaby m'enduisait la tête rajoutait de la lumière à mon visage de brune. Mais ma certitude de plaire, au lieu de me consoler, rajoutait de l'angoisse à ma déconvenue de n'avoir pas su encore attirer le regard de Yaïr.

À l'extrémité de la rangée de maisonnettes, on entendait des éclats de voix. Les membres du Noar, ce groupe de jeunes issus des milieux défavorisés de Tel-Aviv dont Tel-Nir prenait en charge l'éducation, dépeçaient un porc-épic.

– Ils font un barbecue ce soir à la piscine. Tu n'as qu'à y aller. Yaïr y sera sûrement.

La veille au soir, nous étions sortis en Jeep et avions traqué puis abattu au pistolet un porc-épic. Et tandis que les garçons préparaient les brochettes, les filles confectionnaient des colliers avec les épines qu'elles débitaient en rondelles.

Les joueurs de foot rejoignirent leurs chambres, en nage, et Yaïr sauta d'un bond les trois marches de son balcon. Il habitait là, à deux pas de chez Gaby.

Un barbecue à la piscine. Après il y aurait sûrement un bal. Alors peut-être que...

CHAPITRE III

Dans les cabanes des volontaires, il faisait une chaleur à mourir. La minceur des cloisons et du toit protégeaient à peine d'un soleil de plomb, et on avait l'impression qu'il continuait de taper à la nuit tombée. Allongée sur mon lit, je fixais le plafond et sentais la sueur perler sur mon corps. J'entendais la respiration calme de Sonja, le bruissement des arbres et le tchi-tchi des jets d'eau qu'on faisait tourner la nuit. De temps à autre, un souffle de vent passant par la moustiquaire apportait un semblant de fraîcheur. Envahie par les images de ma première nuit avec Yaïr, je n'arrivais pas à dormir. Je revoyais la soirée sur la pelouse de la piscine, les cris de joie des jeunes qui se jetaient mutuellement à l'eau, ma course pieds nus autour du bassin pour éviter qu'on m'attrape, et mon geste de défi quand, comprenant qu'ils allaient m'atteindre, j'avais jeté rapidement ma mini-jupe et ma chemise et avais plongé, en slip et soutien-gorge.

Là, j'avais vu qu'il m'avait vue. Pour la première fois, en sortant de l'eau, j'avais croisé son regard. Trempée et joyeuse je lui avais fait face, droite, sûre de ma ligne. Il avait détourné le premier les yeux. J'allais l'avoir.

L'avoir ! Comme cela me semblait ridicule à présent. Oui je l'avais fait craquer, je l'avais obligé à s'approcher, à chercher à danser avec moi, je m'étais même permis de le repousser une fois. J'avais ri de sentir son regard sur mon corps ondulant de façon provocante, je m'étais amusée à le frôler jusqu'à le faire rougir. Mais quand il s'était planté devant moi et m'avait saisie à bras le corps, j'avais perdu toute résistance. Yaïr me

serrait dans ses bras à m'étouffer, exhalant dans mon cou un souffle brûlant.

– Viens avec moi, avait-il ordonné.
J'avais obtempéré.

Je me mis à pleurer, malade de désir. Mes aventures insipides de jeune femme nouvellement « libérée » ne m'avaient pas fait connaître le plaisir qui rend fou, le cri qu'on pousse et celui qu'on reçoit à l'oreille, cette adoration qu'on peut vouer à un corps dur, à une peau odorante et gorgée de soleil, à une haleine aimée. La moindre parcelle du corps de Yaïr, sa poitrine soyeuse, ses jambes, ses mains, ses lèvres étaient devenus, l'espace d'une nuit, l'objet d'un amour sans borne.

Je me retournai sur moi-même plusieurs fois en serrant les poings, désespérée.

Ce salaud m'avait ignorée le lendemain. Il était passé près de moi en feignant de ne pas me voir. Il n'avait pas posé devant moi son plateau de dîner, mais était parti s'asseoir avec ses copains, ces abrutis qui m'en voulaient de pas céder à leurs avances et ricanaient de me voir ainsi délaissée.

Humiliée. Mais amoureuse. Pendant de longues minutes je haletai, suant de chaleur autant que d'angoisse. L'amour-propre ? Ou la satisfaction du désir ? J'avais tenté trois jours durant de faire bonne figure, de rire plus fort encore, de paraître plus belle, de hausser le menton quand je sentais qu'il avait les yeux sur moi.

Je n'avais pas la force. Les yeux embrumés, je me relevai, passai un short et une chemise, jetai un châle sur mes épaules et partis pieds nus à travers les allées détrempées, courant pour éviter la douche des jets tournants. Arrivée devant la chambre de Yaïr je gravis les trois marches sur la pointe

des pieds, et m'arrêtai. À travers la moustiquaire de la porte j'entendais sa respiration. Je tremblais comme une feuille.

– Tu es folle. Mais tu n'y peux rien.
Et j'entrai.

Sonja était une adorable petite blonde de 26 ans, émancipée et marrante, jolie à souhait et qui n'avait pas la langue dans sa poche.

– Il y a une différence fondamentale entre « *my arse* » et « *your arse* » ! m'expliquait-elle tandis que nous faisions la queue au buffet du petit-déjeuner. Légumes pour la salade, yaourts à la louche, œufs sur le plat, thé, café... Elle avait décidé de m'enseigner l'américain tel qu'on le cause : on ne devait pas dire « mon cul » et « ton cul » dans les mêmes circonstances. Je fis avec elle des progrès considérables en anglais.

Elle m'amusait beaucoup par la façon dont elle parlait des gens en général et des hommes en particulier. Pour commencer, elle trouvait beaux ceux que je trouvais affreux et inversement, ce qui avait un côté très pratique.

– Oh Haïm, Haïm, susurrail-elle, câline, en se collant contre un petit gars du Noar qui avait neuf ans de moins qu'elle.

– Que veux-tu, il me plaît, je ne vais tout de même pas me priver, non ?

– Mais il a dix-sept ans !

– *So what ?*

Quand elle me vit malade d'amour pour un indifférent, elle prit le taureau par les cornes :

– Tu ne vas tout de même pas te laisser ainsi détruire par ce Yaïr, si beau, si ardent et si adorable qu'il te paraisse ! me secoua-t-elle un beau matin. Tu es complètement folle.

– Je n'y peux rien. En français on dit : « Je l'ai dans la peau. » Tu comprends ça ?

– Je comprends surtout que tu as besoin de prendre le large. Allez, viens. Faisons ensemble le tour du pays, demandons quinze jours de congé. Quand tu reviendras il sera encore là, la séparation l'aura peut-être changé, on ne sait jamais. S'il doit se laisser aller à son désir de toi, ce n'est sûrement pas de cette manière que tu l'y pousseras.

L'angoisse était à présent installée. Je n'avais pas l'impression de ne pas lui plaire, j'avais même la certitude du contraire. Mais il me résistait et je ne le supportais pas.

– Tu as raison, dis-je enfin à mon amie. Gaby aussi me conseille de partir.

Je ne savais plus très bien de qui j'étais tombée le plus passionnément amoureuse : de Yaïr, ou de son kibboutz. Tout me plaisait dans cette vie communautaire au rythme lent où je me faisais chaque jour de nouveaux amis. Tous les jours après le travail, je me rendais chez les uns ou les autres, des jeunes de mon âge, des membres plus âgés, où chacun redoublait de gentillesse et d'attentions à mon égard. Il y avait Juky et Shula, le couple d'artistes, il y avait Sylvie et Kobi qui venaient souvent le soir prendre le thé avec nous dans les cabanes, il y avait aussi Cyril, un Anglais désopilant qui travaillait à la cuisine et dont on entendait les éclats de rire à l'autre bout du kibboutz. Arrivé comme Sylvie peu après la guerre des Six Jours, il avait tout quitté pour venir vivre le communisme intégral. J'étais amoureuse d'un homme mais tout autant de la vie que je pourrais mener avec lui. J'avais trouvé le paradis.

– Mais je ne suis pas juive, avais-je un jour osé devant Gaby.

– Est-ce que quelqu'un ici t'a demandé ta religion ? m'avait-elle répondu, une ombre de colère dans la voix.

Non, personne. À Tel-Nir on me prenait comme j'étais, on m'aimait pour ce que j'étais, sans poser de questions. Et je les aimais de même.

– Ça me fait de la peine de partir, même pour quinze jours, m'avoua Sonja comme nous bouclions nos sacs à dos.

Je ressentais exactement la même chose.

Dix jours plus tard nous étions de retour.

L'autobus nous laissa à la croisée de la grand-route et du chemin vicinal menant au kibboutz, là où ne passait qu'un seul autobus par jour. Nous attendîmes un quart d'heure et une auto bifurqua.

– *Shalom* ! cria une voix enjouée. C'était Shaïl, le secrétaire général de Tel-Nir, un beau blond d'une quarantaine d'années, corpulent et rigolard. Il nous ouvrit la portière.

– Comment était votre voyage ? Racontez, racontez, demanda-t-il dans un anglais parfait. Le bras gauche replié à la fenêtre, il sifflotait en tenant son volant d'une main.

– Alors, c'est beau Israël ?

Beau, oui, mais comment lui dire ce que nous venions de traverser ?

Depuis que nous étions parties, il ne s'était pas passé une heure sans que nous ayons eu à bagarrer contre les avances des hommes, de tous les hommes. Prenions-nous le bus, un voyageur venait nous conter fleurette. Faisons-nous de l'auto-stop, au bout de dix minutes le chauffeur nous proposait de nous arrêter dans une orangerie : vous couchez avec moi et je vous mène à destination. Nous asseyions-nous le soir sur un banc public, et un emmerdeur venait nous rejoindre pour nous assommer d'une rafale de questions, toujours

les mêmes : d'où venez-vous, où allez-vous, êtes-vous mariées, où couchez-vous ce soir ? Au début nous avions tenté de répondre gentiment, puis nous avons commencé à les envoyer paître.

– Pouvez-vous nous fichier la paix à la fin ?

Invariablement l'importun se fâchait, nous injuriait dans sa langue, partait en grommelant, et un autre surgissait de l'ombre.

Chaque site inoubliable du pays resterait gravé dans notre mémoire comme le souvenir d'une agression verbale ou physique. La forteresse de Massada, c'était la bedaine que le père aubergiste venait frotter contre mes cuisses tandis que je faisais mon lit, Eilat, c'était la bordée d'injures qu'un Juif d'origine marocaine nous avait lancées en français après que nous eûmes refusé de le laisser s'asseoir à notre table, les routes ombragées de Galilée c'était la furie de ce chauffeur qui nous avait plantées là quand Sonja avait retiré de sur sa cuisse une main fouineuse.

Nous étions assises un soir face à la mer non loin de la frontière libanaise, sur le site d'Akhziv. C'était un ancien village arabe qu'une équipe de volontaires retapait pour en faire un village de vacances. Même là il nous avait fallu nous battre. Contre le responsable du site qui prétendait nous suivre dans notre chambre, contre un ami du même qui m'avait saisie dans ses bras et avait tenté de m'embrasser alors que je venais de payer ma nuit.

– Ça suffit ! Est-ce qu'il est possible de rester cinq minutes tranquilles dans ce pays ?

Nous étions épuisées.

Je voulais rentrer, je n'en pouvais plus, ce périple était un supplice. Sonja voulait voir le Golan et tentait de me convaincre quand nous entendîmes des pas derrière nous.

Nous vîmes se dessiner dans la pénombre la silhouette massive du maître des lieux, flanqué de son copain.

– *Hey, do you want to...*

– Meeeeerdeeeeeee ! avais-je hurlé en français, les genoux fléchis et les poings sur les tempes.

Nous partîmes en courant nous enfermer à double tour dans notre chambre. Je n'ai jamais vu le Golan.

Tous les hommes ? Tous, sauf les militaires. Avec l'armée nous avions la paix. Et la sécurité.

Le long de la frontière libanaise, un camion nous avait prises sans que nous ayons eu à lever le bras.

– C'est dangereux par ici, avait dit le chauffeur. Il y a eu des tirs ces jours derniers. Ne restez pas là.

Il nous avait fait monter à l'arrière, où une vingtaine de jeunes soldats, assis le fusil-mitrailleur entre les genoux, s'étaient poussés pour nous laisser de la place sur les banquettes. Nous avions beau ne pas entendre un mot de cette langue aux consonances dures et parfaitement inconnues, nous comprîmes que la soudaine colère d'un officier était destinée à rappeler à l'ordre un bidasse ayant osé une remarque gaillarde.

Nous n'avions que du bien à dire de l'armée, et ce n'était pas de gaieté de cœur. Sonja gardait des manifestations contre la guerre du Viêt-nam une haine tranquille contre tout ce qui portait l'uniforme, je bouffais du militaire comme du curé, et pourtant... Plusieurs fois des soldats nous avaient ainsi promenées, nous avaient fait partager leurs rations, offert des cafés ou des tranches de pastèques qu'ils achetaient au bord des routes, sans un mot déplacé, sans une question embarrassante, sans la moindre tentative de nous revoir ou de nous garder pour dormir.

CHAPITRE IV

En Israël dit-on, l'armée est dans le peuple comme un poisson dans l'eau. Nous en acquîmes la certitude.

À l'arrière du véhicule, Ronit, la seconde fille de Shaül, somnolait.

– Ronitki! On arrive! cria-t-il en sifflant bruyamment entre deux doigts. La petite se redressa et vint entourer de ses bras le cou paternel. La voiture avait passé les deux kibboutzim voisins et arrivait à hauteur des abricotiers.

Shaül remit ses deux mains sur le volant pour aborder le virage en épingle à cheveux, passa devant le garage où les mécanos réparaient le matériel agricole, leur fit un signe de la main et vint se garer devant le silo à blé.

– *Welcome in Tel-Nir!* dit-il enfin en coupant le moteur.

L'accueil de tous fut de la même veine. Entre le parking et la salle à manger, nous croisâmes une dizaine de personnes qui toutes s'arrêtèrent pour nous demander des nouvelles. Nous avions l'impression de revenir après dix ans d'absence.

Et moi celle de rentrer chez moi. À la maison.

Je croisai Yaïr juste devant la piscine, comme je me rendais vers ma chambre y déposer mon sac. Il s'arrêta en me voyant, je ralentis. Quand j'arrivai devant lui, il m'ouvrit ses bras.

– *I missed you*, dit-il en les refermant sur moi avec tendresse.

Il saisit mon sac, le chargea sur son épaule, et dit simplement :

– Viens chez moi.

Le bonheur.

Un jour, Malka m'entraîna chez elle après le travail et entreprit de m'enseigner les rudiments de l'hébreu d'après un livre scolaire.

Quelle langue bizarre! Les voyelles ne s'écrivaient pas, il fallait les deviner à la lecture, il n'y avait pas de verbe « être » au présent, on disait « je fatigué » ou « je content » . Pas du tout de verbe « avoir » : on disait « à moi ceci » ou « à eux cela » . Et ces lettres carrées courant de droite à gauche, et ces verbes qui ne se conjuguèrent pas de la même manière au féminin ou au masculin. J'éprouvais une grande fierté en commençant à déchiffrer des inscriptions diverses, en écrivant mon nom et celui de mon amour.

Amour?

Je doutais toujours. Yaïr était la gentillesse même, je partageais sa chambre, étouffais toutes les nuits mes cris de bonheur et ne me lassais pas de lire dans ses yeux tout son désir de moi. De temps à autre le plaisir que nous partagions nous donnait le fou rire : nous chahutons sous les draps, vidions le réservoir d'eau chaude sous la douche et pouffions en imaginant que le garde de nuit nous écoutait, tournions les pages d'une bande dessinée désopilante avant de rouler ensemble passionnément.

Mais je doutais.

Il ne parlait pas. Souvent il lui arrivait de rester sombre des heures durant, assis dans le noir, écoutant de la musique à plein volume.

– Ça va?

Il répondait à peine, juste un petit grognement que j'interprétais selon mon humeur.

Parfois il était guilleret, comme ce jour où il vint me chercher après le travail.

– Tu veux voir nos terres? Viens je t'emmène faire un tour en Jeep.

Il alla chercher un véhicule de travail au garage, fit le plein à la pompe, et traversa la route. Il descendit de voiture pour ouvrir une barrière de bois et de barbelés, la referma après le passage, et la Jeep bondit entre cailloux et ravines.

Du sommet d'une colline, il me fit découvrir un paysage splendide fait de champs cultivés d'un côté et de terres à vaches de l'autre : un maquis ondulant, dans lequel passait au loin une galopade de vachers menant leurs troupeaux d'un pâturage à l'autre. Terres louées par l'État pour quatre-vingt-dix-neuf ans à ceux qui la travaillent et sont collectivement propriétaires de ses revenus. Terres épierrées patiemment à la main, des semaines, des mois et des années durant par des kibboutzniks en rang d'oignons, bob sur la tête et larges shorts bleus sur les cuisses. Ou terres exploitées telles qu'elles, seulement délimitées par des barbelés facilement franchissables, mais terres trouées de grottes et de cavernes, anciennes carrières recouvertes dangereusement d'une épaisse garrigue.

– Là-bas, me dit Yaïr en tendant le bras vers l'ouest, tu vois ces fumées? C'est le port d'Ashdod, c'est la mer. Et de l'autre côté, tout près, juste derrière cette colline-là, c'est la ligne verte.

Il m'expliqua qu'on nommait ainsi l'ancienne ligne de cessez-le-feu de 1948, celle qu'ont franchie les chars triomphants de la guerre des Six Jours.

– En un seul coup d'œil, tu peux embrasser toute la largeur du pays.

Mais derrière cette colline, justement...

– Ce n'est pas à nous, dit-il simplement. Ce sont les territoires occupés.

Tel-Nir avait beau avoir bouleversé toutes mes certitudes, j'étais de gauche et ravie que l'homme que j'aimais tant le soit également. Pour bien marquer son camp, il alluma la radio et chercha une station diffusant de la musique arabe.

– Tu entends ça? C'est superbe. Oum Kalsoum. Une merveille.

Une sorte de sourire rêveur aux lèvres, il ferma les yeux.

– Je suis originaire d'Égypte. Je suis né ici, mais mes parents viennent du Caire. J'ai été bercé avec ça.

Un Juif arabe.

Deux jours plus tard, il était de nouveau morose et distant. Mon angoisse me reprit.

– Tu es trop dépendante de lui, m'expliqua Gaby. Il est jeune, ton amour absolu lui fait sûrement peur. D'un autre côté, tu dois bientôt rentrer en France, non?

J'avais interrompu mes études à peine commencées, et je n'avais personne sur qui compter. Il me fallait apprendre un métier, la rentrée était pour bientôt. Je reviendrais dès que possible. Mais m'attendrait-il? Je n'étais jamais sûre de lui.

L'idée de rentrer à Paris me rendait malade. Retourner dans la grisaille, reprendre le métro, quitter cette vie de fêtes qui succédaient aux fêtes, d'éclats de rires et d'émotions partagées.

J'avais frémi d'horreur en apprenant le massacre à Lod de dizaines de pèlerins hachés à la mitrailleuse par des kamikazes japonais, celui de Munich qui avait anéanti toute l'élite sportive d'Israël. Avec mes amis j'avais pleuré, ri, aimé, espéré, chanté. Partagé le travail qui fait tant transpirer qu'on doit

CHAPITRE V

se changer intégralement tous les jours, les soirs de fêtes où je m'étais produite à la guitare devant une salle émue, j'avais aussi, avec les autres, passé une soirée d'angoisse à attendre, pendue au téléphone, des nouvelles d'un accident de voiture.

– Tous vivants! Seulement quelques blessés et rien de grave! Ils reviennent! avait crié l'un des membres en ligne avec l'hôpital.

Nous nous étions tous embrassés en riant.

– Tu crois que dans neuf mois le kibboutz ne sera pas exactement le même? me raisonna Gaby. Allons ma grande, sois raisonnable. Si tu rayonnais de bonheur, je ne te parlerais pas comme ça. Mais tu te ronges d'angoisse à cause de lui. Reconnais que tu n'es pas vraiment heureuse. Que tu ne supportes pas qu'il ne fasse aucun projet avec toi.

– À part l'amour, il ne fait rien avec moi. En trois mois, il m'a emmenée une fois dans les collines. C'est peu. Gaby, il aime me baiser mais il ne m'aime pas. C'est insupportable à dire, mais il ne m'aime pas. Et moi je l'aime à mourir.

Deux semaines plus tard, la mort dans l'âme, après avoir juré de revenir, je quittais Tel-Nir et rentrais à Paris.

Un jour de juin 1967, après six jours de fer et de feu, de sang et de larmes, Israël gagna la troisième guerre de sa courte existence contre la nation arabe coalisée, et quadrupla son territoire. Au sud, la péninsule désertique du Sinaï, rempart naturel entre l'Égypte et elle. Au nord, le plateau du Golan du haut duquel, dit-on, il suffisait aux Arabes de faire rouler les bombes pour terroriser les kibboutzim frontaliers. Avec la Cisjordanie, Gaza et Jérusalem-Est enfin, Israël mit la main sur autant de sites chargés d'Histoire antique et de symboles, mais aussi sur plusieurs centaines de milliers d'être humains. De Palestiniens.

De nombreux Israéliens crurent sincèrement que l'occupation serait pour ces derniers un moindre mal. Les habitants de Cisjordanie avaient vécu vingt ans sous une véritable dictature jordanienne où peu de cas était fait des libertés fondamentales. Ceux de Gaza étaient, pensaient-ils, revenus des rododromes calamiteuses de Gamal Abdel Nasser : les Juifs ne pouvaient être que mieux.

Que l'Armée de défense d'Israël (en hébreu Tzahal) soit une armée « différente » et que les soldats juifs aient été plus humains que les autres, j'en eus à mon tour la conviction à mon retour en Israël.

J'avais survécu aux neuf longs mois de ma formation professionnelle, à l'issue desquels Yaïr m'avait écrit de ne plus rien attendre de lui. Meurtrie, toujours amoureuse, j'avais envisagé de ne plus remettre les pieds en Israël, mais cette

éventualité m'avait semblé insupportable. Ce qui me liait à Tel-Nir était bien plus fort qu'une déconvenue, si douloureuse fût-elle. J'avais retrouvé mon ténébreux entiché d'une blonde qui semblait lui rendre ce que je venais de subir : elle avait couché une fois ou deux avec lui, puis l'avait ignoré. La satisfaction méchante que j'éprouvais à le voir souffrir à son tour était sans commune mesure avec la douleur de me voir préférer une autre.

Un jour de grand cafard je passai un coup de fil à Bar-On, un kibboutz du nord, où vivait depuis quelques années un ami d'enfance. Il m'invita immédiatement à venir le voir.

J'aimais bien Mick. Il était comme un petit frère. Non par l'âge, il avait vingt-trois ans également, mais parce qu'il avait une demi-tête de moins que moi, ce qui nous amusait follement tous les deux. Je jouais à lui poser des baisers sur le front, il faisait mine de sauter pour me les rendre sur le menton. Il me bichonna pendant trois jours, dormit par terre pour me laisser son lit, me fit visiter les terres de son kibboutz, et m'emmena faire une visite inattendue. Je grimpai avec lui sur la colline jouxtant son kibboutz et, une fois en haut, il me fit fermer les yeux et me guida en me tenant la main.

– Que sens-tu sous tes pieds ? me demanda-t-il du ton un peu excité de celui qui va vous annoncer une grande nouvelle.

Pas grand-chose d'extraordinaire. Je fis remuer mes orteils dans mes sandales.

– Du sable. Non, on dirait plutôt de la poussière, de la terre très sèche.

– Eh bien je t'annonce que c'est de la terre libanaise.

– Heu !

J'ouvris les yeux et découvris une pente douce, un sentier, et là-bas, disons à un quart d'heure-vingt minutes de marche

en ligne droite, un village. Un village libanais. La colline était pelée, sèche comme le désert, on n'y voyait pas la trace d'un quelconque travail agricole en cette fin d'été.

– Et toi tu es où ?

– Moi je suis encore en Israël. La frontière passe juste entre toi et moi.

En contrebas derrière lui, à peine à une centaine de mètres, la verdure indécente des plantations de Bar-On. C'était donc si facile de passer la frontière ! Le kibboutz était entouré de barbelés et de chiens attachés à un rail courant tout autour. À portée de grenade de l'ennemi mortel.

– Ça, c'est le défi permanent des kibboutzim frontaliers, dit-il fièrement.

Mick était le prototype du sioniste de gauche, du militaire pacifiste.

– Je vois plusieurs raisons à la nécessité de rendre immédiatement les Territoires, m'expliqua-t-il alors que nous buvions un thé dans la grande salle à manger, vide en ce milieu d'après-midi. D'abord la sécurité : plus une frontière est étendue, plus elle est difficile à tenir. Ensuite, la logique : Israël se veut un État juif, et ne le restera pas s'il englobe ainsi des populations non-juives. Et puis, il y a aussi une grave question morale : je ne veux pas que mon pays passe du côté des bourreaux.

Cette raison-là n'était pas la moindre. Mick était officier de réserve d'une armée de défense, et ses supérieurs lui avaient appris quelques principes de base dont il s'enorgueillissait sans fin.

– Dès le début on nous a expliqué que la haine n'était pas de notre bord. On se bat pour se défendre, pas par rejet de l'Autre. Si les Arabes veulent nous haïr, c'est leur affaire,

pas la nôtre. Il y a une règle d'or dont on m'a rebattu les oreilles et dont je me souviendrai toute ma vie : face à un prisonnier, tu ne bois jamais le premier, tu commences par lui tendre ta gourde. On est des hommes.

Aussi fervent socialiste que sioniste, il vouait à Tzahal une admiration sans borne. Il me la communiqua.

Taillé comme un trapèze, taille fine et épaules en armoire à glace, il avait un menton en galoche, une paire d'yeux noirs brillants comme des diamants, et des dents du bonheur qui auraient pu tenir un cigare sans pincer les lèvres. Un beau gosse pourtant, pétulant et gai. Il savait que je voulais parler.

– Allez, vide ton sac. Je suis comme une femme, j'adore les confidences.

Je lui contai ma peine, ma jalousie, ma détresse, cet amour insensé me liant à ce pays qui n'était pas le mien et m'obligeait à supporter un tel chagrin.

– La meilleure solution aurait été sans doute de ne pas revenir, mais c'était impossible. Je suis attirée par ce pays comme par un aimant. Il y a vraiment quelque chose de spécial ici...

– Et si tu allais suivre un Oulpan quelque part pour y apprendre l'hébreu? Tu le verrais moins, tu en rencontrerais d'autres...

– C'est au programme. Le secrétaire général de Tel-Nir m'a inscrite pour début octobre dans un kibboutz des alentours. Il me gardera ma chambre pour les week-ends.

Il siffla d'admiration.

– Eh bien ça ma vieille, je ne l'ai jamais vu faire pour des volontaires! Ils t'aiment bien, on dirait, là-bas. D'un autre côté, il se peut que l'éloignement ne soit pas non plus la meilleure solution. Sa blonde repart dans deux jours, toi tu seras encore là. Être là, c'est important.

Une vague de remords d'avoir disparu tant de mois m'envahit.

– Arrête de te culpabiliser, me secoua-t-il. Il n'a pas essayé de te retenir non plus que je sache. Crois-tu qu'il n'ait pas essayé avec cette fille? Ouvre les yeux tout de même. Une belle fille comme toi.

C'était une de nos blagues à usage privé : « Beaux comme on est et s'emmerder comme des moches », aimions-nous lancer en chœur. Je finis par rire avec lui.

– Retourne à Tel-Nir, tâche de prendre du bon temps avec les jeunes avant qu'ils ne partent à l'armée. Et attends-moi. J'ai l'intention de prendre prochainement quelques jours de congé, je viendrai te voir. Et je te dirai ce que je pense de ton affreux.

– Affreux?

– Affreux parce qu'il fait pleurer ma copine, tête de lard!

Tous les quatre ans environ, une quarantaine de jeunes gens de la ville venaient faire une partie de leur service militaire au kibboutz. Ils y passaient six mois à travailler comme tout le monde, puis partaient pour leurs classes, et revenaient terminer leur période aux champs. On appelait ces groupes un *gar'in*, une graine. Ils apportaient un sang nouveau au kibboutz qui finissait toujours par en garder quelques-uns au bout des trois ans, et ça leur permettait à eux de faire un service en or massif : copains-copines, soirées à danser, après-midi à la piscine et nuits en couples, c'était autre chose que les marches forcées dans le Sinaï. Ils étaient arrivés pendant mon absence et passaient leurs derniers jours en civil.

Je m'offris avec eux le plaisir de me faire adorer.

– *Hey! You!* me lança un matin un mince adolescent beau comme un ange. Il s'appelait David, avait des yeux

verts pour la perdition de son âme, de très longs cheveux qui encadraient un visage enfantin, et travaillait comme moi à la cuisine. J'étais un matin en train de casser plusieurs dizaines d'œufs pour l'omelette du petit-déjeuner quand il s'approcha, me souleva les cheveux, mit sa bouche contre mon oreille et murmura :

– Rrrreufff! comme aurait jappé un petit chien.

J'éclatai de rire sous la chatouille. Il saisit un pain, le posa dans la machine à découper, abaissa la manette à toute force et l'appareil se mit à sursauter dans un bruit de ferraille.

– *This machine needs blood! Yearrrrrrh!* rugit-il.

– David, arrête de faire le con, tu vas casser quelque chose, gronda Cyril qui avait du mal à garder son sérieux.

David lâcha le pain.

– *I love you*, me dit-il en posant un genou à terre, la main sur le cœur.

Il m'introduisit dans sa bande.

Les jours étaient chauds mais déjà courts en ce début octobre. Dès dix-sept heures on sentait l'obscurité poindre, c'était une heure magique pour se promener. David vint me chercher dans ma chambre.

– Une petite ballade au crépuscule, Madame, c'est ce que j'ai à vous offrir aujourd'hui, déclama-t-il un pied sur une marche, une main sur le cœur et l'autre vers le ciel.

Nous partîmes bras-dessus bras-dessous faire le tour du kibboutz.

Quand nous passâmes devant le ranch, il grinça.

– Tu vois, ces salauds, ils m'ont mis à la cuisine, alors que je rêve de travailler ici. C'est ça que j'aime : les chevaux, les troupeaux qu'on mène au galop. Ils s'en foutent éperdument. De toute façon, ils ne m'aiment pas.

– Et pourquoi ça ?

– Parce que je n'irai pas à l'armée.

Ça alors !

– Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

– J'évite l'armée. Je ne suis pas déserteur, je ne peux pas faire ça à mes parents, je fais donc mon service. Mais alors que tous mes copains vont partir faire leurs classes, moi je reste ici. Je refuse de porter les armes.

– Mais comment as-tu fait ?

Nous étions arrivés près du château d'eau.

– Tiens, dit-il, monte avec moi là-haut.

J'escaladai devant lui les barreaux étroits jusqu'au faite du bâtiment.

– Regarde, dit-il en étendant le bras, vois comme c'est beau.

Je ne me lassais pas de ce paysage. À l'ouest, la partie habitée, les maisonnettes blanches et leurs balcons fleuris, le terrain de basket et la piscine et derrière, les champs cultivés ondulant à perte de vue. Vers l'est, juste derrière le ranch et les hangars du poulailler, les collines de Judée.

– Tu aimes, n'est-ce pas ? C'est triste de penser que tout cela sera détruit un jour.

J'ouvris des yeux ronds.

– Détruit ?

Il avait produit son effet.

– D'abord, pour commencer il va y avoir une guerre. Israël la gagnera. Puis il y en aura une autre, qu'Israël gagnera peut-être. À la troisième, il n'y aura plus d'Israël.

– La guerre ? Tu crois vraiment ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

– Regarde ces belles collines. Ils débouleront de là-bas. Il y en aura partout. Ils tueront tout le monde, et ils auront raison.

– Ça suffit David, arrête de parler par énigmes. Explique-toi à la fin.

Il avait encore son ton clownesque, il m'énervait.

– Tu voulais savoir comment j'ai fait pour ne pas aller à l'armée. Je vais te montrer.

Il roula brusquement des yeux exorbités, se mit à loucher, leva les bras à hauteur de la tête et tourna les mains dans tous les sens. Il me fit peur.

– Voilà comment j'ai fait.

– Tu t'es fait passer pour dingue?

– Parfaitement. Ils m'ont fait subir des tests psychologiques et ont conclu que même si je mentais, ils préféreraient ne pas s'embarrasser de moi. Ils ne sont pas si bêtes, ils ont d'autres chats à fouetter. Maintenant tu veux savoir pourquoi je ne veux pas y aller, c'est simple. Je déteste ce pays. Je n'en ai pas d'autre, alors je reste ici. Mais jamais je ne tuerai un Arabe. Jamais je n'irai à leurs guerres. Jamais je ne deviendrai ce qu'ils veulent faire de moi. Cette armée de merde ne m'aura pas.

Armée de merde! J'étais mal à l'aise, prise entre deux discours totalement contradictoires et aussi séduisants l'un que l'autre. Celui de Mick qui donnait une image flatteuse et enthousiasmante de Tzahal et du pays qui lui permettrait d'être. Et celui de David qui, normalement, était le mien. J'avais toujours été antimilitariste, mon revirement en faveur d'Israël était tout à fait singulier.

– Mais tu crois vraiment la guerre possible?

– Elle est plus que possible, elle est inévitable. Tout ce pays ne vit que pour et par la guerre. Mais combien de temps crois-tu que trois millions de Juifs l'emporteront sur cent millions d'Arabes?

Un court silence lourd de gêne s'installa entre nous.

– Pourquoi me dis-tu tout ça? lui demandai-je enfin.

Il y eut de la tristesse dans son regard. Il m'avait choisie comme confidente car j'étais présente mais extérieure, je n'allais pas lui faire une leçon de patriotisme. David était seul.

Je lui pris tendrement le bras.

– Dis-moi mon cœur, tu ne serais pas un peu trotskiste sur les bords?

On m'avait parlé de ces fous du Matzpen, la branche israélienne de la Quatrième Internationale. Une poignée de dingues.

– Si je te dis oui, tu diras « alors c'est ça ». Si je te dis non, tu ne me croiras pas.

– Que faut-il croire?

– Je ne suis pas au Matzpen. Trop individualiste.

– Tu es fou alors.

– C'est ça, je suis fou.

Il était fou. Et ça m'arrangeait bien de le croire.

CHAPITRE VI

J'étais à la veille de partir pour l'Oulpan et émergeais de ma sieste, ravie de mon somme. Je m'entourai d'un grand drap de bain, et sortis sur mon balcon pour aller prendre ma douche.

Quand je me sentis suffisamment briquée, je me massai longuement avec une crème parfumée fabriquée par Gaby. Voyons voyons, à qui allais-je rendre visite? Je ne manquais pas d'invitations et promettais à tous...

J'étais en train de passer un pantalon quand j'entendis qu'on m'appelait. Je tirai le rideau et tombai nez à nez avec Gaby.

- Tu entends? dit-elle.
- Quoi? Je n'entends rien.
- Mais enfin, ces avions.
- Et alors?

L'armée de l'air israélienne faisait partie du paysage. J'avais même vu un jour un hélicoptère atterrir au milieu d'un champ et le pilote courir au devant des moissonneurs pour leur demander du feu. Rien n'est plus familier dans ce pays que les manœuvres aériennes et mon attention n'avait pas été retenue par le ballet bruyant des hélicoptères et des chasseurs au-dessus de nos têtes.

D'une seule traite, mon amie m'apprit la nouvelle :

- Il n'y a jamais de manœuvres le jour de Kippour. C'est la guerre. Nous sommes en guerre depuis ce matin mais nous ne le savons que depuis une heure. Personne ne branche sa radio un jour comme celui-ci où tout le pays s'arrête. Le téléphone a sonné interminablement à la salle à manger

avant que par hasard quelqu'un ne décroche. Ces avions se dirigent vers le Sinaï. Tous les hommes vont partir. Rami se prépare, Yaïr aussi.

J'ouvris la bouche pour crier mais Gaby me coupa violemment :

– Tais-toi, ordonna-t-elle. Tu ne crieras pas, tu ne pleureras pas, du feras comme tout le monde : pas d'hystérie. C'est la règle.

Et elle disparut.

Je m'appuyai au mur, en nage. De la chambre voisine, je vis sortir un petit gars du Noar, fusil-mitrailleur à l'épaule. Je voulus de nouveau crier mais j'étais devenue muette. Après quelques minutes d'hésitation hébétée, je sautai mes trois marches et me mis à courir à toutes jambes en direction de la piscine. Je bifurquai vers les chambres des jeunes, ouvris en trombe celle de David et me jetai sur son lit.

– David! David! C'est la guerre! C'est la guerre!

Il faisait la sieste et se réveilla en sursaut, tout chaud et bouffi. Il s'adossa au mur en grimaçant, prit ma tête qu'il posa sur sa poitrine et la caressa doucement.

– Là, là, ma douce, ne pleure pas.

Oh! leur rejet obsessionnel des larmes!

– Tu ne vas pas toi aussi m'empêcher de pleurer! Mais si je ne peux pas avec toi, alors avec qui? le brusquai-je.

Il essayait lui-même de se contenir, à deux doigts d'éclater en sanglots. Je ne retenais plus rien, m'abandonnant à sa tendresse et à la chaleur de sa caresse sur mes cheveux.

– David, ils vont partir, les hommes vont partir, il va partir! dis-je en larmes.

« Il » ?

– Yaïr, il va partir à la guerre.

David fit une grimace. On lui avait raconté mes amours malheureuses, il avait cru que c'était du passé. Je venais de lui apprendre que j'en aimais un autre.

Il me releva le visage et, plein de douceur, lécha mes larmes. Il était plus seul que jamais, l'épreuve allait commencer. Il allait devoir affronter la haine des femmes dont les hommes étaient au casse-pipe, on le traiterait de planqué, on ne tenterait même plus d'être aimable à défaut de l'aimer. Il avait cru voir en moi une alliée, et j'allais faire comme les autres, lui reprocher à lui l'absence de l'homme que j'aimais. Je crus qu'il allait pleurer.

Mais la peine est égoïste. Désespérée, je ne me souciais guère de lui. Quand j'eus sangloté tout mon soûl contre sa poitrine, je l'abandonnai à sa solitude.

– Il faut que j'aille lui dire adieu, tu comprends?

– Oui, oui je comprends. Va, *motek*³, va.

Il se pencha vers mon oreille :

– *Ani met 'aleikh.*

– Qu'est-ce que ça veut dire?

– C'est une chose importante à savoir dans une langue.

Tu pars demain à l'Oulpan, tu apprendras vite.

– Je n'ai plus envie de partir. Je ne vais pas quitter Tel-Nir maintenant. Dis-moi.

À quoi bon dire « je suis fou de toi » à une femme qui ne peut pas l'entendre.

– Ça veut dire « va, ma douce ».

Je partis à la recherche de Gaby.

Rosa, l'infirmière, était tunisienne d'origine donc francophone, nous étions bonnes copines. Assise sur son balcon, livide, elle se massait le plexus, et me fit signe d'approcher. Je pris place près d'elle sur le parapet.

³ Doux(ce), mignon(ne).

– Tu prends un thé avec nous ?

La bouilloire sifflait à toute vapeur, son mari terminait de s'habiller. Il fit le thé lui-même et lui tendit un verre. Elle releva la tête et lui sourit, il lui passa un doigt sur la joue. Puis il descendit les marches.

– Il part comme ça ?

– Non, il va aux nouvelles, il est officier. On ne sait pas encore qui est mobilisé, c'est à la salle à manger que ça se passe. Il se prépare au cas où. Il a neuf chances sur dix, si on peut dire.

Elle retenait visiblement ses larmes.

– Tu dois savoir une chose importante, m'expliqua-t-elle doucement : il ne faut pas pleurer devant les autres. C'est très dur, mais c'est comme ça. Essaie d'imaginer comment ce serait ici si tout le monde se mettait à crier.

– Ne t'inquiète pas pour moi, la rassurai-je, j'ai trouvé où m'épancher, je suis allée voir David.

– Oh ! celui-là...

Il avait déjà une ennemie déclarée.

– Regarde, s'exclama-t-elle, bouleversée, regarde !

Un à un les jeunes gens sortaient des chambres et se rejoignaient sur la pelouse. Soudain, un cri : « hop ! par ici ! », et un ballon surgit comme par magie. Nous n'avions vu personne appeler personne, comme si l'envie d'une ultime partie de foot les avait tous pris en même temps.

Le jeu dura dix minutes, à peine. Puis le ballon disparut comme il était venu, et chacun rentra chez lui.

– À présent, dit tendrement Rosa, je crois qu'il faut que tu ailles voir Yaïr. Ce n'est pas le moment de te préparer des remords.

Une bouffée de larmes m'envahit.

– Non Marion. Sans pleurer. Essaie sans pleurer si tu peux,

crois-moi. Il en a certainement encore plus envie que toi et il se retiendra. C'est lui qui part. Toi tu restes. C'est sa vie qui se joue. Pas la tienne.

La honte me mit le rouge au front.

Je traversai l'allée en tremblant et entrai chez Yaïr que je trouvais devant sa salle d'eau.

– Je vais faire une chose que je ne referai pas de si tôt, dit-il seulement.

Et il entra se doucher.

Je m'assis sur son lit quelques instants. Ne pas pleurer, ne pas pleurer. Je regardai le plafond puis le sol successivement à toute vitesse, puis de droite à gauche, puis m'arrêtai, les yeux secs. Le truc était bon. Je jetai un coup d'œil au dehors et n'y tins plus. J'ouvris la porte et vins me coller contre celle de la salle d'eau. Au début je ne disais rien, la joue contre le bois peint. Puis j'y posai aussi mes mains et me mis à caresser la porte comme on caresse un homme, en geignant :

– Yaïr ! Yaïr !

La porte s'ouvrit brusquement et la nudité parfaite et soyeuse de mon amour apparut dans un nuage de vapeur.

– Va m'attendre dans ma chambre, je te rejoins tout de suite, dit-il avec une grande douceur. Il me prit le menton délicatement, et posa sur mes lèvres un tout petit baiser avant de refermer.

Je le regardai s'habiller sans un mot, mon adoration était à son comble. Je tremblais à le voir lacer ses chaussures montantes sur ses mollets fuselés, refermer sur son torse sa chemise de treillis et boucler sa ceinture. Sa peau, sa peau une fois encore ! J'étais au supplice. Il ne me toucherait pas.

Alors je me levai.

– On demande des volontaires à la salle à manger pour faire

des sandwiches, lui dis-je enfin d'une voix calme en redressant le menton. J'y vais.

– À tout de suite.

Il faisait nuit noire et tous les lampadaires étaient éteints. La plupart des hommes valides étaient en uniforme dans la salle à manger, regroupés autour du téléphone. Les femmes confectionnaient des sandwiches, d'autres découpaient dans du papier bleu des carrés qu'elles collaient aux fenêtres.

– Il ne faut pas se faire voir, toutes les vitres vont être ainsi recouvertes m'expliqua l'une d'elles.

Je saisis des ciseaux et m'installai.

Soudain Yaïr parut, flanqué de Rami, en même temps que le téléphone sonnait. Un soldat prit le combiné et un silence total se fit pendant que sa voix égrenait la liste des appelés. J'entendis d'abord le nom de Rami. Puis « Yaïr Cohen ». Puis je n'entendis plus rien et courus au dehors.

J'aperçus au loin les phares, peints en bleu eux aussi, de deux autobus réquisitionnés pour le transport des soldats. Adossée à un arbre je vis les hommes sortir un à un, silencieusement. Vingt-cinq pour ce soir. Yaïr était le dernier. Je le suivis quelques pas, voulus l'appeler mais restai sans voix. Il ne s'était pas retourné. Il ne m'avait même pas prise dans ses bras. La nuit l'engloutit. Ma solitude était totale.

La lune était levée, diffusant sur le village endormi une clarté bleutée. Jamais je n'avais vu mon kibboutz ainsi éteint, quelle sensation étrange. Je m'assis sur un banc, et maudis Israël. Qui m'avait fait connaître ce mal d'amour si violent, qui m'obligeait, moi, Marion, à vivre une guerre. Une guerre, moi! Quelle bande de sales cons, je les détestais, tous! La haine me remit les larmes aux paupières.

Comme je me relevais pour aller me coucher, j'aperçus une ombre debout, vélo à la main, regardant silencieusement la fenêtre d'une maison d'enfants. C'était l'économe, le grand Eythan, il était devant la chambre de son fils. Il ne bougeait pas, ne me voyait pas. Puis il tourna la tête et me reconnut.

– *Leila tov* Marion, me dit-il gentiment.

– *Leila tov* Eythan, bonne nuit, lui répondis-je.

Combien je les aimais!

CHAPITRE VII

Shirley, la plus jeune des filles du Noar, n'était pas encore sous les drapeaux, et elle m'avait demandé de passer la prendre à sa chambre pour déjeuner. Depuis l'allée je l'appelai une fois ou deux, et elle ne répondait pas, alors que j'entendais distinctement des éclats de voix. Intriguée je poussai la porte et la trouvai allongée sur le dos, les jambes repliées jusqu'au menton, hurlant de rire.

– Attends, attends, hoquetait-elle, non, c'est trop drôle.

La veille au soir, je l'avais vue quitter la salle à manger à toutes jambes pour aller cacher ses larmes, quand le garçon qu'elle aimait s'était dirigé vers l'autobus aux phares bleus. Mais Galei Tzahal, la radio de l'armée, diffusait sur les ondes des sketches mettant en boîte les différentes vagues d'immigrants juifs en parodiant leurs accents. C'était tout simplement irrésistible.

Shirley mit quelques longues minutes à retrouver son calme, et elle s'essuyait encore les yeux quand nous atteignîmes la salle à manger, où son fou rire la reprit de plus belle. Le spectacle se passait juste devant, autour du petit banc sous l'olivier : Gaby animait les réjouissances. Je ne pouvais comprendre un mot de ce qu'elle disait, mais les femmes dont les maris étaient partis pour le feu la nuit précédente se tenaient les côtes.

Faire la tête ne les ramènerait pas plus vite, le ton était donné.

Alors qu'une partie si importante de la force vive était partie, le kibboutz tourna comme à l'ordinaire. Les enfants furent gardés et élevés comme de coutume, le poulailler

continua de fournir les œufs, les vaches d'être nourries, les champs labourés, la salle à manger tenue propre et le linge lavé. Les antihéros de l'arrière travaillaient comme quatre.

Quand elle ne se tordait pas de rire, Shirley distillait son cafard, comme tout le monde. « Ces salauds d'Arabes ». J'essayais de la raisonner.

– Israël veut la paix! Peut-être pas tant que ça! Qu'a fait Golda Meir ces dernières années sur le chemin de la négociation?

– On ne négocie pas avec des terroristes, m'expliquait-elle en m'énumérant tous les attentats de ces dernières années, les lettres piégées, les avions détournés, les sportifs massacrés.

– Les Palestiniens font la guerre avec leurs moyens. Crois-tu que quand vos avions pilonnent le Sud-Liban ils ne tuent pas aussi des innocents?

Elle me fit une réponse surprenante :

– Israël ne tire jamais sur des civils.

Je ne disposais pas d'éléments précis pour contrer un argument aussi absurde, mais je tentai tout de même de la convaincre de l'impossibilité, quand on bombarde, d'entrer dans le détail. Je ne réussis pas à la faire changer d'avis. Elle m'expliqua, bouillonnante, que le Sud-Liban n'était en fait qu'une zone entièrement militarisée, Fatahland, où n'habitait aucun civil.

– De toute façon, conclut-elle, quand nous atteignons des civils, c'est que les terroristes les ont mis exprès en avant pour pouvoir mieux nous accuser.

Une telle conclusion me coupa le sifflet. Où donc était-elle allée chercher ça?

Allongée sur le dos, la tête posée sur un bras replié, je tentais de trouver le sommeil. Comment réussir à faire la sieste alors qu'il y a la guerre? Je trouvais déjà miraculeux de survivre à l'angoisse, alors dormir... Je me recroquevillai sous ma couette : prendra, ou prendra pas? Je m'étais juré de ne jamais avaler un somnifère de ma vie, mais le Valium posé par Rosa sur ma table de nuit devenait trop tentant. Allez, une fois n'est pas coutume, et puis, c'est la guerre...

Le sommeil commençait à m'envahir quand j'entendis des coups de marteau. Bizarre, la journée était finie, il n'y avait de toute façon pas de chantier dans cette partie du village. La curiosité se fit plus forte que l'engourdissement et je passai la tête à la fenêtre. J'aperçus Shaül devant la maison d'enfants la plus proche, en train de construire une cabane de branchages. *Soukkot!* La fête des cabanes. Shaül m'avait expliqué cette tradition commémorant l'exode dans le désert du Sinaï à la sortie d'Égypte.

Je me recouchai pleine d'admiration. C'était ça, plus que tout, que j'aimais chez ces Juifs : leur amour de la vie était toujours plus fort que n'importe quel malheur. Chez mes parents, tout avait toujours été le prétexte à s'empêcher de jouir de la vie. Une mauvaise nouvelle était à cet égard une aubaine, mais une bonne aussi : souffrons tout de suite pour ne pas être déçus. Ici c'était exactement le contraire.

Ma conscience commençait de nouveau à s'embrumer, quand j'eus l'impression d'un tremblement de terre. Mon lit, ma table, mes étagères, la fenêtre et les portes mêmes se mirent à vibrer, je dus me boucher les oreilles pour ne pas devenir sourde. Un *Phantom* passait en rase-motte au-dessus de moi.

Je me retournai. Dormir, dormir pour oublier la peur, l'angoisse, ce présent bouché et sans joie, les images cauchemardesques de Yaïr au feu de la guerre. Dormir comme on sombre dans une mort provisoire.

– HUUUUUUUUUUUUU!

La sirène retentit crescendo et se fixa, obsédante.

Je me redressai. Une alerte aérienne, vite, mais surtout pas de panique. J'enfilai un pull et un pantalon, laçai mes souliers – on ne prend pas le risque de trébucher dans un moment pareil – et me précipitai dehors. En moins de trois minutes j'atteignais avec quelques dizaines d'autres l'abri le plus proche. Le grand Eythan était à l'entrée et s'assurait que l'affolement ne ferait pas de bousculade fatale dans l'escalier. J'attendais mon tour en tentant de reprendre souffle, quand un cri déchirant me tourna les sangs.

– Aide-moi à porter mes enfants!

C'était Alice, la mère de quatre gosses empêtrés dans ses jambes et qui tentait, en larmes, d'atteindre l'abri sans trébucher sur l'un ou l'autre. Je courus au devant d'elle, lui pris le bébé des bras et descendis à sa suite. La porte de l'abri se referma.

Par un soupirail un peu de jour passait. Je m'assis par terre au milieu d'une trentaine de personnes silencieuses, caressant nerveusement le bébé, tandis qu'Alice faisait des grimaces pathétiques pour ne pas éclater en sanglots. Pendant toute l'alerte on n'entendit pas un mot, seulement la sirène au loin, et la chasse d'eau que les enfants tiraient les uns après les autres. Debout sagement, il faisaient la queue devant les toilettes pour aller faire pipi.

Eythan, resté en haut près de la porte, apparut.

– On peut sortir, dit-il seulement.

La sirène s'était tue.

Quand nous nous retrouvâmes à la lumière, Alice s'approcha de moi.

– Merci, dit-elle. Et excuse-moi, je ne sais pas me tenir.

Elle riait à présent convulsivement, ses deux plus grandes à ses côtés et son avant-dernier contre la poitrine. L'aînée prit le bébé dans ses bras et je pinçai les lèvres.

– T'excuser de quoi? D'avoir peur de te faire bombarder?

La dureté de ces gens m'exaspérait. Je retournai me coucher pleine de colère, et m'abattis en sanglots sur mon oreiller.

Il n'y eut aucune scène d'hystérie. Parfois une femme se mettait dans un coin pour se moucher et personne ne s'attendrissait, au contraire.

– Elle ne sait pas se tenir, disait-on cruellement.

La guerre transformait le kibboutz en société de femmes. Après l'ouvrage elles se retrouvaient les unes chez les autres et passaient de longues heures à parler. Gaby traduisait.

– Elles sont furieuses après le membre d'un kibboutz voisin, m'expliqua-t-elle un jour où la discussion était violente. Comme il n'avait pas été mobilisé il s'est porté volontaire et s'est fait tuer le premier jour. Elles le traitent de salaud d'avoir voulu jouer les héros alors qu'on avait autant besoin de lui à l'arrière, et qu'il laisse une veuve et deux orphelins.

Une femme avait craché par terre en l'évoquant, voilà pour ceux qui aiment la guerre.

Comme David l'avait craint, je lui faisais la tête. Il dînait solitaire dans un coin, ne parlait à personne, et ruminait tout seul les conséquences de ses choix politiques. Un soir pourtant je lus dans son regard une telle détresse que j'eus des remords de hurler avec les loups. David était courageux,

respectable, toujours gentil avec moi. Que m'avait-il fait ? Je posai devant lui mon plateau de dîner.

Non loin de nous un cri retentit, une femme se leva en trombe de sa chaise et tomba dans les bras de son mari qui venait de passer la porte. Tout le monde se leva pour accueillir le permissionnaire. Hilare, ce dernier tendait une main à ses copains en même temps que de l'autre il serrait la taille de son épouse qui sanglotait, gémissait, riait et s'agrippait à son treillis.

— Regarde bien Moïshele, dit doucement David. Il va bien. Il est heureux de venir passer vingt-quatre heures en famille. Il est secoué, mais il va bien. On raconte que quand il est revenu de la guerre des Six Jours, il n'a parlé à personne pendant trois semaines. Aujourd'hui il tient le coup. Il a appris à tuer.

— C'est ça que tu ne veux pas devenir, un tueur ?

— C'est exactement ça.

— C'est dur pour toi, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas mais dans ses yeux verts qu'il plissa légèrement, je lus toute la reconnaissance du monde. Nous sortîmes ensemble et quand nous fûmes dans l'obscurité, je lui pris la main.

Une nuit d'insomnie parmi d'autres, je me rendis à la maison des bébés où Alice était de garde jusqu'au matin. Je ne voulais pas revivre cette nuit de panique où, seule dans ma chambre, j'avais vu comme si j'y étais, le corps ensanglanté de Yaïr, face contre terre. J'avais couru comme une folle au clair de lune, priant Dieu que ce ne soit pas vrai, mais persuadée du contraire. Gaby m'avait grondée :

— Un pressentiment dans un moment pareil n'est jamais un pressentiment. Ne reste pas seule quand ça te prend, parle

à quelqu'un, et surtout ne t'affole pas de ne pas avoir de nouvelles. Tant qu'on n'en a pas, c'est que tout va bien.

Alice était assise par terre et pliait un grand sac de couches qu'elle posait en piles à côté d'elle. Je m'assis à ses côtés et lui donnai un coup de main. La radio branchée sur les maisons d'enfants ronronnait, on entendit se fermer une porte : l'autre femme de garde était allée faire une tournée des chambres.

J'aimais l'ambiance de la maison des bébés la nuit. Quand était terminé le tri du linge lavé dans la journée, entre deux tournées des chambrées, ça devenait le lieu des ouvrages de dames, et les femmes s'échangeaient points de tricot ou de crochet, techniques de matelassage au patchwork ou motifs de broderie. Pour ne pas réveiller les petits on chuchotait, cela menait à la confidence. Elle porta cette nuit-là sur la politique.

— Crois-tu qu'on aurait cru ça des Arabes ! dit Alice qui n'en était toujours pas revenue. Nous qui les prenions pour des imbéciles.

Pour les vainqueurs de la guerre éclair, les Arabes étaient des primitifs vantards et bavards, incapables de seulement tenir un fusil et tout juste bons à courir pieds nus dans le désert. Ils étaient pourtant entrés en guerre dans le plus grand secret, s'étaient rués dans le Sinaï sur la ligne Bar Lev, fierté du général du même nom, dont chaque fortin, éloigné de l'autre par quelques kilomètres de désert, était tenu par seulement quatre à dix soldats. Ç'avait été une panique effroyable.

— Crois-moi, il va falloir régler quelques comptes après la guerre, prophétisa Alice.

Après la guerre. Elle en avait de la chance, Alice, de pouvoir dire « après la guerre ». Elle voyait la victoire d'Israël comme une évidence, une question de jours. Je n'étais pas capable d'une telle espérance. Pour moi, il n'y avait pas de

lendemain possible, je survivais à l'angoisse minute après minute.

– Tu sais comment on dit ici? « Ils nous ont pris le pantalon baissé ».

L'image était paillarde mais évocatrice: le peuple dominateur et sûr de lui s'était fait surprendre les fesses à l'air.

– Tu sais, lui dis-je, j'ai l'impression que beaucoup de choses vont changer à présent. Après une déculottée pareille, Israël va bien être obligé de négocier. Saadate a redressé la tête. Même s'il perd la guerre, il a sauvé l'honneur. On ne négocie pas avec un homme à terre, avec lui ça me semble à présent possible.

– Tu crois?

En tout cas je le désirais très très fort.

Après dix-huit jours, près de trois semaines d'angoisse :

– La guerre est finie! La guerre est finie!

Rapatricé en catastrophe par mes parents au comble de l'hystérie, j'étais à Paris quand tomba la nouvelle. Le cessez-le-feu fut annoncé cinq jours à peine après mon arrivée. Je repartis le jour même. Je débarquai à Lod le ventre noué, au milieu d'une foule de malheureux qui se tombaient dans les bras les uns des autres en sanglotant. Les retrouvailles étaient morbides, l'avion plein de pères, de mères, de frères et de sœurs de soldats tombés au front. Et pour nous? Quelles nouvelles? Yaïr, Yaïr mon amour!

J'aperçus dans la foule la somptueuse tignasse blonde de Shirley.

– Ils sont tous vivants! Tous! Il n'y a que quelques blessés légers. La mort nous a épargnés, me cria-t-elle en riant de bonheur.

Je lâchai ma valise. Il allait revenir.

Si l'expression du malheur était interdite, celle du bonheur ne l'était pas. Chaque jour apportait ses larmes de joie, ses femmes éperdues qui riaient en sanglots, ses cris d'allégresse.

– *Aba bah! Aba bah!* hurlait parfois un gamin.

Ababa?

Papa arrive, Papa est arrivé.

Le gosse courait comme un dératé et se jetait contre son père, accroupi les bras ouverts.

Et moi? Et lui, comment allait-il revenir? J'avais partagé avec les femmes l'angoisse de l'absence, et rien ne me permettait d'espérer partager la joie des retrouvailles.

Un jour enfin en quittant le travail, je vis une jeune femme courir au devant de moi.

– *Yaïr bah! Yaïr bah!* criait-elle.

Il venait d'appeler. Il serait là dans trois quarts d'heure, on allait le chercher à la grand-route.

J'eus un réflexe kibboutzique : j'allai dans sa chambre lui faire le ménage.

Je mis des draps frais, poussai les meubles, lançai par terre des seaux d'eau savonneuse que je raclai vers l'extérieur à grands gestes, passai une serpillière sèche. J'étais en nage, les cheveux collés sur les tempes et penchée sur le seau en train de tordre un chiffon mouillé quand j'entendis derrière moi un pas lourd. Je relevai la tête et croisai son regard.

Crasseux, hirsute, pas rasé ni coiffé de trois semaines, les épaules voûtées et le regard d'un chien battu, il esquissa un sourire mais ne réussit pas à relever les coins de sa bouche. Il me fit de la main le signe de laisser tomber le ménage, posa son sac, et comme pour boucler une boucle qui avait duré

le temps d'une guerre, fit en revenant ce qu'il avait fait en partant : il prit une douche.

Je rejoignis ma chambre. Au bout d'une longue demi-heure, il entra chez moi. Debout l'un en face de l'autre nous nous taisions. Je fis un pas. Il referma sur moi ses bras. Et ressortit.

CHAPITRE VIII

– Salut vieille pomme!

Épuisé par sa journée passée en auto-stop et par la chaleur encore tenace en ce début novembre, Mick apparut en uniforme dans l'embrasure de la porte.

– Je t'avais dit que je viendrais te voir. Désolé d'avoir un peu tardé, mais j'ai croisé en route une invasion syrienne. Ça va toi?

Il me renversa sur son épaule et me fit rouler sur la pelouse. Mick! Quel bonheur!

– Donne-moi vite une serviette que je me fasse beau. Un soldat ça n'a qu'une obsession entre deux coups de feu : être propre.

– J'ai remarqué.

– Ah! oui?

Il était déjà dans la douche.

Il ne dit rien tout de suite. Il voulut d'abord aller marcher, rencontrer des gosses à qui il raconta des blagues, conter fleurette à quelques belles filles qu'il croisa.

– C'est qui cette merveille qui a l'air de ne pas me voir? Beau comme je suis...

– Elle te voit mais elle n'entend rien, elle est sourde. Si tu veux qu'elle entende tes compliments, articule bien en lui faisant face.

Jusqu'au dîner il continua ses pitreries, mais devenait de plus en plus nerveux. Après le repas il s'assit avec moi sur le banc sous l'olivier, et demanda soudain :

– Tu as de l'alcool chez toi?

– Du whisky, oui.

Mick était une sorte d'athlète amoureux de sa forme qui ne touchait ni à la bouteille ni aux cigarettes. Sa demande était tout à fait inhabituelle.

Il s'assit par terre, ouvrit le flacon et but au goulot une rasade qui lui fit faire une grimace, mais il en reprit aussitôt une longue gorgée et ses yeux brillants papillotèrent. Un peu ahuri, il se mit à se balancer d'arrière en avant en tapant lentement des poings par terre. Puis il ouvrit les mains, les regarda quelques secondes hébété, et murmura :

– J'ai tué. Avec ces mains-là j'ai tué. J'ai tué, à l'arme blanche. Tu sais comment on fait ? On avance, on essaye de ne pas voir la terreur de mort du type qu'on a en face, on pousse très fort, le sang pisse. Le mec meurt.

Sa voix se cassa.

– Tu me connais, je ne suis même pas capable de tuer une mouche.

C'était vrai. J'avais participé avec lui au sauvetage délicat d'un insecte tombé dans un verre de lait. Plus que tout, Mick respectait la vie.

La bouche ouverte, les yeux fixes, il se tut quelques instants puis explosa :

– Un tueur ! Je suis devenu un tueur ! Moi, Mick, JE SUIS UN TU-EUR !

Il hurlait en roulant par terre, se tenant le ventre et battant des pieds.

Silencieuse, les mains sur la tête et ne songeant même pas à me moucher le nez, accroupie à côté de lui sur le carrelage de ma chambre, je passai la nuit à écouter l'horreur.

– J'ai vu des soldats dont la barbe et les cheveux longs prenaient feu autour du casque, ils n'avaient même pas eu

le temps de se raser. J'ai vu un Syrien courir, un projectile le décapiter, et son corps continuer de courir sans tête. J'ai vu des dizaines de copains brûler vifs en hurlant autour de moi. J'ai vu, j'ai vu... des cadavres en pièces, les jambes d'un côté, le corps de l'autre, le... le...

Il s'empoigna le sexe à deux mains, pleurant à chaudes larmes. Puis il reprit son récit, s'échauffant, accélérant son débit en même temps qu'il augmentait en puissance, parlant de plus en plus fort.

– On a été mobilisés tellement vite qu'on n'avait pas assez de munitions. C'est beau un soldat juif armé du meilleur fusil du moment dans lequel il n'a rien à mettre. Alors on a tué au couteau, des pauvres types, de paisibles paysans sans doute, pour prendre leurs armes. J'ai fait le plus sale boulot qui soit. On prend un village où rien ne bouge, on ne sait pas s'il est vide ou habité, on ouvre une porte d'un grand coup de pieds et on lance une grenade. Quelques secondes après on sait si on a tiré pour rien, ou bien on trouve un vieux éventré, une femme déchiquetée...

Brusque silence. L'image sembla l'assaillir de façon insoutenable, il ouvrit les yeux de plus en plus grand, son front se plissa et ses sourcils se rejoignirent, et il fondit de nouveau en grosses larmes chaudes qu'il vint essuyer sur mes jambes repliées.

Quand il redressa la tête, je lui tendis un coussin dans lequel il bava et hurla à la mort, puis, épuisé, il se roula en boule contre moi et reprit son récit d'une voix rauque.

– J'ai passé deux jours sous un char renversé, seul survivant d'une bataille. Deux jours sans manger ni boire, à me pisser dessus, sans bouger. Les Syriens avaient repris ce territoire, je voyais leurs bottes me passer sous le nez et je me tenais les couilles de terreur. On raconte qu'ils les coupent et

te les plantent dans la bouche. Je ne sais pas si c'est vrai mais il m'a suffi de le croire pour supporter de ne pas me rendre. On avait des instructions claires pour le cas où on était pris : tout dire, tout de suite, ne surtout pas tenter de jouer les héros résistant à la torture. « Vous n'êtes en possession d'aucun secret justifiant de vous laisser détruire » nous avait dit notre officier. J'étais persuadé qu'ils avaient envahi le pays et étaient en train de tout raser. Pendant que j'étais là-dessous, je n'avais qu'une seule idée en tête : mon kibboutz. Sortir de là pour les empêcher d'atteindre mon kibboutz.

J'ai discuté avec un prisonnier, un type tout simple que j'ai veillé avec l'aide d'un camarade qui parlait arabe. Tu sais ce qu'il nous a dit : « Toi d'abord tu n'es pas juif, parce que tu es beau. Les Juifs ont des nez crochus et de grandes oreilles. Et puis ils ne sont pas blonds. »

Il n'avait même pas vu la gueule de ceux qui l'avaient pris, tant il chiait de trouille, comme moi, comme nous. Les deux seuls Israéliens qu'il voyait étaient à ses yeux des étrangers venus là comploter contre la nation arabe. Un mec de mon âge !

Au bout de plusieurs heures Mick sembla avoir épuisé son sac de cauchemars. J'ouvris mon lit, l'y étendis après l'avoir déshabillé, puis je m'y glissai et me collai à son dos en l'enveloppant de mes bras. Je le caressai chastement jusqu'à ce que cessent ses reproches d'être encore vivant, ses soubresauts, son désespoir et ses sanglots. Il s'endormit sur mon cœur, je m'endormis à mon tour. Le jour pointait.

Il s'éveilla en fin de matinée, un peu honteux et légèrement pâteux. Il alla prendre une douche, but un verre de thé que je lui tendais, et se gratta la tête.

– On a fait l'amour ou pas ?

– Non. Mais je t'ai dorloté comme un bébé. Ça semblait te suffire et je n'en voulais pas plus.

– Tu sais ce que j'ai fait en arrivant au kibboutz à ma première perm ? J'ai cherché à baiser. N'importe qui, toutes les nuits, comme un chien. Les filles étaient sympas, elles étaient d'accord.

– On est forcément d'accord. Par compassion, par solidarité, par amitié.

– C'est ce que tu as fait avec Yaïr j'imagine.

– Moi, c'était par amour.

Depuis son retour, c'était la première nuit que je ne passais pas avec Yaïr. Des nuits pénibles, où sa fougue d'antan avait laissé la place à une rage de décharger sans se soucier de moi. Je l'avais laissé faire, incapable de rien d'autre, impuissante à l'aider autrement. Yaïr ne disait rien d'habitude, comment aurait-il soudain, après un tel traumatisme, trouvé le chemin de la confiance, de la confiance en l'autre ? Parfois ses sursauts me réveillaient et je le voyais se mettre brusquement sur son séant, dégoulinant de sueur, me voir et me prendre avant de se rendormir en grinçant des dents.

– Il ne m'a même pas dit où il était. J'ai su par la bande que c'était sur le front syrien. J'ai été là au moment où il en avait le plus besoin, il ne m'a même pas vue. Je crois que n'importe qui d'autre ferait l'affaire aussi bien. Je ne suis que le repos du guerrier.

– Allons, viens me le montrer. Je connais les hommes, je te dirai ce que j'en pense.

Mick repartit au bout de trois jours. En attendant la voiture qui devait le mener à la grand-route, il s'assit avec moi sur la pelouse.

– J’ai vu une chose certaine : il n’est pas amoureux de toi. En tout cas, il ne l’est plus. Un homme amoureux se repère à mille petits trucs, un tressaillement quand tu arrives, un regard, un mot qu’il cherche et qu’il trouve à dire. Ta présence semble le laisser totalement indifférent. Ton analyse est la bonne : tu es le repos du guerrier. » Ne fais pas cette tête-là Marion. Regarde autour de toi, je suis sûr que tu as un tas d’amoureux transis que tu ne vois même pas.

– C’est faux. Il n’y a personne de mon âge en tout cas. Un ou deux petits jeunes, c’est tout. Les autres sont des hommes mariés qui rêvent de faire un accroc dans le contrat.

– Plus jeune que toi, c’est comme plus petit, hein ? C’est rédhibitoire !

Je haussai les épaules. L’amour m’aveuglait tant que je ne compris pas.

Mick m’envoya, des semaines durant, des lettres désopilantes se terminant par des rafales de bises. Je répondais à toutes et continuais de lui conter mon mal d’amour, avec masochisme et cruauté mêlés. Il avait traversé tout le pays en stop pour s’épancher auprès de moi parce qu’il m’aimait, me respectait, me voulait. Je ne le compris que des années plus tard.

Avec David je fus plus cruelle encore. Pour me consoler et ne pas rester seule, je fis de temps à autre l’amour avec lui, sans jamais rien lui laisser espérer, lui faisant subir ce dont je souffrais. Très épris lui aussi, il supporta tout patiemment.

C’est avec les enfants que j’appris l’hébreu. Ceux que je gardais le matin m’emmenaient l’après-midi faire de longues balades dans les collines, où ils me montrèrent les grottes et cavernes trouant le sol de Judée. Personne au monde n’a la rage d’être compris comme ces petits de sept à huit ans sans

langue de référence, qui miment tout ce qu’ils disent, font répéter chaque phrase et corrigent patiemment les fautes. J’aimais les enfants comme ils m’aimaient, parce que j’étais toujours disposée à tout apprendre d’eux, parce que je les respectais comme on leur apprenait à me respecter. Le tissu de mes relations privilégiées se resserrait, j’étais presque devenue membre de Tel-Nir. On me demanda même un jour si je désirais poser ma candidature pour y être admise, et je répondis que je ne savais pas encore.

Yaïr tomba amoureux d’une nouvelle blonde, danoise celle-là, aussi belle, silencieuse et indifférente que l’autre. Il la suivit partout, alla la rejoindre le soir dans sa chambre d’où il repartait, penaud, une fois sur deux. Elle voulait un Américain dont elle tentait en vain de se faire remarquer. J’étais toujours amoureuse et jalouse comme une tigresse de ces « blondasses fadasses et connasses » qui lui tenaient la dragée haute. David était malheureux et peut-être y avait-il, parmi les jeunes filles nées au kibboutz, une pauvre qui soupirait en voyant passer son corps d’adolescent, ses yeux clairs et sa beauté d’ange.

Les semaines passèrent. L’interminable démobilisation prit fin au rythme des « petits pas » du secrétaire d’État américain Henry Kissinger, qui passait du Caire à Jérusalem, inlassablement.

– Écoute une bonne blague, vint un jour me raconter Shaül. Un garde du corps fait les cent pas dans un couloir de l’hôtel King David à Jérusalem où se trouve la chambre de Kissinger. Il ne sait pas exactement laquelle, et soudain il entend du bruit. Il frappe à une porte et voit un petit homme frisé à lunettes qui lui ouvre en peignoir de bain. « *Are you Kissinger?* » lui demande-t-il. « *No, I’m fucking her!* »

Le retour définitif du dernier soldat fut accueilli à la salle à manger par un tonnerre d'applaudissements. Intimidé, celui-ci fit un pas de recul, mais sa femme qui le suivait le poussa en avant. Sans qu'il pût s'échapper, il fut porté en triomphe à travers les tables. Tout le monde s'embrassa, même David fut de la fête. C'est à ce moment-là seulement, des mois après son déclenchement, que pour nous la guerre fut terminée.

Le kibboutz recommença à vivre à son rythme habituel, à réorganiser des fêtes, bientôt des manifs. Shaül, qui venait officiellement de m'adopter comme sa fille, m'expliquait quotidiennement l'enjeu des gigantesques engueulades qui avaient lieu au sujet des implantations kibboutziques dans les territoires occupés. Je suivis des débats politiques houleux à ce propos à la salle à manger lors des conseils hebdomadaires. Certains disaient qu'on ne pouvait pas faire confiance aux Arabes et que de toute façon on ne rendrait jamais ces terres. Mieux valait leur imposer une occupation humaniste que de les laisser organiser la destruction d'Israël. D'autres, comme Shaül, martelaient la table en disant qu'ils n'avaient rien appris, qu'il fallait la paix, tout de suite, et sans condition, et qu'elle passait par la restitution immédiate des Territoires. Le Kibboutz Haartzzi, la plus à gauche des fédérations, demanda à ses membres de prendre clairement position à ce sujet et un vote à main levée fut organisé. Quand, à une majorité écrasante, mon kibboutz vota contre les implantations, j'éprouvai non seulement de la joie mais de la fierté d'être des leurs.

Comme je comprenais de mieux en mieux l'hébreu, j'appris directement en écoutant la radio l'horreur de deux attentats en Galilée. Un immeuble entier mitraillé par des Palestiniens déguisés en soldats de Tzahal, et une classe prise en otage, avec le massacre qui s'en était suivi.

– Des barbares, ce sont des barbares, disait, la larme à l'œil, la métapelet avec laquelle je travaillais.

La façon dont mes amis réagissaient à ce genre d'événements me semblait indigne d'eux. Ne pouvaient-ils au moins tenter de comprendre les motivations des « barbares » en question ? Je m'en ouvris un jour à Shaül :

– Les ouvriers arabes ont épinglé un mot de condoléances sur le tableau de la salle à manger pour dire leur désapprobation des derniers attentats, lui dis-je. Une fille a haussé les épaules en disant que c'était pour ne pas se faire mal voir...

– C'est une conne.

Shaül était toujours du bon bord, celui de la réflexion contre la passion.

– Mais pourquoi employez-vous des ouvriers arabes ? Je croyais que vous vouliez abolir le salariat...

– Nous manquons de bras, avait-il répondu, laconique.

Il était pessimiste. Élevé dans un village arabe de Galilée, il ne cédait jamais à la tentation de mettre tous les Arabes dans le même sac et avait coutume de dire que les ultras palestiniens étaient les alliés objectifs de la droite israélienne, qui trépignait aux portes du pouvoir.

– Le terrorisme engendre la peur. Et la haine, c'est avant tout la peur de l'autre.

La peur. Je pris un jour la mesure de ce que ce mot signifiait.

Peu après les attentats de Galilée, on trouva un matin un barrage de pierres au milieu d'une route à proximité du kibboutz. Qui avait pu le construire, dans quel but ? Un plaisantin, un fou, ou un terroriste ? La psychose qui régnait en Galilée n'avait pas atteint le Sud, mais prudemment toutes les chambrées furent armées. Mon voisin vint le soir même

me prévenir qu'il avait le fusil sous le lit et que la garde de nuit était doublée.

Je dormis tranquille. La garde de nuit était toujours prise très au sérieux, et à longueur d'année un homme armé faisait le tour du kibboutz du coucher du soleil à la levée du jour. Ils seraient deux jusqu'à nouvel ordre, j'avais toutes les raisons de ne pas perdre le sommeil.

Le lendemain, je sortis de Tel-Nir avec la voiture de quatorze heures qui se rendait à la grand-route. Nous étions en rase-campagne quand nous vîmes devant nous un camion s'arrêter, barrant totalement le passage, et une quinzaine d'Arabes en sortir. Je les vis s'approcher lentement de notre Transit Ford et un à un se planter autour. L'espace de quelques secondes, je me vis violée, éventrée, coupée en morceaux, une sueur glacée se forma sous mes cheveux. Le chauffeur passa discrètement la main droite sous son siège pour en saisir une arme, tandis que de l'autre il abaissa la vitre. Notre voiture était cernée de visages hostiles, j'attendais la mort en priant.

– Tout le monde descend, ils ont crevé et ont besoin qu'on les aide à pousser, annonça le chauffeur en souriant.

Les « Arabes hostiles » étaient de simples ouvriers qui venaient s'excuser de barrer la route, de pauvres gens qui circulaient dans des véhicules vétustes, et qui n'avaient cessé de sourire.

Paralysée de terreur, j'aurais juré de bonne foi, devant témoins, qu'ils étaient agressifs. Et j'ai froid dans le dos en pensant à ce que j'aurais fait, moi, si j'avais eu l'arme à la main.

Au début de l'été on fêta quatre mariages d'un coup. Les chants et les danses se succédaient, les barbecues à la piscine, les feux de camp qu'on éteignait en pissant dessus, les bains de minuit en tenue d'Ève : les jeunes du *gar'in* étaient revenus.

Quand mon père, ayant décidé que mes frasques avaient assez duré, claqua dans ses doigts pour me faire rentrer dans le rang.

Je n'avais à lui opposer que mon mal d'amour. Je cédaï sans discussion.

CHAPITRE IX

Quand j'étais adolescente, je ne mettais pas des heures à changer un pansement sur mes genoux couronnés. J'attrapais le sparadrap par un coin avec l'ongle, respirais très fort et d'un coup sec l'arrachais. Si j'avais le choix, je préférerais souffrir fort que longtemps.

L'injonction paternelle fut suivie presque instantanément d'une décision irrévocable : j'allais rentrer.

Seule Gaby savait que je m'arrachais ainsi ma peine d'amour, lasse de désirer en vain et au désespoir d'en guérir. Les autres ne comprenaient pas.

La nouvelle fit sur David l'effet d'un coup de tonnerre. Il n'était plus si seul depuis le retour de ses copains, mais il fut meurtri de se sentir impuissant à me retenir.

– Je ne vais pas passer ainsi toute ma vie ici à garder des gosses, lui expliquai-je au comble de la mauvaise foi. J'ai une maison, des parents, un pays à moi, non ?

David était trop fin pour ne pas sentir que Yaïr aurait pu, s'il l'avait voulu, me faire raisonner autrement. Je n'avais pas de maison, ne m'entendais pas avec mes parents et me moquais bien de vivre dans un pays plutôt qu'un autre.

En une semaine de temps je pris mon billet, envoyai un télégramme à mes parents, mis mes affaires au fret et fis la tournée des familles qui m'avaient, depuis deux ans, considérée comme une des leurs.

Mon hyperactivité des derniers moments m'empêcha de penser. Comme une automate, je lavai à grande eau ma chambre, rendis mes draps et mes vêtements de travail,

récupérai mes effets à la lingerie, achetai quelques souvenirs à la bijouterie, passai un coup de fil à Bar-On...

– Je te comprends, dit Mick du fin fond de la Galilée. Tu as sans doute raison. Bon vent vieille pomme! Je t'en enverrai à la saison prochaine.

– Tu m'enverras quoi?

– Des pommes! Un plein cageot!

Ma valise était ouverte sur mon lit et je m'étais faite belle pour le dernier soir. J'avais passé une longue jupe paysanne à larges volants confectionnée par la couturière du kibboutz, mis un petit chemisier blanc échancré sur la poitrine, et je regardais dans la glace l'effet produit par le pendentif en argent que Shaül et Shoshanna venaient de retirer pour moi à la bijouterie. Je plissai les yeux et fis un demi-tour sur moi-même devant mon miroir, me trouvant bien belle et traitant Yaïr de pauvre type.

– Marionalé! appela une petite voix au dehors.

Je tirai le rideau et ouvris la porte à Sharon, ma petite amie des promenades dans les collines en fleurs.

– Qu'est-ce que c'est? Tu pars? demanda-t-elle en voyant la valise.

J'eus une bouffée de honte. Dans ma précipitation, j'avais oublié de prévenir les enfants. Je restai interdite en voyant les yeux de Sharon s'emplir brusquement de larmes. Je voulus la prendre dans mes bras mais elle recula.

– Pourquoi tu n'as rien dit?

Je perdis ma superbe. Je m'assis sur mon lit et attirai la petite vers moi en pleurant à mon tour.

– Je suis obligée. Il faut. Ce n'est pas de ma faute. Je ne t'abandonne pas. Je reviendrai un jour, je te jure, lui expliquai-je du mieux que je pouvais dans sa langue.

Sharon partit en courant et je me roulai en boule sur mon lit.

Personne ne m'avait jamais fêtée comme le fit mon kibboutz la veille de mon départ. Mes voisins de chambre avaient tendu des lampions entre les arbres, installé des bottes de pailles en rond et une table basse recouverte d'une nappe au milieu, mis un mot au tableau d'informations à la salle à manger. Ils arrivèrent à la file, chacun portant un cadeau, qui un bijou, qui un napperon brodé, qui un petit bougeoir ou une savonnette parfumée. Gaby avait fait un paquet de crèmes et de lotions pour le visage et le corps. Debout sous les lampions, je les prenais dans mes bras un à un et les embrassais. Mes jambes se dérobaient sous moi : ils étaient tous là, tous. Seul Yaïr avait pris la fuite le matin même mais c'était tant mieux.

– Tu vas revenir un jour, tout de même? me disaient-ils, incrédules.

– Bien sûr, bien sûr, répondais-je comme une automate.

À quatre heures du matin j'avais déjà les yeux grands ouverts quand je devinai une ombre derrière la moustiquaire de la porte. À la lueur du jour naissant je reconnus David, le fusil à l'épaule. Il était de garde.

– Ils feraient mieux de dormir dans les abris que de me confier un flingue, avait-il prévenu la veille au soir, tentant de rire.

Il entra.

Jamais je ne l'avais vu aussi beau. Il avait roulé sur son front un foulard qui retenait ses cheveux longs et faisait ressortir à la fois son bronzage et la lumière de ses yeux. Le travail aux champs qu'il avait fini par obtenir lui avait durci

le corps et donnait à son visage d'ange et à ses lèvres toujours humides une virilité nouvelle. Je n'avais plus devant les yeux un gosse, mais un homme, un homme qui souffrait comme je souffrais moi-même. Il fit un pas vers le lit où j'étais encore, je me levai d'un bond.

– Non ! lui dis-je, impitoyable.

À quoi bon faire l'amour, si vite, à quoi bon se donner d'ultimes regrets ?

Quand je sortis de la douche, je le trouvai assis sur le lit, la tête rentrée dans les épaules, le fusil entre les jambes. Il pleurait.

– Je t'aime ! Marion je t'aime ! Pourquoi partir, pourquoi ?

Je ne le savais pas moi-même, et il me faudra tant et tant d'années pour comprendre. Mon incapacité à lui donner une réponse plausible me transperçait.

Je pris ses joues dans mes mains, et posai un baiser sur ses lèvres tendres.

– Parce qu'il le faut. Parce que c'est la vie. Moi aussi j'ai mal David. Très mal. Mais je ne t'oublierai pas, jamais. Viens à Paris quand tu auras terminé ton service.

Il passa ses bras autour de mes épaules et m'enlaça en sanglotant.

Je pris un café à la salle à manger avec les premiers travailleurs du matin.

– Il faut vraiment que ce soit toi pour que je me lève à une heure pareille. Regarde ma gueule ! dit Gaby en me posant la main sur l'épaule.

– Elle est superbe ta gueule, répondis-je en faisant rouler ma tête contre son bras.

Quand le Transit Ford aborda le virage en épingle à cheveux je tournai la tête, puis ouvris la vitre et me penchai

au dehors pour m'emplir une dernière fois des images de mon paradis malheureux qui s'éloignait derrière moi. Château d'eau, silo à blé, poulailler, ranch, abricotiers. Bientôt Tel-Nir disparut derrière une colline. C'était fini. J'avais tellement mal que je crus m'évanouir.

PARTIE 2

LE DOUTE

CHAPITRE X

Rentrée en France contre mon cœur – j'étais simplement incapable de résister à une injonction paternelle quelle qu'elle fût, mais n'osais me l'avouer –, je vécus des semaines, des mois et des années un déchirement permanent : j'avais trouvé le paradis et je l'avais quitté.

À défaut de pouvoir expliquer pourquoi j'étais partie, je me montrais intarissable dès qu'il s'agissait de raconter ce qui se passait là-bas. J'avais entendu tellement d'horreurs sur Israël avant de connaître, et le hiatus avait été tel entre ce qu'on m'avait dit et ce que j'avais vu, que je partis à la recherche d'un juste-milieu idéal, d'une vérité synthétique qui satisferait tout le monde. Et j'entrepris de faire partager mes nouvelles convictions à mes proches :

– Le kibboutz était un paradis terrestre où régnaient une démocratie intégrale et un communisme non coercitif. C'était une réussite totale.

– Les Israéliens étaient en gros divisibles en deux camps. Il y avait ceux que je connaissais, les bons, de gauche, pacifistes, socialistes, kibboutzniks ou sympathisants, antiracistes, laïcs et travailleurs. Et les mauvais, les autres, ceux de droite, expansionnistes, racistes, belliqueux, calotins et obtus.

– Les Arabes (à cette époque, à l'instar de mes amis, je ne disais pas encore « Palestiniens ») seraient bien inspirés de saisir la différence entre les uns et les autres et de tenter un rapprochement avec les bons au lieu de les rejeter en bloc.

– L'État d'Israël était une démocratie, une vraie, dans laquelle les droits de l'homme étaient respectés, et peut-être plus qu'ailleurs.

– Tzahal, enfin, n'était pas une armée comme les autres. Les ordres y étaient discutés, les individus respectés. Un soldat juif n'était pas de la chair à canon, grand cas était fait de sa personne. Et les ennemis étaient traités humainement.

Les réactions furent inattendues.

La plus surprenante fut celle de mes anciens copains, gauchistes et féministes. Avant mon départ, la mode était à la Commune, à la rotation des tâches, à l'éducation affranchie de l'oppression familiale, à la libération des femmes des corvées ménagères. Que j'aie pu trouver au kibboutz exactement ce dont nous parlions, au lieu de susciter curiosité et intérêt, ne déclencha que rage méprisante.

– Et en plus, elles n'ont même pas le droit de laver elles-mêmes leurs culottes ! s'était exclamée, outrée, une vaillante féministe, toujours la première à gémir sur la tristesse de la besogne.

– Et moi, la rotation des tâches, je n'y crois pas ! m'avait asséné une autre, comme si l'on parlait de Dieu ou du diable.

Certains m'expliquèrent que les kibboutzim étaient financés par l'armée, d'autres qu'Israël distillait de l'eau de mer grâce aux subsides américains, celui-ci que les enfants étaient arrachés aux mères pour être parqués dans des nurseries, celui-là qu'il trouvait odieux d'aller aux champs au coup de sifflet... Chacun avait son mot à dire pour fustiger ce qu'il ne connaissait pas. La gauche y voyait le bras honni de l'impérialisme et la droite redoutait l'ombre de Big Brother planant sur toute expérience communautaire.

– Tu sais, tout le monde est contre nous, m'avait dit un jour Gaby.

Je finis par croire qu'elle avait raison.

Révoltée face aux invraisemblables inepties – souvent teintées de haine – racontées par les uns et les autres sur Israël, je me fermai finalement à toute critique. Mais de tous les commentaires imbéciles que j'entendis alors et depuis, pas un ne me mit la puce à l'oreille sur la terrifiante réalité qui se tramait en dépit de ces bavardages.

Mon tout premier malaise s'insinua quand, pour la troisième fois au moins en deux ans, je fis en 1976 un court séjour à Tel-Nir. Alors que la lutte contre l'apartheid commençait à mobiliser la jeunesse européenne, je retrouvai plusieurs de mes amis revenant d'Afrique du Sud tout simplement émerveillés par le niveau de vie qui avait cours là-bas. J'osai dire un mot sur la situation faite aux Noirs :

– Il faut comprendre, me dit une toute jeune fille qui venait de passer au Cap un séjour de rêve. Les Blancs ont construit ce pays, et s'ils commencent à donner quelque chose à ces nègres... D'ailleurs, c'est comme nous ici : où voudrais-tu qu'ils aillent ?

Je trouvai la comparaison peu glorieuse, et m'en ouvris à Shaül :

– Ne crois pas que je sois fier des relations privilégiées qu'entretient mon pays avec celui de l'apartheid, m'expliquait-il. Mais que veux-tu, quand on est comme nous entouré d'ennemis, on n'est pas trop regardant sur la nature de ses rares amis.

Il avait toujours le dernier mot, celui dont j'avais besoin pour continuer d'aimer ce que j'aimais sans trop me poser de question : il y avait décidément en Israël les bons et les mauvais.

Un an plus tard, un chambardement politique radical brouilla les cartes.

Pendant plus de vingt ans brimés, méprisés, désinfectés au DDT à leur arrivée en « Terre promise », parqués dans des zones excentrées d'urbanisation sauvage sans travail, éloignés de tous les postes à responsabilité au profit des Ashkénazes – Russes, Polonais et Allemands –, relégués aux seuls petits boulots de ce pays en construction permanente, la communauté séfarade – les Juifs orientaux – prit contre l'establishment travailliste une revanche cinglante : en installant au pouvoir en 1977 le héraut de la droite dure, Menahem Begin.

Un Ashkénaze pourtant, mais d'un autre type. Excellent orateur, brillant, il parlait aux cœurs avec des mots simples.

Mystique, il pourfendit ces mauvais Juifs de la gauche dont les filles couchaient avec les étrangers. Populiste, il dénonça le niveau de vie scandaleux des kibboutzniks, comparé à celui des chômeurs qui peuplaient les villes-champignons de haute Galilée ou des bords du Néguev. Nationaliste farouche enfin, il exaltait la fierté des petites gens en leur promettant un Israël grand et fort.

Et pour bien marquer qu'à présent plus rien n'était comme avant, Menahem Begin fit ce qu'aucun de ses prédécesseurs de gauche n'avait réussi encore : la paix.

Un jour d'automne, j'étais à Paris, assise devant mon petit téléviseur noir et blanc et tenant David par le bras, accoudée à la table de la salle à manger, quand on sonna à la porte.

– Shaül!

Il ne prit même pas le temps de m'embrasser, il se précipita dans mon séjour en criant « La télé, vite ».

En voyage d'affaires, il avait couru comme un fou pour arriver à temps, s'assit sur mon petit banc et regarda avec nous l'impossible se réaliser en direct sous nos yeux. Le président

Saadate termina son discours et Menahem Begin le rejoignit à la tribune de la Knesset. La caméra s'arrêta en gros plan sur leurs deux mains qui semblaient ne plus pouvoir se lâcher.

– Ce n'est pas vrai! Mais ce n'est pas vrai, je rêve! dit-Shaül en fondant en larmes.

Je posai ma tête sur son épaule, passai mon bras sous son bras, et pleurai avec lui.

Pendant les jours qui suivirent, je fus en proie à la plus violente émotion de ma vie. Je ne savais plus qui j'étais ni ce que je faisais là. Les titres des journaux et les manchettes affichées aux kiosques, les flashes d'information à la radio et à la télé, les commentaires des Parisiens que je croisais, tout me faisait frissonner et me rendait malheureuse comme les pierres d'être ici et non là-bas avec eux, à danser la *hora* dans les rues, à s'embrasser en criant : « La paix, la paix, c'est la paix avec l'Égypte! »

– Ça commence à bien faire leurs conneries, on a compris, dirent au bureau plusieurs de mes collègues qui désiraient retrouver le rythme normal de leurs émissions télévisées.

Après le départ de Shaül, il n'y avait personne avec qui je pus partager ce que je ressentais, car pour David, arrivé chez moi depuis un mois, l'événement n'en était pas un.

– Quel genre d'accord de paix crois-tu que ce fasciste de Begin peut signer? dit-il. Il vient d'enfoncer un clou dans l'image de la gauche qui n'a fait que la guerre alors que la droite a commencé par faire la paix. Mais personne ne l'a entendu dire un mot sur les Palestiniens.

Je n'aimais pas qu'il minimise l'événement, qu'il jette de la cendre sur ma joie.

– Mais enfin il faut bien commencer par quelque chose. L'Égypte est la première puissance arabe, un accord de paix avec elle c'est tout de même un début.

David renonça.

Pendant plusieurs années, je ne mis pas les pieds en Israël. Mais je reçus à Paris la visite des uns et des autres, de Shaül qui venait vendre en Europe les premières productions industrielles de Tel-Nir (avec un kibboutz voisin, ils avaient ouvert une usine de jus de fruits), de Gaby dont les parents habitaient la région parisienne, des jeunes qui avaient terminé l'armée et commençaient à Paris leur tour d'Europe, puis un à un des couples à qui le kibboutz offrait désormais des vacances à l'étranger.

Un jour du printemps de 1981, après quatre longues années d'absence, je repris l'avion pour Tel-Aviv. Gaby et Rami m'attendaient, tout sourire.

– Sais-tu la nouvelle ? Tu ne devineras jamais.

Les magnifiques yeux noirs de Gaby scintillaient à la lumière de l'aéroport, Rami la regardait amoureusement.

– J'ai à présent un petit garçon !

Pendant des années, elle avait fait en vain le tour de tous les services de gynécologie des meilleurs hôpitaux israéliens, et s'était finalement résignée à adopter. Sa fille avait cinq ans, le second bébé venait d'arriver...

Je retrouvai mon kibboutz comme au premier jour. Je m'enivrai de l'odeur des arbres et de la terre qui exhale la nuit ses essences poivrées, regardai avec tendresse les balcons allumés des maisonnettes autour de la grande pelouse, croisai dans les allées mes amis qui m'accueillirent comme si je faisais partie de la famille. Je jurai d'aller les voir tous, et filai rendre visite aux jeunes dont j'avais eu la garde sept ans auparavant.

Sharon était en train de devenir superbe. Elle approchait les quatorze ans, sa petite boule de cheveux frisés avait laissé

la place à une toison brillante qu'elle démêlait à grand-peine, mais elle me sauta au cou comme elle faisait jadis.

– Tu parles drôlement bien l'hébreu, me dit-elle. Tu prends des cours ?

– Non, mais je pratique à Paris. Quand je ne vais pas au kibboutz, c'est lui qui vient à moi.

Elle me fit visiter sa maison, me montra les photos de ses idoles accrochées aux murs, me présenta sa meilleure copine, une nouvelle venue.

– Ça alors !

Cyril couchait son petit dernier dans la maison d'enfants attenante. Il me serra dans ses bras en riant.

– On croit que tu as disparu, mais tu reviens toujours, hein ?

Il me fit une petite tape dans les cheveux.

– Au lit les enfants ! cria la métapelet responsable du couchage pour la semaine. Dans cinq minutes j'éteins.

Elle attrapa au vol un gamin qui entraînait dans sa chambre.

– Tu ne t'es pas encore lavé les dents, je t'ai vu. File, je t'attends pour éteindre.

Le paradis était intact.

Mes quinze jours au kibboutz furent comme je les avais espérés : joyeux, insouciant, pleins d'amour.

– Mariontchik, sais-tu qu'Abie a une maison, m'annonça un jour Jiuky chez qui je prenais le thé.

Abie, son fils, une maison à lui ?

– Mais oui, là-bas, à Dar Jabrin sur la colline. Demande-lui de te la montrer.

Abie n'était plus le petit garçon d'antan qui me prenait par la main pour me montrer les fleurs et les oiseaux des collines.

C'était un adolescent de seize ans, bien balancé et campé sur ses deux pieds, qui roulait sa caisse à la piscine, conduisait un tracteur, et prenait des airs mystérieux quand les filles passaient. Un beau petit gars.

– Tu n'aurais pas l'intention de me le faire déniaiser par hasard?

Jiuk rigola.

– Va avec lui je te dis. C'est beau Dar Jabrin.

Jiuk m'amusait. Va pour la maison.

Abie prit un tracteur au garage et passa quelques barrières de barbelés avant de s'enfoncer dans les collines en fleurs. Au printemps, la végétation y est luxuriante pour peu que l'hiver ait été pluvieux. Un paysage de rêve.

– Fais attention de ne pas sortir du chemin, me cria-t-il en me voyant bondir quand il arrêta le tracteur. C'est plein de trous.

Je le suivis le long d'un sentier plein d'herbes folles, de cactus et de thym, et nous atteignîmes une maison entourée d'une murette.

– C'est ça Dar Jabrin?

– C'est ça.

La maison de bergers surplombait une petite butte. Le toit était en bon état, le sol de terre battue. À l'intérieur, une cheminée, quelques reliefs de la dernière fête.

– Mon père dit que c'est ma maison parce que j'y viens souvent et l'entretiens. Nous venons de temps en temps ici pour camper ou faire des pique-niques.

Il prit quelques branchages qu'il alluma et s'assit par terre, taquinant d'une baguette une colonne de fourmis.

– C'est vraiment chez moi ici, dit-il, rêveur. C'est ma terre, c'est tout mon univers, j'y viens depuis que je suis tout gosse.

À quoi rêvait donc Abie en contemplant le soleil couchant? Je pensais, moi, qu'il avait bien de la chance d'avoir à lui un tel univers.

– Viens, lui dis-je, il va bientôt faire nuit.

Tant pis si son père est déçu.

Mais Dar Jabrin est un bien bel endroit.

À Tel-Nir, un nouveau *gar'in* avait pris la place des autres, intégrés ou disparus dans la nature, et les fêtes succédaient aux bals du vendredi soir.

Mais ces jeunes-là venaient de l'étranger, ils étaient une section belge de l'*Hashomer Hatzair*, le mouvement sioniste auquel était affilié Tel-Nir. Tout le monde les trouvait adorables, je ne les supportais pas.

– Pourquoi en dire tant de mal? m'avait demandé un soir Gaby. Ils sont mignons tout plein.

– Ils m'énervent. Ils n'aiment pas Tel-Nir comme moi. Ils aiment leur rêve.

L'impression datait du premier instant où je les avais rencontrés. Ces joyeux sionistes passaient leur temps à tout critiquer, j'avais l'avantage de la langue et du recul pour m'en rendre compte. Pour eux, Israël était le pays où coulait le lait et le miel, ils arrivaient là avec l'idée d'y trouver l'Éden et toute leur découverte consistait à déchanter.

– Tu dis toi-même que c'est le paradis, me fit remarquer Gaby à qui je faisais part de mon agacement.

La différence était que je l'avais trouvé sans l'espérer, tandis qu'eux exigeaient ce qu'on leur avait promis.

– C'est dingue une fois, ils nous ont menti en prétendant qu'on n'avait pas de patron. Quand on me dit d'aller travailler là plutôt qu'ailleurs, je suis bien obligé d'y aller.

Ils s'étaient imaginés que « pas de patron » signifiait faire ce qui leur passait par la tête, et se heurtaient à des réalités insoupçonnées qui les mettaient en colère.

Ce que, sans le savoir, je ne supportais pas, c'était tout simplement le sionisme. Le kibboutz existait, vivait, accueillait en son sein qui il voulait bien intégrer, soit. Mais qu'il fût nécessaire d'envoyer à l'étranger des émissaires chargés de faire de la propagande auprès de jeunes Juifs pour les faire venir me semblait parfaitement ridicule.

L'avenir me donna raison sur les Belges, puis sur un groupe d'Italiens qui vint à la suite : pas un ne resta. Mais je les retrouvai à Paris ou ailleurs, manifestant pour soutenir et justifier n'importe quoi émanant d'Israël. Incapables d'y vivre, ils faisaient taire leur mauvaise conscience de n'avoir pas su y rester en se faisant les hérauts d'une démocratie qu'ils n'avaient ni comprise ni supportée.

Mais ce petit pas vers la prise de conscience devrait attendre des années encore pour être suivi par d'autres. L'amour inconditionnel que je vouais à mon kibboutz et au pays qui lui permettait d'être, devait m'aveugler longtemps encore. Et j'avais mes raisons de ne pas vouloir voir : la rupture définitive avec mes parents se dessinait, inéluctable. J'avais besoin de Tel-Nir et d'Israël, ils étaient ma famille.

MASSADA

Située en surplomb de la mer Morte, dépression lunaire à la chaleur aveuglante, la forteresse de Massada est l'un des sites les plus impressionnants qui soient. A l'époque de la guerre contre les Romains, un millier d'irréductibles Juifs vinrent se réfugier avec femmes et enfants sur cette énorme

plate-forme que le roi Hérode avait transformée en forteresse inexpugnable, et y narguèrent l'envahisseur.

Les assiégeants eurent certainement beaucoup plus à souffrir que les assiégés. Alors que les Romains devaient, par des chemins de pierres coupantes, faire venir de très loin le boire et le manger sous une chaleur infernale, les Juifs disposaient de tout. D'énormes citernes de retenue des eaux hivernales leur fournissaient de quoi boire et les magasins, remplis quelque cent ans auparavant, conservaient si bien la nourriture que les Juifs pouvaient faire bombance : leur résistance semblait pouvoir durer indéfiniment.

La forteresse était imprenable par les moyens ordinaires. Haute de plusieurs centaines de mètres, à pic, elle n'était accessible que par des sentiers de chèvres. Mais Rome ne pouvait tolérer la résistance narquoise de quelques centaines de zélotes. Le légat de Judée, Flavius Sylva, prit son temps : il combla de terre la face la moins escarpée du piton. Quand quatre chars de front purent enfin atteindre le dernier carré de résistance de la longue guerre des Juifs contre les Romains, ils ne trouvèrent qu'une vieille femme et cinq enfants : les autres s'étaient tous donné la mort au cours de la nuit plutôt que de se rendre.

Vivre libre, ou mourir.

Il n'y a certainement pas un enfant de ce pays qui n'ait, à un moment ou à un autre, fait le pèlerinage de ce haut lieu du nationalisme. Des colonies entières de jeunes viennent le soir coucher à l'auberge de jeunesse située au pied du site, se lèvent à quatre heures du matin, et attaquent la monnaie avant que la chaleur d'été empêche l'entreprise. Massada est la fierté des Juifs d'Israël.

— J'ai fait comme les autres mon excursion à Massada quand j'étais adolescent, m'expliqua en 1982 un réserviste

CHAPITRE XI

de Tzahal. Comme tous les jeunes, j'ai exalté le courage, l'abnégation et l'héroïsme de ces vaillants résistants, et j'ai juré que Massada ne tomberait pas deux fois.

Or, la seule leçon à tirer de cette histoire qu'on nous donne en exemple, c'est qu'il vaut mieux mourir que céder.

Tous ces mouvements ultranationalistes qui refusent de négocier avec l'OLP préféreront un jour tous nous faire sauter que de rendre un centimètre carré de terrain. Le complexe de Massada est ancré dans notre inconscient collectif et pèse sur notre pays comme une épée de Damoclès.

Je préfère la Vie. J'ai peur.

Le complexe de Massada? Un joli nom savant donné au suicide comme seule alternative.

En ce mois de juin 1982, assise sur un banc de la place des Ternes, je tentais de ne pas mourir. De chagrin, de solitude, de haine, d'étouffement. Survivre, survivre à la révolte, à la rage, à ce déferlement de calomnies atroces et de menaces que mon père déversait sur moi pour m'isoler, me détruire, me faire céder, me briser.

– À Beyrouth! Jusqu'à Beyrouth! Tu te rends compte?

En levant les yeux je vis deux Juifs habillés de noir penchés sur un journal yiddish, hilares, triomphants.

Où donc avais-je la tête?

Israël avait envahi le Liban.

– Gabyli! hurlai-je au téléphone.

– Une revenante! cria la voix aimée et joyeuse. On te voit quand?

Voilà ce que je voulais entendre. Il existait un endroit où on m'aimait, il y avait sur la carte du monde un petit point où la haine de mon père ne pouvait m'atteindre, où ses calomnies étaient sans effet.

– Dès que possible. Mais dis-moi toi plutôt, comment ça va?

– Comme pendant une guerre. Tu connais, non?

– Tu as l'air bien guillerette...

– Rami vient d'être démobilisé.

Je décidai d'aller y passer mon mois de congé.

La première personne que je croisai quand j'arrivai à la salle à manger presque vide, ce fut Yaïr qui terminait la plonge du dîner.

– Hey! *Motek*, me dit-il joyeusement en me serrant dans ses bras.

– Tu n'es pas à la guerre!

– Ah! non alors, celle-là ils la feront sans moi. Heureusement qu'ils ne m'ont pas mobilisé, il y aurait eu désertion. Un de nos gars d'ici est d'ailleurs en prison. Quand il est arrivé à la frontière il a sauté de son camion et a refusé de faire un mètre de plus.

Je passai la main sur la calvitie naissante de mon ancien amour, et partis en courant rejoindre Gaby.

En l'espace de quelques heures, c'était comme si je n'étais jamais partie. Gaby me caressait le visage dès que je passais près d'elle, Shaül, rigolard, racontait comment j'avais planté là ma valise pour courir dans ses bras à l'aéroport, et comment nous avions été obligés de tourner pour la retrouver ensuite. J'avais les yeux brillants, assise dans le canapé transformable du deux-pièces de Gaby et Rami, tenant par le bras à la fois Shoshanna, la femme de Shaül, ma « mère adoptive » et Edna, l'amie de Gaby.

Ce fut Ron, le mari de cette dernière, qui ouvrit le débat.

– Je n'ai pas le choix, dit-il. La question de la désertion ne se pose même pas. Je suis officier dans cette armée, il y a la guerre, j'y vais. L'opposition à la guerre du Liban doit se faire sur le terrain politique, pas militaire.

– Viendra un jour où on se rendra compte que ce sont les militaires qui font la politique et il sera trop tard, dit Shaül.

– Et que veux-tu y faire aujourd'hui?

– Il est encore temps de penser à ce qu'on aurait dû faire et qu'on n'a pas fait.

Quand ils se séparèrent pour la nuit, Rami venait de conclure : « C'est Ben Gourion qui avait raison. Il disait que

les travaillistes seraient remplacés par des fascistes s'ils ne savaient pas faire la paix avec les Arabes en temps voulu. »

Je soupirai de soulagement de les voir si opposés à cette guerre que j'exécrais.

Gaby me tendit une paire de draps et ouvrit le canapé.

– Tu as déjà une chambre, je t'en ai nettoyé une. Tu préfères vraiment coucher ici?

Après ce que je venais de traverser à Paris...

– Pour ce soir oui. Je ne veux pas rester seule. Je te raconterai.

À quatre heures du matin, on frappa des coups violents contre la porte.

– Rami, réveille-toi. C'est le garde! Rami, tu m'entends?

– Ouais! répondit-il depuis la petite chambre.

– Rami, l'armée vient d'appeler. Tu es remobilisé. Tu repars.

Le drap remonté jusqu'aux yeux, je regardai Rami sortir en titubant de la chambre, monter sur un tabouret pour prendre dans un placard son uniforme bien repassé qu'il y avait rangé une semaine auparavant. Puis entrer dans la douche. Il en ressortit nu comme un ver et je le vis s'habiller lentement, passer sur son beau corps le pantalon et la chemise de treillis, lacer ses chaussures montantes, ouvrir un autre placard et en sortir son fusil-mitrailleur. Comme j'avais fait neuf ans plus tôt avec Yaïr, je l'imaginai ensanglanté et mourant dans la poussière et je frissonnai. Il entra dans la chambre embrasser Gaby et en ressortit instantanément. La porte d'entrée claqua. Des deux côtés de la cloison, nous pleurions en silence.

– Salaud! Fumier! Ordure! Regarde-moi ce gros porc de merde avec ses décorations sur la poitrine qui nous explique que tout va bien.

Les yeux de Gaby lançaient des éclairs, elle brandissait le poing en direction du téléviseur noir et blanc posé sur sa bibliothèque.

– Ce n'est pas Sharon qu'il s'appelle, c'est Charogne, Arik Charogne. Et mon mari, et moi, on va bien aussi peut-être. Rends-moi d'abord mon homme, fumier, tu nous diras après que tout va bien.

Jamais je n'aurais cru Gaby capable d'un tel déferlement de haine à l'état pur, elle en avait l'œil humide.

– Tu me connais, dit-elle enfin en s'essuyant d'un revers de main, je n'y comprends rien à la politique. Mais là, vraiment... Quand ils nous ont dit « une avancée de quarante kilomètres pour désarmer les terroristes », j'ai dit « d'accord ». Il n'y a pas un pays au monde qui va accepter sans mot dire qu'un tel arsenal pointé sur lui s'entasse à ses frontières. Mais là, Beyrouth! Beyrouth! Qu'est-ce que Rami fait à Beyrouth? Ce Sharon est non seulement un fou, mais un menteur. Il paraît que tout était prêt pour aller jusqu'au bout, que même Begin s'est fait avoir.

Elle se radoucit en voyant entrer sa fille.

– Tu sais pourquoi on fait des gosses dans ce pays? Pour en faire de la chair à canon.

Et satisfaire la paranoïa d'un général maniaque.

À chaque détour de sentier, à chaque table de la salle à manger d'ordinaire si paisible, la même haine explosait, et j'enrichis mon vocabulaire d'une série d'injures abominables. Aucun attentat, aucune guerre n'avait été l'occasion d'exprimer à l'égard des Arabes une exécration semblable à

celle qu'inspirait ce gouvernement.

Une après-midi, j'allai prendre le thé chez Hanna, avec laquelle j'avais gardé les enfants neuf ans auparavant. Son mari n'était pas encore rentré des champs et les petits jouaient dehors sur une balançoire accrochée à la branche d'un arbre. Le nom maudit sonna dans sa bouche avec la même violence que dans celle de Gaby : « Beyrouth! »

– Mon fils, mon fils, est en train de faire le gendarme pour Gemayel à Beyrouth! Mais c'est un enfant, c'est juste un enfant! Qu'il me baise le cul cet enfoiré de Sharon!

Elle me tournait le dos et s'affairait dans sa cuisine, tandis que la bouilloire sifflait à toute vapeur.

– Hanna! Hanna, l'eau bout, qu'est-ce que tu fais?

Elle ne répondait pas, brusquement immobile. Je m'approchai d'elle et la retournai. Ses yeux de jais étaient rougis de larmes, comme ahuris de fiel et de désir de vengeance.

– Mon bébé! mon fils! Je veux mon fils! explosa-t-elle enfin en s'asseyant.

– *Ehad, Steim, Shalosh, Arba, lo rotzim od milkhama.*

Se tenant par le bras et faisant de grands pas chaloupés de droite et de gauche, quatre jeunes scandaient leur slogan comme des enfants une comptine.

– Qu'est-ce qu'ils disent? je n'entends pas bien, demandai-je à Shaül.

– Ils disent « un, deux, trois, quatre, nous ne voulons plus d'autre guerre ». Ce sont des jeunes Arabes, là au milieu.

La manifestation n'était pas la plus grande que La Paix Maintenant ait organisée depuis le début des hostilités, mais la régularité avec laquelle le mouvement réussissait à mobiliser

ses troupes était pour Shaül le signe qu'une opposition active et populaire était en train de naître.

Nous défilâmes ensemble jusqu'à la grand-place de la mairie de Tel-Aviv où se déroulait un meeting. J'eus une brusque envie de faire connaissance avec les initiateurs de ce mouvement.

– Mais c'est nous, La Paix Maintenant, m'assura Shaül.

– Nous qui ?

– Nous la gauche. Le Kibboutz Haartzi, le Mapam, les kibboutzniks.

N'empêche. J'éprouvais le besoin de sortir enfin du cadre doré de mon kibboutz pour voir ce qui se passait ailleurs. Je reviendrais, je prendrais mon temps.

Un soir de film à la salle à manger, j'entendis par des chuchotements qu'on cherchait quelqu'un pour emmener une volontaire à l'hôpital.

– Elle est malade quand il faut travailler et on la retrouve à danser toute la nuit. Personne ne la croit et ne veut l'emmener, m'expliqua le garde de service.

– Je veux bien y aller, dis-je. J'ai déjà vu le film, c'est un navet, et puis j'ai envie de conduire.

Assis sur les marches de la grande salle à manger, je découvris, tenant la main de la jeune volontaire, un superbe soldat : Eial. Il était un des premiers enfants du kibboutz, je ne l'avais pas vu grandir au cours de mes visites-éclair. Il était devenu râblé, musclé, baraqué. Il me sourit.

– Merci, dit-il simplement en me tendant les clefs de la voiture. Je ne peux pas conduire, tu me rends un grand service.

– D'où arrives-tu comme ça ? Je ne t'avais pas vu...

– Mais du Liban, d'où veux-tu qu'arrive un soldat aujourd'hui ?

Tandis que la jeune femme passait sa consultation à l'hôpital Kaplan, nous fîmes connaissance. Eial me raconta la guerre, les copains qui tombent, les visites aux jeunes estropiés à vie qui hurlent de désespoir. Légèrement tremblant, il me vidait son sac comme si nous étions de vieux amis.

– Quel âge as-tu ? lui demandai-je enfin.

– Vingt, et toi ?

– Douze de plus.

Dans la voiture au retour, nous nous taisions. J'allumai la radio puis jetai un œil de côté. Il tenait la main de son amie, mais son regard clair me dévisageait dans la pénombre, un sourire moqueur aux lèvres. Un refrain d'avant la guerre d'Octobre me revint en mémoire.

– *Yeled mizdaken*, l'enfant grandit, entonnai-je.

– *Yeled mizdayen*, l'enfant baise, répondit-il du tac au tac.

Je piquai un fard, et me regardai rapidement dans le rétroviseur. Trente-deux ! Quel coup de vieux !

– Mais oui, tu es belle ! dit-il avant d'éclater de rire.

J'avais éteint la lumière et m'endormais presque, quand j'entendis frapper à ma porte.

– Qui est là ?

– Eial ! dit-il en entrant sans demander mon avis.

Il s'assit sur mon lit.

– J'ai envie d'un thé. Je branche la bouilloire. Tu en veux ?

Mick ! C'était exactement la même situation, ce même besoin de venir passer une nuit blanche à s'épancher auprès d'une amie suffisamment proche mais extérieure, c'était la seconde fois que je m'apprêtais à jouer ce rôle.

Ce qu'Eial me raconta me fit frémir d'horreur. Il ne s'agissait pas cette fois-là de soldats brûlés vifs ou coincés, misérables, sous un char, mais d'immeubles entiers qu'on faisait sauter, d'enfants hauts comme trois pommes et armés de fusils plus grands qu'eux qu'on devait tuer. Par moments la voix d'Eial se cassait.

– Regarde le cadre dans lequel j'ai grandi. Regarde ce paysage merveilleux qui nous entoure, et essaye d'imaginer ce que c'est que sortir d'un seul coup de l'enfance en tuant des enfants ! Des enfants ! gémit-il, désespéré.

– Crois-tu toi aussi que les Palestiniens font exprès de mettre leurs enfants en avant pour se cacher derrière ? lui demandai-je.

Comme avait fait Shirley jadis, Gaby avait développé le même argument. Outrée, je n'avais su que répondre.

– Fadaïses ! C'est un mensonge ignoble, de la propagande de merde, comme tout le reste. On te dit la même chose depuis des années après chaque bombardement ! Mais les Palestiniens n'auraient pas le droit de vivre en famille ? Et tu as déjà vu des kibboutzim frontaliers ? Ils font quoi, eux ? Les enfants palestiniens se défendent comme je me serais défendu moi-même si Tel-Nir avait été encerclé. Et quand on tire sur les femmes et les gosses c'est que les hommes sont déjà morts ou partis se battre ailleurs. De toute façon, quand on encercle un immeuble, qui veux-tu qu'on trouve dedans, des soldats ? En pleine guerre !

Il me tint un langage violemment anti-israélien.

– Ce pays est le plus raciste qui soit, et tout est fondé sur le mensonge et le bourrage de crâne. Tout !

Il me raconta qu'un jour où ils écoutaient la radio au cours d'une accalmie, ils apprirent que l'ennemi avait rompu le cessez-le-feu juste là où ils se trouvaient. Une heure après, ordre leur avait été donné de reprendre le

combat. Et à l'arrière, tout le monde crut de bonne foi que les Arabes étaient les initiateurs de tous les accrochages.

– Mais toi, tes copains, vous ne dites rien dans ces cas-là ?

Il haussa les épaules.

– Si tu ouvres la bouche, on te réplique que c'est stratégique, et il y a une majorité de soldats qui approuvent.

Le portrait d'Israël qu'Eial brossa me rappela les mises en garde de David. Il me raconta comment on persuadait les jeunes de ce pays que les Arabes étaient partis de leur plein gré en 1948, occultant combien on en avait tués pour terroriser les autres.

– Je suis au courant, lui dis-je, j'ai lu quelque chose sur Deir Yassin. Mais personne ne le cache...

Non, on ne cachait pas aux enfants que l'extrême-droite était entrée un jour de noces dans ce village palestinien, et avait exterminé toute la population à l'arme blanche. Ce qu'on cachait, c'est le nombre d'exactions moins spectaculaires perpétrées par la gauche pour obtenir le même résultat : le départ des Arabes.

Pour Eial, la désinformation était l'essence même du système, le but étant de faire passer les Arabes pour des monstres et les Israéliens pour les victimes bien obligées de se défendre.

J'encaissais son discours comme autant de coups de poings dans la figure. J'avais besoin de croire que ceux que j'aimais, eux, n'étaient pas comme ça, et j'évoquai pour me rassurer la montée de La Paix Maintenant.

– Tu crois tout ce que ces pacifistes de merde te racontent ! s'exclama-t-il, mais tu ne sais pas qu'ils pleurent uniquement parce que leurs enfants se font tuer. Ils s'en foutent comme d'une guigne que des enfants arabes tombent aussi. Ils sont tous pareils, tu entends, tous !

Ça, ce n'était pas acceptable. Je m'étais construit au fil des ans cette belle conviction : ils n'étaient pas tous pareils. J'étais bouleversée de le voir traiter Shaül de « pacifiste de merde ». Le kibboutz, le kibboutz au moins était à part, lui...

– Non, dit-il impitoyablement, le kibboutz, c'est pareil. À l'occasion, je te montrerai un livre avec lequel on m'a appris à lire, ici. Tu verras comment sont représentés les Arabes dans nos abécédaires.

Eial semblait à la fois désireux de m'ouvrir les yeux sur une réalité qui m'échappait et désolé de briser mes rêves. Je lui avais raconté mon drame familial, il savait combien j'avais besoin de Tel-Nir. Il fit diversion.

– Tiens, regarde ce que j'ai rapporté du Liban...

Il sortit de sa poche un énorme carré de haschisch et il me roula un pétard gros comme un barreau de chaise.

– Les Palestiniens sont malins. C'est avec ça qu'ils gagneront la guerre : en fourguant de la drogue aux soldats. Crois-moi, la demande existe, et elle est satisfaite.

Au matin nous étions dans les bras l'un de l'autre. Eial se releva, m'embrassa et retourna dans sa chambre. Ni vu ni connu.

Je repassai la nuit suivante à ses côtés, disposée quel qu'en fût mon déchirement à l'écouter jusqu'au bout. Il me raconta les soirées passées avec les Bédouins du voisinage avant qu'ils fussent chassés, le dégoût des élèves de son lycée quand il s'agissait d'apprendre l'arabe, sa haine définitive, sans appel, de l'armée.

– Pourquoi n'as-tu pas tenté de te faire réformer, lui demandai-je en pensant à David.

– Pas su. Pas compris tout de suite non plus. Mais de toute façon, ils ne m'auront plus. Dès que j'aurai terminé mon service, ils ne m'auront plus.

– Et que comptes-tu faire?

– Est-ce que je sais? Si je veux agir selon ma conscience, tout mon entourage me rejettera et j'irai en prison. Ça, je ne veux pas. La seule solution serait de partir, de quitter ce pays. Pour aller où? Je suis né ici, je n'ai personne à l'étranger. Non, je crois que la seule chose à faire c'est de me faire exempter dès que ce sera possible, en jouant la mauvaise tête. Dis-toi bien une chose : la seule raison qui pourrait me faire reprendre les armes, c'est si ces salauds de colons empêchent de rendre les Territoires. Là, je suis prêt à tirer dans le tas. En attendant...

Et il se roula un joint.

– Ici ils sont hystériques dès qu'il s'agit de drogue. Mais je les emmerde et je n'essaye même pas de me cacher. Le secrétaire général est venu me voir pour m'enjoindre de cesser. Je lui ai répondu qu'aussi longtemps que je serai bon à aller faire la guerre, je le serai aussi pour décider ce genre de chose. S'ils ne sont pas contents, ils n'ont qu'à m'expulser du kibboutz. Mais je suis né là, ils ne le feront pas.

Il grimaça soudain.

– Demain, demain matin, j'y retourne... Bon Dieu!

Au petit matin, je rejoignis Gaby pour lui donner un coup de main à la Cos. J'avais passé un an en cours du soir à apprendre ce nouveau métier que je prenais plus pour un hobby que pour une éventuelle activité professionnelle. Tel-Nir me donnait l'occasion de pratiquer dans un cadre idéal.

– Veux-tu faire le thé mon chou, pendant que je prépare mes commandes? demanda Gaby.

« Préparer les commandes » consistait à remplir de crèmes diverses des petits pots de matière plastique marqués aux noms des membres. C'était comme ça au kibboutz. Quand une femme n'avait plus de lait de beauté, de lotion astringente ou

de crème traitante, elle donnait à l'esthéticienne un récipient vide qu'on lui rendait rempli. Sans souci de se déplacer ni surtout d'avoir à rien payer.

Gaby était assise à une table de formica devant la baie vitrée du bâtiment. On n'était plus excentré dans les cabanes des volontaires. L'« institut » était à présent au beau milieu du kibboutz, à une extrémité de la pelouse centrale, dans une mer de verdure et de fleurs. La brume du matin se dissipait peu à peu, arbres et maisonnettes prenaient des couleurs plus vives. Nous tressaillâmes en entendant sonner sept heures à la radio. Quelles allaient être les nouvelles ?

Gaby tourna le bouton. Pour elle, la seule information intéressante ne pouvait pas être transmise par les ondes.

Debout devant la vitre, je posai ma tête contre un carreau en sirotant à petites gorgées mon thé brûlant, et mon cœur s'emballa quand je le vis. Eial apparut à l'angle d'une allée. Cheveux impeccables, rasé de frais, son treillis ajusté comme pour la parade, il tenait son fusil à l'épaule. Je ne vis pas ses yeux qu'il avait cachés derrière des lunettes de soleil, mais quand il tourna la tête vers moi, je vis sa détresse aux coins tombants de ses lèvres. Le cœur serré, je levai presque imperceptiblement mon verre de thé en signe d'adieu. Il répondit d'un tout petit signe des doigts. Je soupirai très fort.

– Tu pleures ? demanda doucement Gaby en jetant un coup d'œil au dehors. Elle aperçut Eial et comprit.

Sans détourner la tête, je laissai couler silencieusement une grosse larme et dis simplement :

– Israël mange ses propres enfants.

La capacité qu'avait mon kibboutz à continuer de vivre en dépit des tempêtes ne laissait pas de m'étonner. Était-ce de l'inconscience ou simplement leur façon d'être ? Je ne tentais

pas de répondre, je savais que je les aimais justement pour ça, quelle que fût la raison de leur appétit de vivre.

Malgré la mobilisation, Tel-Nir fêta en grande pompe ses vingt-cinq ans d'existence. On fit un gigantesque pique-nique sur la pelouse de la piscine, une exposition de photos, une chorale interpréta des chants composés et mis en musique par des membres et rendit hommage aux absents.

– Je voudrais tout spécialement dédier ma chanson à mon Gady, dit une soliste avant de commencer son interprétation.

Quand elle l'eut terminée, le responsable de l'animation culturelle prit le micro.

– Juste un mot de rectification en même temps que nos compliments : Gady n'est pas ton Gady, il est le nôtre à tous ! Et tout le parterre d'approuver à deux mains.

– Un petit thé ? demanda tristement Gaby quand nous nous retrouvâmes chez elle après la fête. Puis, changeant d'avis :

– Non, un whisky.

Rares étaient les membres qui avaient de l'alcool chez eux. L'argent de poche dont ils disposaient par mois ne leur permettait guère d'acheter des denrées aussi chères, mais Gaby avait sa famille en France, qui savait quels cadeaux lui faire à chaque visite.

Elle sortit deux verres qu'elle remplit abondamment.

– À la tienne ma grande, soupira-t-elle, l'œil rougi.

Quand la porte s'ouvrit, j'étais seule placée pour voir qui venait de la pousser. Mais Gaby devina en me voyant sourire.

– C'est lui ? demanda-t-elle, les yeux soudain agrandis d'espoir.

En deux pas Rami était sur elle et lui prenait la main. Je sortis en silence, le cœur battant à tout rompre et les yeux humides.

CHAPITRE XII

Des corps boursoufflés, égorgés, mutilés, violés, écartelés de femmes et d'hommes, d'enfants et de vieillards. Par centaines, par milliers.

Le martyr palestinien faisait cette fois la une de la presse mondiale. Car ce massacre-là avait eu lieu sous la surveillance et la haute protection d'une armée « humaniste, pacifiste et démocratique », bref, la très fameuse Armée de défense d'Israël.

Alors que depuis un an et demi les réunions hebdomadaires au parti socialiste étaient des ronrons insipides, le massacre de Sabra et Chatila réveilla tout le monde. L'onde de choc atteignit ma section quatre jours après la tragédie.

– On ne peut tout de même pas accuser Israël d'un massacre perpétré par les seuls Libanais, dit une vieille militante au milieu du brouhaha. Que la guerre du Liban soit un borbier est évident, mais nous n'avons pas le droit de jeter la pierre tout le temps contre les mêmes.

J'avais adhéré au PS pendant la campagne électorale, décidée à remettre un pied dans un monde politique plus constructif que l'univers gauchiste et nihiliste de l'après-Mai 68. Les positions du parti socialiste concernant Israël me semblaient habituellement celles du bon sens et de la modération, mais là je bouillais de rage. Que ce fût parmi mes amis Juifs, pendus comme moi aux nouvelles du Moyen-Orient, ou chez mes amis socialistes pas plus Juifs que moi, je n'entendais chez personne une défense d'Israël qui me semblait coller à la réalité que je connaissais.

– Mais enfin pourquoi prendre la défense de ce facho ? lançai-je quand je réussis à avoir la parole. Défendre « Israël », c'est défendre qui ? Pour l'instant, c'est Begin que vous tentez de couvrir, pas les travaillistes membres de notre Internationale qui, eux, clament que ce gouvernement est responsable.

Dès qu'on touchait à Israël, aucun raisonnement n'avait plus cours. Être « pour », être « contre », signifiait mettre tout le monde dans le même panier, justifier ou condamner n'importe quoi en vrac. Le massacre de Sabra et Chatila ravivait cette folie.

– Je vais vous dire, moi, ce qui va se passer. Je ne donne pas huit jours pour que le peuple israélien vous fasse mentir et fasse voir aux yeux du monde qu'on ne les défend pas n'importe comment. Vous allez voir la plus belle manifestation pacifiste qu'aucun peuple en guerre n'ait jamais faite.

Toute la journée de ce samedi-là je restai accrochée à la radio. Au début on disait cinquante mille, puis cent, puis deux cents mille. En fin de journée le chiffre de trois cents mille manifestants contre le massacre de Sabra et Chatila fut avancé par les médias. Assise par terre devant mon téléviseur, je levai mon verre en direction de la foule.

– Allez les petits, leur dis-je, un peu éméchée. Je vous aime. Je le savais, moi, que vous crieriez le plus fort.

J'imaginai Shaül, Ron ou Rami défilant en brandissant des pancartes, hurlant leur horreur et leur réprobation.

– Cette manifestation, c'est la leçon d'humanité d'un peuple qui proteste contre le massacre, qu'il n'a pas commis, d'une population qui n'est pas la sienne. Aujourd'hui, je suis fier d'être Israélien, déclara un manifestant interviewé à la télévision.

J'eus quelques prises de bec avec des copains juifs parisiens. Les mêmes qui avaient hurlé à l'hystérie antijuive et à la manipulation chaque fois qu'une critique de la politique israélienne avait été émise par les médias, étaient soudain solidaires de cette suprême remise en cause et de ce sursaut d'humanité qu'ils n'avaient ni prévus ni appelés de leurs vœux.

Ils m'agaçaient. Curieusement, le français n'utilise pas d'article pour ce pays : on dit la France, les États-Unis, l'Allemagne, mais Israël est comme une personne. Israël attaque, Israël veut la paix, Israël fait la guerre, Israël pense que, décide que, désire que... Qui ça, Israël ? Quand nous évoquions Israël, nous ne parlions pas de la même chose. Pour eux c'était comme un principe, une entité mythique, une cause suprême. Pour moi, c'était un pays habité par un peuple fait de visages, de noms, de personnalités. Un pays déchiré par ses luttes internes, avec ses humanistes et ses fachos, sa droite et sa gauche, ses va-t-en-guerre et ses pacifistes. J'avais l'impression d'être la seule à le comprendre et d'avoir à défendre ce pays contre ses défenseurs.

– Quand on critique Israël, c'est son existence même qu'on remet en cause, et c'est la sécurité des Juifs dans le monde qui est alors menacée, m'expliqua un jour Samy, un très bon ami juif originaire d'Afrique du Nord. Je n'aime pas Begin, mais il a été élu démocratiquement par la majorité des Israéliens, donc je le soutiens.

– Mais tu pourrais soutenir aussi bien ses opposant ! La Paix Maintenant, ce ne sont pas les ennemis d'Israël !

Je tentais vainement de raisonner l'irrationnel. L'irrationalisable.

– Tu ne peux pas comprendre, me dit mon copain comme pour conclure, tu n'es pas juive.

La réplique me fit l'effet d'un coup de poing dans la figure.

Je haussai les épaules en disant « basta ». Après tout, le monde pouvait bien continuer sa route sans moi, j'avais mes soucis. Me passionner ainsi pour un pays qui n'était pas le mien, pour une cause – la paix – aussi incertaine dans cette partie explosive du monde me semblait tour à tour infantile, naïf et névrotique. J'étais bien obligée de reconnaître que ma passion relevait elle aussi de l'irrationnel, ce qui me remplissait de gêne, de honte de moi-même. Dans ces moments-là je tentais de penser à autre chose, et tristement revenais à mon quotidien morose.

Invitée un soir chez des amis algériens, je me vis défendre la cause d'un Israël vivant en paix avec ses voisins avec une passion telle qu'un participant à la soirée me demanda ce que tout cela pouvait bien me faire.

– Tu en parles comme s'il s'agissait de ta propre famille, et tu prétends que tu n'es pas juive. Pour nous Algériens, la cause palestinienne fait partie intégrante de notre combat pour la libération de la nation arabe. Mais toi ?

Je ne sus que répondre. L'amour que je vouais à mon kibboutz, dans lequel j'avais définitivement renoncé à aller vivre, ne me semblait pas suffisant pour justifier ma passion. J'étais perplexe.

– Pourquoi ne te convertis-tu pas ? me demanda un jour Samy.

À cette question que je m'étais déjà posée, j'avais une réponse toute faite :

– Pour quoi faire ? Les gens que j'aime me prennent comme je suis, personne au kibboutz ne m'a jamais posé la question, il n'y a que toi ici pour suggérer que de devenir juive pourrait changer quelque chose.

Du temps où je pensais rester au kibboutz, j'avais envisagé l'éventualité, et Shaül m'avait fermement convaincue de n'en rien faire.

– Si tu veux vivre parmi nous, personne ne te demandera de te changer pour cela. Et si tu veux te marier avec quelqu'un d'ici, il te suffira de le faire en France et c'est tout.

Il m'avait expliqué que le ministère de l'Intérieur, responsable de l'état civil, était depuis le début entre les mains des religieux, et que ceux-ci rendaient impossible tout mariage mixte, le mariage religieux étant le seul valide.

Au kibboutz, ceux qui refusaient de passer devant le rabbin faisaient un contrat civil non reconnu par l'État, ou même rien du tout. Tout le monde s'en fichait, chacun vivait là-bas comme il l'entendait.

Je ne prévoyais pas de me marier avec quiconque, ni de retourner vivre là-bas, mais l'idée de la conversion commença à s'insinuer lentement et sûrement. Un jour je me sentis si seule, si déclassée dans mon milieu, si coupée de tout, sans famille, sans groupe auquel me raccrocher (les socialistes m'ennuyaient à mourir) que je me mis à pleurer.

– Et qui suis-je ? Je ne sais même pas ce qui me motive, j'aime avec déraison, et personne ne comprend.

– Essaye, me dit Samy. Étudie au moins un peu. Il y a sûrement un tas de choses que tu comprendras alors.

Hélène, sa femme, n'approuva pas. C'était une mince Juive polonaise, élevée dans un milieu ultra-orthodoxe, qui regardait toute vie religieuse comme le fondement d'une aliénation insupportable.

– Tu veux te convertir par rapport à Israël, c'est le kibboutz que tu aimes. Mais tu vas devoir passer par des rabbins qui vont exiger de toi une attitude religieuse, te faire promettre

de respecter une foule d'obligations et d'interdits impossibles. Je ne pense pas que ce soit là ton objectif. Nous t'aimons comme tu es et si tu es avec nous, ça nous suffit.

À moi cela ne suffisait pas. Je pris rendez-vous avec un rabbin.

Im eineni li, mi li?

Si je ne suis pour moi, qui le sera ?

En lisant cette maxime des Pères, je commençais à comprendre ce que j'aimais et pourquoi je l'aimais.

– À qui as-tu demandé conseil ? demandait mon père chaque fois que je prenais une décision, quelle qu'elle fût.

Pour lui, la source du bien et du mal se trouvait chez « les autres », toujours plus importants que moi.

– Tu as toujours fait ce que tu as voulu, rugissait-il, m'assénant ainsi le reproche suprême.

– L'amour, c'est se sacrifier, disait-on au catéchisme. Faire passer l'intérêt du prochain toujours avant le mien.

La religion dans laquelle j'avais été élevée prônait la constante, permanente, systématique négation de moi-même.

La morale juive disait exactement le contraire. Les invraisemblables obligations énoncées par quelques millénaires de tradition mosaïque formaient un cadre rigoureux dans lequel la liberté de s'accomplir était non seulement un droit mais un devoir sacré.

Im eineni li, mi li?

Tout le choc de ma rencontre avec le judaïsme pouvait se résumer à cette petite phrase.

L'existence de Dieu ? Pour moi elle coule de source, elle est une certitude intime, indépendante des confessions et des cultes. Une évidence dont je n'aime pas parler, trouvant cela aussi impudique que de révéler ses secrets d'alcôve.

Par contre, j'étais et demeure fidèle à l'idéal républicain d'un État et d'une école laïcs, seuls garants de la tolérance et de l'égalité. Chose publique, la religion est source de la plus terrible tyrannie.

Affaire individuelle, strictement privée, elle devient la source d'une morale.

Je voulais choisir laquelle. Une enquête journalistique sur les derniers bastions du machisme en France m'aida à définir ce que j'exécrais dans celle qu'on m'avait apprise.

– Monsieur l'abbé ? Oui, au bout de la seconde cour, me dit-on au Val-de-Grâce.

C'était un prêtre comme un autre, avec la mine de la même couleur que les murs gris de son aumônerie.

– Je suis étudiante dans une école de journalisme, et je prépare mon enquête de fin d'année sur la place des femmes dans la religion, lui dis-je.

Il se tenait dans l'embrasement de la porte et tentait de son mieux de détourner son regard de l'échancrure de mon polo de maille légère. Comprenant sa gêne, j'attrapai la pointe de mon col en V et la tirai vers le haut. Il me laissa entrer plus qu'il ne m'y invita. Je retrouvai avec un petit frisson de rejet l'ambiance feutrée et triste des presbytères de mon enfance. Mon regard s'attarda quelques instants sur le supplicé accroché au mur. Comment peut-on se prosterner ainsi devant l'image d'une telle souffrance !

– J'ai rendu visite à quelques militantes catholiques qui m'ont assuré ne plus rien espérer de l'Église quant à la possibilité de devenir prêtres un jour. Il existe aux États-Unis des femmes rabbins, les protestants ont depuis quelques décennies des officiantes, quant à l'Islam, il n'a pas de prêtres et la question ne se pose donc pas. Pouvez-vous m'expliquer

pourquoi l'Église refuse l'ordination aux femmes, alors qu'elles en sont de par leur nombre les piliers et qu'elles le demandent tellement fort?

– À chacun sa place, me répondit le prêtre. Les femmes n'ont pas besoin d'être ordonnées pour avoir la leur.

Et qui donc pouvait en juger?

– Ce n'est pas ce qu'elle prétendent pourtant.

Il pinça les lèvres. Il avait devant lui une féministe pas très catholique, et ne voyait pas l'intérêt de discuter avec elle. Mais je m'accrochai.

– Comment justifiez-vous cet interdit?

– Les prêtres prennent la succession du Christ, qui était un homme. Cette tâche échoit donc à des hommes.

Aurait-il dû être hermaphrodite pour ne pas exclure la moitié de l'humanité? Je détestais ce bonhomme et tout ce qu'il représentait, ces curés vieux garçons, sexophobes et misogynes qui venaient expliquer aux femmes ce qui était bon pour elles.

– Quel est le commandement le plus important pour un catholique? demandai-je enfin.

Je voulais le coincer.

– Il est simple, dit l'aumônier, il se résume à « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ».

Je le tenais.

– Mais l'Évangile n'a rien inventé! C'est dans la Bible, la Torah, et plus précisément encore dans le Lévitique, au chapitre 21!

Il piqua un fard. Cette grande pécheresse avec son décolleté et ses airs de délurée féministe connaissait ses textes. Il allait ouvrir la bouche pour répondre mais je l'interrompis.

– L'Église prétend qu'elle prend la suite de la Bible, qu'elle apporte un plus à la Torah. Quel est ce plus par rapport à ce

commandement dont les Juifs prétendent qu'il vaut toute la Torah?

– Le Christ a dit « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ». Lui, a donné sa vie par amour. C'est cela le plus.

– Si je comprends bien, dis-je, narquoise, aimer son prochain c'est mourir pour lui. Si j'en crois ce que vous dites, le royaume de Dieu, en venant sur terre, en fera un champ de cadavres!

Il me mit à la porte.

C'est dans cette absolue négation de moi-même que j'avais été élevée, c'est cette morale de mort et de souffrance que je rejetais de toutes mes forces.

Im eineni li, mi li? C'était autre chose.

Au fur et à mesure que j'étudiais les textes et rencontrais religieux et rabbins, je me sentais mieux.

Bien sûr, pousser les portes, écrire au Consistoire, me voir refuser la conversion par tous les arguments possibles et imaginables était éprouvant. Mais j'avais besoin de gagner ce combat pour me trouver moi-même, et si par moments j'éprouvai du découragement, je ne me laissai jamais aller au désespoir, profitant de chaque refus pour aller chercher dans les textes un argument pour le contrer.

On avait déjà repoussé par deux fois mes demandes écrites quand j'appris que la première convertie fut Ruth, à qui on refusa par trois fois de devenir juive. C'est pourquoi tout requérant doit affronter d'abord trois refus avant l'acceptation.

Rien n'était jamais insurmontable.

– Ce qui me surprend chez les Juifs religieux, c'est de voir avec quelle liberté ils décident de leur vie privée, fis-je un jour remarquer à Hélène. J'ai rencontré deux rabbins divorcés. C'est inouï.

– Ah ! bon ? Pourquoi ?

Cette simple réponse sous forme de question me ravissait. C'est vrai ça, pourquoi ? La morale juive et la morale chrétienne n'avaient vraiment pas les mêmes bases.

Après avoir cru tout envoyer aux orties, je constatais jour après jour avoir conservé l'essentiel des préceptes appris au catéchisme, et je découvrais une chose qui m'était inimaginable avant de commencer à étudier : on a le droit de vivre pour soi. Le modèle proposé chez les Chrétiens étant celui d'un supplicié, d'un mourant, d'un être qui subit la pire des tortures, à quel autre plaisir que le masochisme peut-on prétendre ?

– Le masochisme est le pire des péchés pour un Juif, m'expliqua un rabbin. Nos Pères prétendent que de jeûner la veille de Kippour est un péché plus grave que de manger le jour-même. Refuser de jouir d'un plaisir licite est pire que de jouir d'un plaisir illicite. On ne refuse pas ce don de Dieu.

Je comprenais enfin pourquoi j'aimais tant mon kibboutz : tout y était fait en permanence pour le bien-être de chacun. Le droit au bonheur. L'amour de la vie. C'est cela qu'ils m'avaient appris.

Quand je retournai passer quelques semaines de vacances à Tel-Nir, je me fis tout simplement engueuler.

– Tu ne vas pas faire ça tout de même ! cria Shaül.

– Mais je suis en train. Tu ne sais pas ce que c'est, toi, d'être en rupture de tout. Tu as ta famille, ton kibboutz, ton environnement, ton éducation. Moi je n'ai plus personne d'autre que vous.

– Tu ne peux pas appartenir à cette bande de malades mentaux obsessionnels ! Si tu deviens juive d'après leurs lois, je ne pourrai plus t'inviter à t'asseoir à ma table. Et tu ne voudras même plus venir chez moi. Les religieux se fréquentent entre eux. Si tu as bien étudié, tu dois savoir que tout est fait pour empêcher le mélange : vaisselle spéciale, nourriture spéciale, vêtements spéciaux, emplois du temps insensés entrecoupés de prières à tout bout de champ !

– Mais je n'ai jamais eu l'intention de devenir juive dans ces conditions !

– Eh bien ne va pas raconter ça à tes rabbis. Ils ne te convertiront qu'à la condition que tu t'engages à tout respecter. Croise les doigts quand tu promettras.

Là était le hic. J'étais incapable de mensonge. Allais-je devenir intolérante à tout mon entourage, ou bien faire semblant ? L'une et l'autre solution m'étaient également intolérables.

Je n'avais pas de réponse pour le moment. Mais comme j'avais fait de nombreuses années auparavant, je me posai la bonne question : et si je laissais tout tomber ? Cette hypothèse me parut insupportable. Je décidai de continuer, et allai rendre visite à Jérusalem à Esther, une amie d'Hélène, qui me proposa de passer quelques jours avec elle.

Esther avait quarante-cinq ans. C'était une belle brune à la taille fine et au corsage plein, avec un sourire adorable et un rire en cascades. Veuve depuis de nombreuses années, elle élevait seule ses trois enfants dans le respect des préceptes paternels.

– J'attends l'amour pour me remarier, expliqua-t-elle. J'aimais passionnément mon mari, je ne veux pas revivre avec un homme à moins. Et puis, je ne sais pas si je peux imposer un beau-père à mes enfants...

J'en connaissais déjà assez pour lui mettre le doigt sur la contradiction.

– Quelle est la bonne raison ? La première, ou la seconde ? Esther rit.

– C'est la première. Je n'ai pas besoin de la permission de mes enfants pour refaire ma vie. C'est la mienne.

Je l'aimai immédiatement.

Avec Esther, je fis connaissance avec le quotidien, doux, joyeux, chantant et rythmé des familles juives. Avec ses enfants je me rendis le vendredi soir à la synagogue, appris à préparer les repas selon les règles strictes de la *cacherout*, chantai la venue de la fiancée Shabbat. Tout était si beau, si tendre, si plein de bonheur sans histoire.

– Vous êtes merveilleux, lui dis-je un soir. Tu remets en cause tout ce que j'ai appris de la vie religieuse. Jamais je n'aurais cru cela.

– Tu es la bienvenue parmi nous. Tu le seras toujours.

Appartenir. Faire partie d'un peuple, d'une culture, de quelque chose de solide, d'ancien et de vivant. J'en avais besoin comme d'oxygène. Que celui qui s'est déjà fait rejeter par les siens, haïr par son père, me jette la première pierre.

Esther me raccompagna en voiture dans mon kibboutz.

– Viens avec moi à la bijouterie, lui dis-je. Ils font de merveilleux petits bijoux en or et en argent, je désire t'offrir quelque chose.

Esther arrêta le véhicule devant le *mif'al*, autrement dit l'usine, c'est ainsi qu'on appelait le grand atelier de fonderie et de création de la bijouterie.

– Tiens, revoilà Marion ! cria joyusement Yankélé, le responsable.

– Je te présente mon amie Esther chez qui je viens de passer trois semaines, lui dis-je en m'effaçant devant ma nouvelle amie.

Esther connaissait bien l'attitude des kibboutzniks à l'égard des religieux, cette allergie haineuse qui frisait l'hystérie.

– Oui, c'est moi, dit-elle avec un sourire à faire fondre. C'est moi l'amie religieuse. Et pas la moitié d'une ! La seule liberté que je m'accorde avec la Loi, c'est de ne pas me couvrir la tête. À part ça, je suis une vraie de vrai.

– Alors je ne peux pas t'inviter à déjeuner avec nous pour te remercier d'avoir invité notre amie, fit Yankélé, un sourire un rien provocateur sur les lèvres.

– Vous aurez bien des fruits, non ?

La haine tenace que se vouent laïcs et religieux en Israël n'est pas le fruit d'un simple débat d'idées. C'est le quotidien de toute la société civile qui se joue dans ce conflit aussi vieux que l'État lui-même.

Les premiers sionistes avaient rejeté toute la tradition ancestrale des sociétés vivant au rythme de la loi mosaïque. Et Ben Gourion, bien que fermement laïc, fit le calcul, pour ne pas avoir contre lui les rabbins, de les prendre sous sa coupe dans son gouvernement. Entre autres concessions, il leur donna le ministère de l'Intérieur, qu'ils ont gardé depuis. Ce faisant, le plus farouche partisan d'un État juif areligieux donna à des rabbins le droit de décider sans partage qui était juif et qui ne l'était pas.

Pressé par la guerre aux frontières, le premier gouvernement israélien remit à plus tard, un jour qui ne vint jamais, le soin

de rédiger une constitution. En l'absence de cette dernière, ce furent, et ce sont toujours, une poignée de religieux qui décidèrent notamment de la citoyenneté, le droit de devenir citoyen israélien, ou « Loi du retour », étant octroyé aux seuls Juifs. Ce sont eux encore qui font les mariages – possibles entre Juifs uniquement –, les divorces, décident des pensions alimentaires, tranchent sur les filiations, les conversions enfin.

Pendant des décennies, alors qu'ils ne représentaient pas plus de dix pour cent de la population, les religieux, qui formaient sur le plan parlementaire une minorité de blocage, tinrent à leur merci tous les gagnants des élections. Pas un gouvernement depuis Ben Gourion qui n'ait eu à passer sous les fourches Caudines de leurs exigences. En 1985, quand le gouvernement israélien fit venir d'Éthiopie quelques milliers de Falashas désireux d'émigrer, les rabbins refusèrent de les considérer comme des Juifs à part entière, et exigèrent de les convertir en les faisant passer au bain rituel. Les Falashas avaient conservé leur judéité contre vents et marées depuis la reine de Saba : certains se suicidèrent.

Les plus orthodoxes des religieux – d'aucuns diront « fanatiques » –, étaient et sont restés violemment antisionistes. Il jeûnent le jour de l'Indépendance, refusent de payer leurs impôts, ne vont bien sûr pas à l'armée. L'État juif est pour eux un sacrilège, une anticipation blasphématoire de ce que seul le Messie aura pour mission de réaliser.

À part eux, du noir le plus profond au gris le plus clair, s'étend toute une palette d'obédiences diverses qui rivalisent d'exigences et de prétentions. Colombes ou faucons, séfarades ou ashkénazes, colons sauvages ou partisans de la négociation avec les Arabes, ils réclament la fermeture de tous les lieux de loisirs et l'interdiction des transports

en commun le *shabbat*, l'intégration des fils de nouveaux immigrants dans les écoles rabbiniques, ils conspuent tout ce que la société civile s'octroie de liberté qui ne soit pas rigoureusement permis par la Torah. Leurs succès politiques leur autorisent certains culots, et un groupe de puritains exaltés de Jérusalem mit un jour le feu à des dizaines d'Abribus exhibant les charmes dévêtus d'une beauté de pub. Quand des trombes d'eau s'abattirent sur la ville, la haine monta d'un cran chez quelques centaines de Jérusalémites trempés jusqu'aux os. Quelques jours plus tard, une synagogue flambait.

Entre Esther et Tel-Nir, la greffe n'était pas possible. Moi seule savais ce qu'ils avaient en commun. J'avais besoin autant de l'une que des autres.

À mon retour à Paris, je trouvai la lettre tant attendue du Consistoire. On me proposait de suivre la formation en vue de mener à bien ma conversion. J'avais surmonté le troisième refus, j'étais acceptée. J'avais gagné.

Je ne deviendrais jamais juive.

Alors que ma conversion prenait jour après jour bonne tournure, je me heurtai finalement à un barrage infranchissable : celui de ma conscience.

J'étais venue à bout de toutes les résistances.

– La conversion par amour n'est pas une raison suffisante, m'avait expliqué un rabbin doux et brillant, imaginant que je voulais épouser un Juif.

– Même par amour des Juifs ?

Ils avaient tous fini par céder devant ma détermination pathétique. Ce fut moi qui lâchai en dernier ressort.

J'étais un jour en cours – une classe située au-dessus d'une

synagogue – quand un vif sentiment de rejet se fit jour. Un groupe d'une dizaine de personnes prenait des notes sur les *mitzvot* sociales des Juifs, c'est-à-dire les devoirs à accomplir dans la société. La femme du rabbin expliquait quelle devait être la solidarité envers les malheureux.

– Il y a des Juifs très miséreux, contrairement à ce qu'on peut croire. Le chômage touche tout le monde, et il existe des quartiers où des enfants sont mal nourris. C'est intolérable, dit-elle.

Je demandai la parole :

– Il n'y a pas que les Juifs qui sont dans la misère. La solidarité ne doit-elle les toucher qu'exclusivement ?

– Les autres n'ont qu'à voir avec leur communauté, avait répondu le professeur.

– Mais le Livre dit bien « tu aimeras ton prochain comme toi-même ».

– Le prochain d'un Juif, c'est avant tout un Juif.

Et là, c'était inacceptable.

– C'est évidemment comme ça que ça se passe, m'expliqua Hélène. Les religieux rêvent de retransformer la communauté en ghetto. Les autres veulent l'intégration. C'est pour ça que les uns et les autres ne peuvent pas s'entendre. Tout l'idéal démocratique et socialiste qui a donné naissance à ces mouvements révolutionnaires d'Europe centrale au début du siècle, est né d'une interprétation universelle de la Torah. Le prochain, c'est l'homme. Dans la plupart des mouvements religieux, c'est l'interprétation qu'on t'a donnée qui est la bonne.

– Alors, je ne peux pas, je ne veux plus, dis-je.

– Mais tu n'es pas obligée d'accepter tout ce qu'ils disent. Chez nous, il n'y a pas de pape, personne qui dise ce qu'il faut

croire, chacun est libre. Tu peux parfaitement te convertir et mener la vie que tu veux...

– Oui mais il me faudra mentir sur toute la ligne pour y arriver, et je ne m'y vois pas.

– Il existe un tas de mouvements juifs réformistes beaucoup plus ouverts, pourquoi ne vas-tu pas les voir ?

– Je les connais. Je les ai rencontrés à Copernic, ce sont des gens très bien. Mais leur conversion ne sera pas reconnue en Israël, c'est celle du Consistoire qui compte.

Je me rendais compte qu'une des raisons essentielles de ma démarche de conversion était le désir de pouvoir un jour aller vivre là-bas afin d'avoir voix au chapitre sur le plan politique. La fascisation d'Israël me faisait peur, je voulais faire quelque chose sur place et ne pouvais rien tant que je n'étais qu'une touriste adulée dans un petit kibboutz. Que vaudrait ma parole de goy face à un Kahana ?

Les déclarations tonitruantes du rabbin américain qui venait de faire son entrée fracassante à la Knesset sur un programme digne des nazis me rendaient malade.

– Ce à quoi tu rêves est impossible, me dit Hélène. Si tu t'opposes à eux, ils sauront bien dire que tu n'es qu'une convertie, et qui ne respecte pas la Loi qui plus est. Ton vrai camp, c'est celui du kibboutz, et eux s'en fichent que tu sois juive ou non. Les autres ne t'accepteront jamais avec des intentions réformistes ou révolutionnaires.

Il ne me restait que quelques semaines avant l'épreuve finale : je laissai tout tomber.

Mais j'avais trouvé l'essentiel de ce que je cherchais : moi-même. Avec mes envies, mes sentiments, ma personnalité. J'avais voulu me donner de bonnes raisons de tant les aimer, de tant vouloir les retrouver. Il n'y avait pas eu de place dans mon éducation pour ce qu'on appelle communément la passion.

Il m'avait fallu entreprendre de me convertir pour simplement apprendre à l'assumer, pour cesser de m'en justifier.

Et c'est à ce moment-là, précisément, que mon père mourut. Une nouvelle vie s'ouvrit à moi.

CHAPITRE XIII

Libérée de mon angoisse et dotée d'un tout nouveau diplôme de journalisme, j'allais enfin pouvoir m'adonner sans complexe à ce que j'aimais, et tout concilier : mon intérêt pour le pays, mon désir de connaître les mouvements d'opposition et le plaisir d'être auprès de mes amis. Et un beau jour d'avril 1986, je repris l'avion pour Tel-Aviv.

Par Shaül j'appris qu'une rencontre israélo-palestinienne devait avoir lieu dans un grand hôtel d'Hébron. Je n'avais jamais mis les pieds dans les Territoires, c'était l'occasion de faire connaissance.

– Tâche de rentrer avant la nuit, me recommanda Gaby, il ne fait pas bon traverser les Territoires après le coucher du soleil.

– T'inquiète ! Je n'ai peur de personne.

– C'est ça qui m'inquiète justement. Tu n'as pas l'air de savoir comment est l'ambiance ici.

J'étais lasse de m'entendre dire de « faire attention aux Arabes », de ne pas les prendre en stop notamment.

– Allez, je vais à vingt kilomètres d'ici, je ne pars pas dans la jungle tout de même.

– Tu comprendras quand il t'arrivera quelque chose et il sera trop tard.

Je ne partageais pas leurs obsessions, je haussai les épaules.

La différence entre Israël et les territoires occupés était indéfinissable, mais elle me sauta aux yeux. Comment dire ? C'étaient les mêmes collines caillouteuses, la même flore, le même soleil et pourtant quelque chose manquait pour se

dire en Israël, celui que je connaissais. On n'y voyait pas silos à blés et châteaux d'eau surmontés d'un chandelier à neuf branches, qui indiquent la présence au loin d'un kibboutz, et les champs étaient tout petits. Les paysans arabes travaillaient des parcelles minuscules, alors que de l'autre côté, les champs s'étendaient à perte de vue.

Arrivée à l'orée d'un village, je dus m'arrêter derrière une file de camions et de voitures qui avaient coupé leur moteur. Je fis de même, partis à pieds en reconnaissance, et trouvai un barrage de pneus enflammés devant lequel étaient plantés quelques soldats ahuris.

– Que se passe-t-il ?

– Un barrage, dit un bidasse.

– Je vois, mais de quoi s'agit-il ?

Le soldat allait répondre quand il en fut empêché par un autre.

– On ne passe pas.

– Mais je dois me rendre à Hébron !

– Prends une autre route.

J'étais presque arrivée à destination, je devais repartir et faire un détour insensé. Quelle histoire ! Et pourquoi l'armée ne dégageait-elle pas tout simplement la route ?

Je fis demi-tour sans comprendre et allumai la radio, pour apprendre que les partisans du Grand Israël étaient venus en force empêcher la rencontre.

– Quelle bande de fachos !

Je dus faire un détour de près de cinquante kilomètres pour finalement me retrouver Gros-Jean comme devant : toutes les entrées d'Hébron étaient bouchées par de gigantesques embouteillages. Par la radio j'appris qu'il y avait des échanges de coups entre pacifistes et nationalistes : la police avait chargé à différentes reprises et le meeting avait dû

être annulé. Je pestai contre mon kibboutz dont pas un des membres n'avait jugé bon d'aller manifester, et contre moi-même : j'aurais pu le matin même profiter d'un déplacement collectif d'un kibboutz voisin qui partait rejoindre le gros du défilé à Jérusalem, et j'avais préféré prendre ma voiture de location. J'allais rentrer au kibboutz bredouille, en manquant un beau papier. Et merde !

Je dus opérer un demi-tour sur la route étroite qu'un bouchon de quelques kilomètres rendait impraticable. J'étais au milieu de la chaussée quand une main frappa au carreau. Un tout jeune homme me faisait des signes, j'ouvris la vitre.

– Oui ? dis-je en hébreu.

– S'il te plaît, emmène-moi, j'habite loin et tout est bloqué, il faut que je rentre et il n'y a pas de bus, dit-il très vite.

« Fais attention aux Arabes. »

– Tu habites où ?

– Là-bas, dit-il évasif en montrant le lointain.

« Quand il t'arrivera quelque chose il sera trop tard. »

J'eus quelques très courts instants pour prendre une décision : le temps qu'il me fallut pour terminer ma manœuvre. Quand j'arrivai de l'autre côté de la route, j'ouvris la portière de droite.

– Monte, lui dis-je.

Il s'appelait Youssouf et parlait un hébreu très primaire, avec cet accent caractéristique des Arabes. Alors que les Israéliens confondent allègrement les gutturales sans les distinguer, eux disposent de toute une palette de sons qui rendent parfaitement l'hébreu originel.

– Que se passe-t-il à Hébron ?

– Manif. Police. Coups.

– Et qu'y faisais-tu ?

- Je travaille là-bas. Bâtiment.
- Tu travailles ? Mais quel âge as-tu ?
- Quatorze.

Il était tout mince et frêle, avec un visage triste aux sourcils remontés et au front plissé.

- D'où viens-tu ? me demanda-t-il.
- *Tzarfat*, fis-je.
- *Tzarfat* ? répéta-t-il sans comprendre.
- *Tzarfat* ! France, traduisis-je dans ma langue.
- Ah ! *Faransa* !

Était-ce l'évocation de mon pays d'origine ou simplement l'excitation due à notre rencontre, il s'échauffa brusquement comme l'enfant qu'il était encore.

– Viens chez moi, dit-il. Viens prendre le thé chez mes parents. S'il te plaît, ne dis pas non. C'est là mon village, tu prends à droite, tu descends, tu remontes, ma maison est au bout.

J'étais incapable de lui résister.

À l'entrée du village je croisai quelques camions militaires qui ne prirent pas garde à moi, et une nuée de gosses qui s'enfuirent en courant.

La maison était accrochée à flanc de coteau sur deux niveaux, dont le supérieur était mangé pour moitié par une terrasse où mon hôte me fit asseoir. C'était pauvre, presque sans meubles, mais impeccablement propre. Youssouf disparut quelques instants et revint accompagné d'une femme lourde et douce suivie d'un homme qui aurait pu être le grand-père du jeune garçon.

– Je reste avec toi, dit-il. Mon père ne comprend pas l'hébreu.

- Et l'anglais ?
- Juste l'arabe.

Le père marchait avec une canne et paraissait las. Il portait sur la tête un keffieh retenu par un galon noir, et était vêtu d'une longue robe marron. Il s'adressa à son fils qui traduisit.

– Il demande ce que tu viens faire ici.

Pour la première fois, j'appréciai de pouvoir dire autre chose que « vacances ».

– J'écris. Journaliste.

Le vieux hocha la tête.

– Que fait ton père ?

– Rien. Il est blessé, il ne peut plus travailler. C'est moi qui travaille.

– Tu nourris toute la famille ?

– Oui, tout le monde.

– Combien êtes-vous ?

– Dix. J'ai cinq sœurs et deux frères. Ils sont en prison.

Il était chargé de famille nombreuse à quatorze ans.

La nuit tombait, je ne pouvais m'attarder, ce fut en tout cas le prétexte que j'invoquai pour prendre congé. En réalité j'étais bouleversée et désirais me retrouver seule. Je pris tout de même le temps de partager avec eux un verre de thé et quelques douceurs que la mère apporta sur un grand plateau.

J'étais en train de serrer la main du patriarche quand arrivèrent une nuée de jeunes filles qui me tendirent en riant un grand sac de plastique.

– Ce sont les amandes et les citrons du jardin, et les gâteaux sont faits par ma mère, expliqua Youssouf.

Je ne savais plus où me mettre. J'acceptai, confuse, et épanchai mon émotion en prenant la mère dans mes bras.

Youssouf m'accompagna jusqu'à la voiture, et comme je m'appêtais à lui serrer la main en signe d'adieu, il ouvrit la portière et s'assit à l'intérieur.

– Je connais le chemin jusqu'à la route, lui dis-je. Ne t'inquiète pas.

– Si, si, il faut, répondit-il.

Je démarrai sans comprendre, et Youssouf penché à la portière agita les bras en direction d'une bande de gosses s'égayant à notre passage.

– Pierres! cailloux! expliqua-t-il. Ta voiture est juive.

Mon véhicule portait la plaque jaune d'Israël et non la bleue des Territoires : sans lui je risquais d'être lapidée.

Youssouf descendit de voiture à la sortie du village. J'eus envie de le prendre dans mes bras mais me contentai de lui serrer chaleureusement la main.

– C'est quoi, là? lui demandai-je en montrant du doigt une colline toute proche en haut de laquelle se dessinaient les formes de constructions modernes.

– Juifs, répondit-il.

Son village était cerné par les colonies de peuplement.

– Reviens nous voir, me dit-il gentiment avant de reprendre son chemin.

Je n'ai même pas noté le nom de son village. Quatorze ans après mon premier séjour, ce fut ma première incursion dans les Territoires.

– Tiens ma copine, dis-je à Gaby en passant sa porte, un cadeau de tes cousins.

– Cousins?

– Ben oui, Juifs et Arabes, vous êtes bien cousins, non? Et j'étais sur la table le contenu de la poche de plastique.

Aharon, l'électricien de Tel-Nir, était un homme tout en rondeurs. Son visage était rond, sa bouche était ronde, ses yeux, son nez et sa bedaine étaient ronds. Il avait dans la

vie plusieurs amours qu'il chérissait à parts égales et allaient avec ses rondeurs : sa femme, ses enfants, et un bon repas. Se mettre à table était un moment de bonheur renouvelé trois fois par jour et qu'il fignolait en portant sur lui des petites pochettes contenant diverses épices dont il saupoudrait la moindre feuille de salade. Son bonheur de manger était tel qu'il ne pouvait aimer quelqu'un sans lui mitonner quelque plat originaire de son Maroc natal. Il m'aimait comme il aimait tout bon vivant capable d'apprécier sa chaleur, sa générosité, son humeur toujours égale c'est-à-dire rigolarde.

– Veux-tu voir quelque chose de beau? me demanda-t-il un beau matin, radieux. Si on peut prendre ta voiture, je t'emmène après le boulot.

Nous partîmes à quinze heures en direction du nord, et après une cinquantaine de kilomètres, je me perdis complètement. Je croyais pourtant bien connaître le pays...

– Où sommes-nous?

– Pas loin de chez mon frère. Je lui ai passé un coup de fil, il nous attend. Tiens, là-haut, dit-il en montrant une butte sur laquelle était juché un village ultramoderne.

Au bas de la côte, nous croisâmes quelques ouvriers arabes qui descendaient rejoindre des cahutes minables.

– Ils habitent là-dedans?

– Oui, ce sont des Arabes, répondit-il comme s'il venait de donner une explication suffisante.

La côte était si raide que je dus mettre le frein à main pour m'arrêter devant une guérite de vigiles armés.

– Qu'est-ce que c'est que ça?

– La garde. On garde les villages vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Le frère d'Aharon aurait pu être son jumeau. Autant de rondeurs, d'affabilité, d'exubérance et de gentillesse.

– Ah ! vous voilà, s'écria-t-il, guilleret, en prenant Aharon dans ses bras comme s'il ne l'avait vu depuis des années. Venez, venez, le goûter est prêt. La maison est presque finie, vous allez voir la merveille.

C'était peu dire. Ce n'était pas une maison mais un palais construit sur quatre niveaux, chacun doté d'une terrasse aux quatre points cardinaux, avec une cuisine ultra-moderne à l'américaine, une salle de bains hollywoodienne et une cheminée de château fort.

– J'attaque le jardin dès le mois prochain, dit Yossi en nous faisant prendre place dans un canapé moelleux. Dès qu'on a fini le dallage de la chambre des gosses, je prends la pioche.

Jamais je n'avais vu pareil confort dans un tel espace pour simplement cinq personnes. Ce Yossi devait être milliardaire.

Tandis que nous dégustions les pâtisseries orientales servies sur un plateau de cuivre, Yossi expliqua.

– Ça y est, j'ai trouvé un boulot. Je vends des falafels au village. Je n'ai même plus besoin d'aller en ville pour travailler. Je les fais à la maison et les vends dans la rue.

Les falafels sont des petits beignets de pois chiches qui forment l'ordinaire des en-cas israéliens, et qu'on peut trouver dans toutes les gares routières ou les quartiers populaires pour quelques sous. Yossi n'était pas milliardaire, il était vendeur de beignets.

Je venais de comprendre.

Quand nous redescendîmes la côte et repassâmes devant les cabanes des ouvriers, j'arrêtai la voiture.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Quoi, dit Aharon, feignant de ne pas comprendre.

– Ces ouvriers, là, qui vivent dans des bouges, ce sont eux qui ont construit la maison de ton frère, j'imagine.

– Évidemment. Ça leur fait du travail, non ?

– Et tu trouves normal qu'ils logent là-dedans après avoir construit un palace comme celui qu'on vient de voir ?

Aharon bredouilla.

– C'est comme ça dans les Territoires. Mais quand on a proposé à mon frère de s'installer là gratuitement avec sa famille et de quitter son HLM de la banlieue de Tel-Aviv, il n'a pas pu refuser.

– Mais c'est dingue ! explosai-je.

Il détourna rapidement la conversation :

– Tu viens dîner à la maison ce soir ? Je te fais une chakchouka.

Et il partit sur son sujet favori : l'élaboration du dîner qu'il prenait de plus en plus souvent chez lui, désertant la salle à manger commune.

Je ne voyais pas très bien comment la gauche israélienne pouvait espérer regagner les petites gens à sa cause. Le programme d'implantations dans les Territoires était une entreprise savamment planifiées de corruption des consciences.

Ce qui me choquait le plus, c'était l'indifférence débonnaire d'Aharon et de son frère. Leur bonne humeur satisfaite me sembla plus terrible, plus grave que les vociférations haineuses des religieux nationalistes. L'installation en douceur de braves pères de famille à qui on laissait le choix entre un bouge et un palace créait un état de fait qui rendait jour après jour la restitution des Territoires plus improbable. Combien de temps faudrait-il pour transformer en loups ces agneaux ?

CHAPITRE XIV

Shaül partageait mon pessimisme.

– Et ces gens-là prennent chaque jour plus d'importance. Entre les colons et nous, c'est la haine.

– Mais vous allez vers la guerre civile!

– Nous avons compris ça le jour où des manifestants de droite ont lancé une grenade contre un manifestant de La Paix Maintenant. Emil Grunzweig, tu te souviens?

Il y avait eu presque un deuil national. Israël venait de découvrir les limites du consensus.

– Notre parti, le Mapam, perd des sièges à chaque élection. Bientôt nous ne serons plus représentés à la Knesset. Je n'ai aucune confiance en Shimon Pérès, pour moi c'est un corrompu et sa gauche n'est pas une vraie gauche, dit-il tristement.

– Shaül, je veux faire connaissance avec de vrais militants, pas seulement des gens qui se rendent de temps en temps en manif. Il doit bien y en avoir, non?

Il aurait pu se vexer. Il répondit simplement :

– Évidemment, et des gens de grande qualité. Demande à Ron de t'emmener, il dirige en ce moment notre centre culturel, ça s'appelle *Givat Haviva*. Nous disons simplement *Giva*⁴.

Deux jours avant la fin de mes vacances, je pris la voiture en direction du nord, en suivant un plan que Ron m'avait communiqué. À la sortie de Tel-Aviv, je suivis la route du littoral jusqu'à Hedera, une de ces villes-champignons dont Israël a émaillé ses côtes. À la sortie de l'agglomération je cherchai la direction d'Afula vers l'est, et m'enfonçai dans le pays.

– À trois kilomètres après une grande usine, tu prends une petite route à droite et tu nous trouves. Ça ressemble à un kibboutz.

En regardant mon compteur, je constatai que j'avais manqué l'intersection et voulu faire demi-tour, quand je vis une jeune femme et un enfant sur le bord de la route déserte. Je m'arrêtai.

– Où vas-tu comme ça, à pied, par cette chaleur? demandai-je en me penchant à la vitre.

– Umm-el-Fahem, répondit la jeune femme.

Une jeune Arabe, presque une jeune fille, qui tenait dans ses bras un gosse d'au moins trois ans. Elle transpirait à grosses gouttes, et le petit grognait.

– Monte, je t'emmène.

Il n'y a donc pas de bus dans ce pays, qu'une femme soit obligée de faire ainsi des kilomètres à pied sous ce cagnard!

– Mon garçon est malade, dit la jeune femme. Je vais au dispensaire. Umm-el-Fahem, c'est là.

Annoncé par aucune signalisation. Seule une enseigne juchée sur le toit d'une grande station service indiquait qu'on était arrivé.

⁴ Prononcer « Guiva ».

– Le village est plus loin, dit la jeune maman comme je m'arrêtais.

Il était en fait à encore trois bons kilomètres de la route principale. Le chemin était en pente raide, et à l'entrée même du bourg, je dus m'arrêter et faire un démarrage en côte pour repartir, tant la montée était dure. Je laissai souffler mon moteur au milieu d'une place sale et sans bitume, encombrée de taxis centenaires.

– C'est là, à droite, cette rue-ci.

La « rue » était une venelle défoncée et étroite dans laquelle deux véhicules ne pouvaient se croiser, et je me crus en sens unique jusqu'à ce que je me trouve nez à nez avec une vieille Peugeot qui dut reculer dans une encoignure pour me laisser la place.

– Nous y sommes, dit la jeune femme. C'est là.

Je réussis à laisser mon véhicule dans un renfoncement et aidai la maman à monter dans une maison étroite le long d'un escalier sordide. Au premier étage, nous entrâmes dans une pièce presque nue, aux murs laqués et au sol de carrelage bien astiqué.

– Bon, tu y es, lui dis-je en tendant la main.

Elle me la serra timidement et partit s'asseoir sur une chaise de plastique au milieu d'un groupe de femmes à l'allure timide, les unes voilées, les autres vêtues de robes tristes.

– Merci pour elle, dit une infirmière en me raccompagnant à la porte gracieusement.

– Mais de rien ! m'exclamai-je. Qui laisserait une femme et un enfant malade faire des kilomètres à pied en plein soleil ?

L'infirmière était une jeune femme au teint de lis, au visage très beau encadré de cheveux noirs bouclés joliment. On aurait dit une cousine de Gaby.

Elle m'adressa un long regard silencieux, et je redescendis les marches de béton défoncées du dispensaire.

Quelle dureté dans ce visage d'ange.

Le village n'avait ni nom de rues ni signalisation d'aucune sorte, en trouver la sortie sans l'aide de quelqu'un n'était pas une mince affaire. Je roulai en première à travers des ruelles défoncées au milieu desquelles ruisselaient des eaux usées nauséabondes. « Mais ce que ça pue, ici ! » Je vis un gosse ramasser un ballon au milieu d'une flaque et repartir en courant en le tenant sur le ventre.

Je m'adressai finalement à un jeune homme mal attifé.

– La route est derrière toi, à gauche après ce carrefour, me dit-il dans un hébreu correct.

– Umm-el-Fahem ? C'est justement là où je voulais t'emmener me dit Schmulik, un grand gaillard à peau rousse, le responsable à Giva des rencontres judéo-arabes.

Ron lui avait annoncé ma venue.

Il avait son bureau dans un des bâtiments de Giva, une sorte de grand campus, avec auditorium, bibliothèque, salle à manger commune, blocs carrés renfermant des salles de classe et, au bout du site, les chambres, le tout sur un terrain ombragé et fleuri.

– Raconte-moi un peu ce que vous faites ici à Giva, demandai-je. Après si tu veux bien tu me parleras de toi.

Nous étions au siège mondial de l'*Hashomer Hatzair*

– Le Jeune Garde – c'est-à-dire le mouvement de jeunesse à l'origine des premiers kibboutzim, dont le mot d'ordre était « sionisme et socialisme » et le parti politique le Mapam.

– Nos activités sont très diversifiées, m'expliqua-t-il. Nous donnons des cours divers aux membres de nos kibboutz, enseignons le sionisme de gauche, l'hébreu pour les nouveaux immigrants, l'arabe...

– L'arabe ?

– Nous sommes une des meilleures écoles d'apprentissage de l'arabe parlé palestinien et de l'arabe littéral. Nous organisons des colloques sur la situation dans les Territoires, sur les divers problèmes communautaires, et nous avons même un excellent centre de documentation sur le Moyen-Orient, avec une belle bibliothèque. Le centre fonctionne comme une université. La prochaine rentrée est en octobre.

Membre d'un kibboutz du Nord, Schmulik avait demandé à venir là pour organiser des rencontres entre Juifs et Arabes. Après l'entrée à la Knesset de Kahana, dont le programme était ni plus ni moins qu'un apartheid en bonne et due forme, la nécessité de faire se rencontrer les jeunes était apparue à ces militants de gauche comme une urgence. Dans ce pays où les Juifs vont dans les écoles juives et les Arabes dans les écoles arabes, ils ne se croisaient même pas.

Le travail de Schmulik consistait à aller dans les différents lycées pour convaincre le corps enseignant d'envoyer leurs gosses par vingtaines pour trois jours.

– Tu n'imagines pas ce qu'on peut réussir à changer dans une mentalité en trois jours de temps, dit-il avec un sourire.

– Raconte !

– Le premier soir, nous les mettons ensemble dans une salle face à un tableau noir divisé en deux. Aux Juifs on demande ce qu'ils pensent des Arabes, aux Arabes des Juifs. Et l'animateur (un professionnel trié sur le volet), inscrit consciencieusement au tableau tout ce que les jeunes lancent. On entend des « crasseux, feignants, fourbes, violents, assassins » côté juif, ou « assassins, débauchés, menteurs, voleurs » côté arabe. Ça crée un premier choc salutaire. D'abord parce que c'est la première fois qu'ils voient marquer noir sur blanc les horreurs qu'ils pensent, et surtout parce que c'est particulièrement

traumatisant de dire ça à la face d'un être humain. Or, c'est exactement ce qu'ils pensent. Il arrive que des jeunes éclatent de rire devant les énormités proférées, d'autres fondent en larmes. Il y en a qui s'excusent, qui bafouillent, d'autres qui prennent la fuite.

– Et ensuite ?

– Les séminaires sont réglés comme du papier à musique. Ensuite ils prennent un repas, et tu vois déjà qu'ils ne s'asseyent pas ensemble de la même façon. Puis on leur fait faire des exercices corporels qui les obligent au contact physique. Par exemple on leur demande de monter tous ensemble sur des chaises regroupées au milieu d'une pièce, et une à une on enlève les chaises pour les obliger à s'accrocher les uns aux autres. Au fur et à mesure que leur espace se réduit, ils s'agrippent, tendent une main pour rattraper quelqu'un qui va tomber, se serrent les uns contre les autres. On n'a jamais vu un Juif ne pas essayer de rattraper quelqu'un sous prétexte qu'il est arabe, et réciproquement. Jouer ensemble, c'est commencer à vivre ensemble.

Schmulik me raconta encore les débats au cours desquels les jeunes exprimaient leur souffrance, leur peur, leur quotidien pénible : pour les Juifs, le père qui part à l'armée au milieu de l'année, la peur qui tenaille à chaque attentat, l'obligation d'aller faire trois ans de service militaire au lieu de vivre sa vie. Pour les Arabes, le quotidien dans la frustration et la pauvreté, la nostalgie d'un passé digne enseignée par les parents, les arrestations, les expulsions...

– Mais toi, demandai-je enfin, pourquoi fais-tu ça ? Qui es-tu ?

– Je suis un simple kibboutznik engagé et d'extrême-gauche. Et quand je dis extrême-gauche, je ne dis pas Mapam. Voilà des années que je n'y suis plus. J'ai toujours été partisan d'un

État binational, comme le voulait le Mapam à l'origine. Mais après 1967, au nom de ce qu'ils appelaient le « réalisme », les Mapamniks ont décidé de renoncer à cet idéal et de défendre l'idée d'un État uniquement juif. Je n'en veux pas.

– Tu n'es pas sioniste, alors ?

– Mais si ! Je veux que les Juifs aient leur terre, mais je ne veux pas pour autant que les Arabes en soient chassés ou qu'ils y vivent en citoyens de seconde zone. Je veux la paix et elle se fera avec les Arabes qui vivent avec nous, pas avec les autres. Ça n'a pas de sens.

– Mais il n'y a pas la guerre entre Arabes et Israéliens à l'intérieur même d'Israël.

– Quand dois-tu rentrer au kibboutz ? demanda-t-il sans avoir l'air de prendre garde à ma remarque.

– J'ai jusqu'à demain.

– Alors viens, je vais te montrer un certain nombre de choses.

Il tourna à droite à la station service et bifurqua vers une côte à pic qui menait à un grand bâtiment de béton : le lycée d'Umm-el-Fahem.

En cette période de vacances il était vide, et nous pûmes en faire le tour sans être dérangés. Schmulik poussa une porte défoncée qui tenait par un seul gond, et m'introduisit dans un gymnase dont les murs étaient recouverts de graffitis.

– Tu comprends ce qu'il y a écrit ici ? demandai-je.

– Non, mais je sais ce que c'est. Ce sont des slogans nationalistes pour la plupart.

Le bâtiment était sale, comme à l'abandon.

– Viens voir la cour de récréation. Je ne pourrai bien sûr te montrer des salles de classe, mais viens voir tout de même dans quoi joue la jeunesse de ce village.

J'eus une moue de dégoût. La cour était un grand carré de

terre battue, à l'angle duquel un robinet fuyait et faisait une mare de gadoue où barbotait un tuyau crevé.

– Mais c'est dégueulasse.

– Oui, dit-il simplement.

Avant de s'installer dans la voiture, Schmulik pointa le doigt vers l'autre côté de la route, une colline en pente douce.

– La décharge municipale, expliqua-t-il. Aujourd'hui le vent est favorable, les jours où il souffle du nord, les effluves arrivent directement sur ce plateau.

La voiture redescendit la côte, et aborda le long serpent qui menait au village.

– Combien y a-t-il d'habitants à Umm-el-Fahem ?

– On dit entre vingt et vingt-cinq mille. Ce n'est déjà plus un village, c'est la seconde ville arabe du pays.

Dont aucun panneau ne signalait l'existence.

– En français on dirait « un bourg ».

– Umm-el-Fahem était un village, c'est devenu juridiquement une ville à part entière.

Quand il entama le dernier virage en épingle à cheveux, j'admirai l'habileté avec laquelle il aborda cette pente invraisemblable et gluante qui menait à la place principale. La voiture rugit et atteignit le sommet sans encombre.

– Heureusement qu'il ne gèle pas par ici. Il y a de quoi se tuer avec une dénivellation pareille.

– On se tue ici sans que cela gèle. Quand il pleut, c'est une patinoire, car les eaux usées sont grasses. Tu vois ces ruisseaux qui dégoulinent au travers de la route ? Ce sont les fosses septiques qui débordent. Umm-el-Fahem n'a pas d'égout.

Il régnaît une odeur fétide.

– Et les gosses jouent là-dedans. La mairie se bat depuis

des années pour obtenir les crédits nécessaires au creusement des canalisations. En vain.

Il gara sa voiture en face d'un petit café devant lesquels étaient stationnés des taxis centenaires. À peine avait-il posé le pied par terre que plusieurs hommes de tous âges le saluaient joyeusement :

– *Ahlan* Schmulik !

Il me présenta comme une journaliste française, et m'emmena en direction du centre.

– Vois-tu un inconvénient à m'attendre quelques minutes ? Je vais chercher quelqu'un.

Je désignai du menton un petit café.

– Une femme ne s'assoit jamais seule dans un lieu public, me prévint-il.

– Ils en verront une.

– À ta guise.

J'étais attablée en train de boire un thé dans un verre douteux, quand il vint me chercher.

– Je voulais te présenter au maire, mais il est occupé pour le moment. C'est un vieux copain, il m'a fait dire que je pouvais t'emmener.

– Et où ça ?

– Sur le toit de la mairie.

– Va pour le toit de la mairie.

Je suivis mon guide dans une vieille maison un peu plus grande que les autres, nous grimpâmes une volée de marches de bois blanchi par l'usure, croisâmes quelques hommes portant des dossiers, et Schmulik ne rencontra pas âme qui vive sans lui serrer la main.

– Tu connais tout le monde ici ! Et ils ont l'air sincèrement contents de te voir.

– Je le crois, dit-il en tentant de cacher sous une modestie timide l'orgueil qu'il semblait en tirer.

– Ce n'est tout de même pas en organisant des séminaires pour les adolescents que tu t'es fait toutes ces relations...

Schmulik éclata de rire.

– Non, vraiment.

Il poussa une petite porte et me fit pénétrer sur une grande terrasse surplombant le bourg.

– Voilà, dit Schmulik en s'accoudant à la rambarde, c'est ça Umm-el-Fahem. Ces collines étaient il y a encore quelques années des champs, elles se couvrent petit à petit de maisons. Au début, chacune avait un jardin, aujourd'hui il n'y a plus de place, ils vivent tous les uns sur les autres. Regarde, partout où tu tournes les yeux, tu vois un chantier. Ils travaillent toute la journée pour construire nos maisons, le soir ils construisent les leurs...

– Et ils ne construisent pas d'égouts ?

– Il faut pour cela des crédits, que l'État refuse.

Nous déambulâmes près d'une heure dans les venelles de ce village victime de sa croissance, croisâmes des centaines de femmes tristement vêtues, de gosses pataugeant dans les eaux sales.

– Ah ! dit Schmulik en apercevant un grand costaud, voilà qui je voulais te faire rencontrer. Muhammad, veux-tu montrer à une amie française le nouveau jardin d'enfants ?

Muhammad devait avoir une trentaine d'années, il était habillé tristement, pauvrement. Il me salua sans avoir l'air de me voir.

– Nous sommes à côté, suis-moi.

Il poussa la porte d'une maison et entra dans une pièce sombre dans laquelle une quarantaine de bambins jouaient sous la surveillance de deux jeunes femmes. Je ne pus m'empêcher de plisser le nez.

– Oui, ça pue, dit Muhammad (mon teint passa au rouge pivoine). C'est tout ce que nous avons trouvé pour nos gosses.

Il poussa un volet à l'arrière de la pièce et se pencha au dehors en m'invitant à faire de même. Je découvris sur quoi était installé le jardin d'enfants : une ancienne écurie.

– Et ne crois pas que ça nous plaise ainsi. Si nous les avons installés là, c'est qu'il n'y a pas de place ailleurs.

Nous retraversâmes le village silencieusement en direction de la voiture. J'étais malheureuse, Schmulik le sentait.

– Tu veux toujours voir ? me demanda-t-il.

– Oui, tout.

– Eh bien lève les yeux, tu vois sur la façade de la mairie, là...

– Un drapeau rouge.

– Oui, la municipalité est communiste. Le PC est le seul parti à la Knesset qui soit représentatif de la communauté arabe. Pas dans sa totalité bien sûr, mais c'est là qu'ils votent essentiellement. Et c'est la guerre ici entre communistes et musulmans. Ces derniers reçoivent de l'argent de l'étranger, ce qui leur permet de pallier à bon nombre de carences de l'État : associations culturelles, écoles, dispensaires. Le dispensaire que tu connais est israélien, tu as vu les moyens dont ils disposent... Un jour les musulmans balayeront les communistes et je ne donne pas cher des mouvements progressistes... Ce sera bien sûr notre faute...

– « Notre »...

– Oui, notre faute à nous les Juifs qui traitons ces gens comme quantité négligeable. Les autorités font le pari musulman contre les nationalistes. C'est de la folie !

À la sortie de la ville, le patron d'une fabrique de vêtements nous invita à boire le café. Voulant sans doute m'impressionner, il me fit visiter fièrement son atelier, où une dizaine d'ouvrières, penchées sur leurs machines, piquaient des kilomètres de manches, de cols, de boutonniers. Industrie locale ?

– Oui, m'expliqua fièrement le patron. Ici nous fabriquons des vêtements qui seront vendus à Tel-Aviv.

– Et qui crée les modèles ?

– La boutique qui nous les commande.

En fait d'industrie locale, un atelier de sous-traitance où sont effectués par des femmes les travaux de petite main. Dans ce pays on n'a pas besoin de faire venir des travailleurs immigrés, on en a sous la main.

– *Ahlan* Schmulik !

Hassan nous apparut jovial et son sourire sincère. Il était avocat, beau gosse d'une jeune trentaine, de peau et de poil sombres, frisé dru. Il nous reçut à la sortie du village dans une maison spacieuse et confortable. Son plaisir de voir Schmulik était évident.

– J'allais sortir, mais restez tout de même cinq minutes. Je vais vous chercher du café, dit-il en nous installant.

– Nous sommes ici au cœur du nationalisme d'Umm-el-Fahem, m'expliqua Schmulik comme Hassan s'était éclipsé. Leur mouvement s'appelle *Abna El Balad*, ou les Fils du Pays, c'est certainement le plus radical, le plus antisioniste.

– Mais, toi...

– Je les respecte et ils me respectent. C'est tout.

Hassan revenait avec le café quand deux hommes entrèrent pour le chercher. Ils nous serrèrent la main poliment, et mon regard s'arrêta sur le porte-clés attaché à la ceinture de l'un des deux : le portrait de Lénine.

– Hé oui, c'est Lénine. Le grand Lénine, dit-il en m'interrogeant du regard.

Je lui fis un sourire.

– Moi aussi je suis léniniste, lui dis-je.

Je ne savais plus du tout où j'en étais.

– Sais-tu ce qu'est « *Keren Kayemet* » ? me demanda Schmulik quand nous eûmes quitté Hassan et ses amis.

– Il me semble que c'est une organisation qui plante des arbres...

– Plus précisément, c'est le fonds qui gère les terres de ce pays pour les donner aux Juifs, à n'importe quel Juif du monde qui veut s'installer ici. Une de leurs grandes fiertés est d'avoir planté ici des milliers d'arbres.

– J'ai entendu parler de ça. Les arbres sur la terre vierge.

Il se tut et démarra, et j'entendis chuintier les pneus sur une flaque d'eaux sales. Il tendit le bras pour saluer encore quelques amis sur le passage, et redescendit la côte. Il bifurqua soudain vers l'est et la voiture pénétra dans une vaste plantation d'arbres au faite d'une colline. Je connaissais bien ces jeunes forêts clairsemées où les enfants m'avaient jadis emmenée cueillir des champignons aux pieds des sapins. J'avais ri alors de les entendre nommer cela « la forêt », moi si habituée aux bois touffus de France.

Schmulik arrêta le véhicule au sommet d'une côte, juste devant un grand panneau.

– Tu lis l'hébreu, n'est-ce pas ?

– Oui. Il y a marqué là « *Keren Kayemet Le Israël* », déchiffrai-je fièrement.

– Regarde bien. Que vois-tu ?

– Des arbres ! Que veux-tu que je voie ?

– Tu ne remarques rien ?

Je voyais surtout qu'il voulait me montrer quelque chose et je ne savais pas quoi.

– Bon, dit-il. Juste devant toi, qu'est-ce que c'est ?

– Un pin. Et à côté un autre pin, et plus loin un autre pin. Qu'y a-t-il d'autre ?

– Au bord de la route, rien. Mais plus loin ?

Les arbres étaient encore de petite taille, c'était comme une pouponnière sylvestre.

– Oh ! fis-je soudain, ravie de voir autre chose. Là-bas, un olivier. Et là encore un autre. Et là, et là.

De sa voix la plus douce, il expliqua :

– Nous sommes ici dans une ancienne oliveraie d'Umm-el-Fahem. Sur toutes ces collines, les habitants du village que tu viens de voir cultivaient les olives. On les a expropriés pour planter ces arbres qui ne nourrissent personne. Maintenant, viens voir autre chose.

Il atteignit une agglomération moderne et complètement déserte. On aurait dit un village de vacances à la morte saison. Jolies villas, pelouses impeccables, boîtes aux lettres colorées, chemins bétonnés, lampadaires...

On avait exproprié cinq villages arabes pour le construire. L'espace vital juif. On y avait installé des nouveaux immigrants en provenance des États-Unis, ils étaient tous repartis un à un, ils s'y ennuyaient. Qu'avaient-ils à y faire ? À deux heures de route de Tel-Aviv, sans travail sur place, sans distractions... Les villageois chassés de chez eux s'entassaient à Umm-el-Fahem ou ailleurs.

Il reprit le volant en silence, la nuit tombait. Sur la route qui nous menait à Giva, il bifurqua soudain de nouveau sans prévenir. Il prit un chemin caillouteux et s'arrêta devant le jardinier d'une maison dont la terrasse était allumée.

– Sliman ! appela-t-il.

Un grand homme d'environ quarante-cinq ans apparut, vêtu d'un pantalon noir et d'une chemise blanche ouverte au col. Il était mince et paraissait bien dans sa peau, avec une démarche souple, un sourire enjoué.

– Ah ! notre ami Schmulik vient rendre visite à son vieux copain Sliman. Et qui nous amènes-tu ici ce soir ? dit-il en me toisant. J'en rougis jusqu'aux oreilles.

Une vieille complicité mâle liait apparemment les deux hommes. Schmulik le rouquin, massif et plein, avec sa toison blonde débordant de son encolure, son visage clair et sa bouche fine, et Sliman le félin, avec ses minces cheveux ailes de corbeau qui lui tombaient en boucles lisses sur les yeux, et sa peau brune et glabre.

Il nous installa sur sa terrasse et entra quelques minutes dans la maison d'où émanaient des cris de gosses en train de jouer. Quand il réapparut, il s'installa avec nous dans un fauteuil de jardin.

– Toi, tu viens encore de montrer notre brillante capitale à une Juive, dit Sliman en riant.

– Eh bien cette fois-ci tu te trompes. Marion n'est ni israélienne ni juive. Elle vient de France.

– Et tu parles l'hébreu ? me demanda-t-il.

– Cela fait longtemps que je viens ici en vacances, dans un kibboutz que j'adore.

– Ah ! oui les kibboutzim, merveille des merveilles ! Grâce à qui mon père n'a plus un centimètre carré de terrain à lui. Il était un des plus gros fermiers de la région, aujourd'hui il n'a plus rien, et moi je n'ai que ce terrain pour ma maison.

– Et ce sont les kibboutzim qui les lui ont pris ?

– Évidemment ! Qui cultive la terre dans ce pays, si ce n'est les kibboutzim ? Où les non-Juifs n'ont pas le droit de vivre, bien sûr.

– C'est faux, j'en suis la preuve.

– Mais tu n'es pas arabe, ma belle.

– N'exagère pas, intervint Schmulik. Tu n'as pas tout perdu, tu as fait des études, tu es avocat, tu ne manques de rien.

– Façon de parler évidemment. C'est vrai, j'ai de quoi nourrir ma famille, mais je n'oublierai jamais les quelques

années d'assignation à domicile que ton gouvernement m'a imposées, justement durant mes études, comme par hasard.

Je scrutai le visage de Schmulik pour y chercher un signe que Sliman en rajoutait, mais je n'y vis qu'un bon sourire.

Soudain une jeune femme, apparemment beaucoup plus jeune que son mari, apparut à la terrasse, portant un plateau sur lequel étaient posées une cafetière et de minuscules tasses blanches. Elle le posa et disparut.

– Ta femme ne vient pas avec nous ?

– Non, elle préfère rester avec les gosses.

Il dut deviner ma pensée.

– Elle travaille à Umm-el-Fahem dans un dispensaire, dit-il, comme pour me prouver combien elle était libre.

– Je connais, j'y ai amené ce matin une jeune maman prise en stop sur la route.

– Alors là, je vois que tu n'es pas d'ici ! s'exclama Sliman, immédiatement interrompu par Schmulik :

– Là tu exagères.

– Allez, je te connais, Schmulik, dit Sliman, je te fais confiance, je sais que tu serais le premier à faire cent kilomètres pour ramener à la maison un des miens. Mais combien sont dans ton cas dans ton kibboutz, tu peux me dire ?

– J'en connais pourtant, répondit-il. Toi tu ne les connais pas et tu ne fais rien pour.

– C'est à eux de venir me voir. C'est moi l'opprimé, non ?

On aurait dit une joute à fleurets mouchetés. Les deux hommes semblaient se vouer une réelle tendresse, l'agressivité du Palestinien n'ayant d'autre but que de faire sortir de ses gonds, par jeu, la calme détermination de l'Israélien.

– Sliman, je suis ton bon Juif. Avoue que tu nous détestes.

– Je déteste ma situation et celle qui est faite à mon peuple. Je me bats pour mes droits, c'est tout. Tu es minoritaire,

Schmulik. Tu es le seul à venir ainsi faire visiter Umm-el-Fahem à des gens qui ne le voient même pas en regardant sur une carte. Et tu sais bien que si tous les Juifs étaient comme toi, ça se passerait autrement.

Quand nous prîmes congé, Sliman nous raccompagna à la voiture en glissant son bras sous celui de son copain.

– Ah! Schmulik, s'ils étaient tous comme toi! Puis se tournant vers moi :

– J'ai mon cabinet à Hedera. Viens quand tu veux si tu veux apprendre des choses. J'aurai notamment quelques articles de loi à te montrer. Je n'ai pas de carte de visite sur moi, mais demande à Schmulik, il connaît bien.

– Je repars en France demain.

– Alors tu n'as rien vu!

– La vie est longue, répondis-je. Je reviendrai.

– *Ahlan wa Sahlan!*

– Ça signifie « bienvenue », traduisit Schmulik avant de s'installer au volant. À la prochaine, Sliman.

– Quand tu veux!

Après une nuit presque blanche, je retrouvai Schmulik à la grande salle à manger commune pour le petit-déjeuner, comme il coupait en tout petits morceaux une tomate et un concombre pour en faire une salade.

– J'ai très mal dormi, lui dis-je en posant mon plateau.

– J'imagine, répondit-il gentiment. C'est toujours comme ça au début...

Quel drôle de type, si placide, qui vous assénait avec un gant de velours des réalités si dures.

– Tu fais ça souvent, d'ouvrir les yeux des visiteurs?

Il éclata de rire.

– Je fais ça tout le temps. C'est pour ça que j'ai pris ce poste à Giva. C'est à deux pas d'Umm-el-Fahem.

– Schmulik, dis-je en m'assombrissant, j'ai mal. Mais je veux savoir. Je veux tout savoir.

– Tu pars ce soir...

– Ces cours d'arabe...

– Ça t'intéresse?

– Oui. Je peux obtenir un congé sabbatique de ma boîte. Rien ne me retient en France, je veux revenir ici, te revoir, je veux...

– *Ahlan wa Sahlan!* dit-il en riant.

– Tu parles bien l'arabe?

– Non, mais je comprends presque tout.

– Je reviendrai, bientôt, dès que possible.

PARTIE 3

L'EXIGENCE

CHAPITRE XV

Je pris toutes les dispositions nécessaires pour venir « apprendre la Palestine ». Je louai mon appartement, obtins de mon employeur un congé sabbatique, mis mes affaires au fret et pris un aller et retour open.

Au kibboutz, tout se passa pour le mieux. On m'attribua une chambre que je retrouverais pendant les week-ends, et on me proposa de travailler à la Cos tous les vendredis. Gaby était devenue professeur d'anglais; j'étais là de façon providentielle : sa remplaçante n'avait pas encore terminé sa formation, la place était vacante.

Ron me manifestait depuis longtemps une grande affection, il fut ravi de m'avoir comme pensionnaire pour six mois à Giva. Il m'emmena un matin à cinq heures avec sa voiture de fonction, et m'expliqua en chemin que les cours d'arabe s'adressaient à deux groupes : l'un constitué par des adultes venus apprendre pour des raisons idéologiques (essentiellement des militants du Mapam) et l'autre de jeunes pas encore partis à l'armée.

– Nous tenons à ce qu'ils apprennent tôt à connaître les Arabes, sinon ils risquent de ne les voir qu'au travers de leur viseur! précisa-t-il fièrement. L'armée prendra de préférence les arabophones pour tous les contacts avec la population, et nous voulons qu'il y en ait un maximum de chez nous dans ces fonctions, pour ne pas laisser la place à des racistes qui ne connaîtront des Arabes que les stéréotypes.

Givat Haviva n'était pas un simple centre de formation, c'était un lieu essentiellement politique. Cela me convenait parfaitement.

Je croisai Schmulik au détour d'une allée et il s'arrêta net en me voyant.

– Ça alors!

Il me serra contre lui comme une vieille copine. Je lui tapotai affectueusement le dos.

– Je vais ce soir à Umm-el-Fahem rendre visite à un type assez peu ordinaire. Je t'emmène?

J'étais venue là pour ça.

L'homme s'appelait Walid, c'était une espèce de voleur-trafficant-voyou des bas quartiers de Tel-Aviv, qui s'était brusquement rangé après quelques années de prison. Il avait pris femme, fait des enfants, et exercé un métier rangé, ce qui pour un Arabe de son milieu signifiait qu'il travaillait dans le bâtiment. Comme tant d'autres, il avait construit sa propre maison, m'expliqua Schmulik sur la route d'Umm-el-Fahem.

Il bifurqua sur la gauche juste avant l'intersection.

C'était un lieu-dit appelé Ein Ibrahim, construit anarchiquement sur les terres du bourg, et la voiture cahota sur les cailloux du chemin avant de s'arrêter devant un amas de pierres faiblement éclairé par les lampadaires de la route toute proche.

– Qu'est-ce que c'est que ça?

– C'est la maison de Walid. On la lui a dynamitée la semaine dernière. Ils sont venus un matin tôt, ils ont donné dix minutes pour évacuer la famille, et ils l'ont fait sauter. Construction sans permis.

Je m'étranglai.

– Il doit être dans les parages.

Nous marchâmes un peu dans la pénombre, et atteignîmes un moulin à huile où régnait une activité de ruche malgré l'heure tardive. À la saison, le moulin tournait jour et nuit et

des ouvriers chargeaient dans un grand pressoir des tombereaux d'olives récoltées par les populations alentours. Le maître des lieux s'empressa.

– Schmulik, Schmulik, comment vas-tu? s'exclama-t-il en nous installant autour d'une table basse sur laquelle étaient posées quelques tasses. Bonsoir madame, thé ou café?

Nous prîmes place sur des caisses retournées.

– Je ne l'aime pas trop, c'est un lèche-cul, me souffla Schmulik. Il fait les yeux doux à tous les Israéliens pour obtenir des avantages, il n'est pas aimé au village.

À l'extrémité du bâtiment se tenait un petit homme coiffé d'une casquette qui reconnut Schmulik. Ce dernier lui fit signe et l'homme s'approcha.

– Je te présente Walid, dit-il.

L'homme était en partie édenté, nerveux, agité, une boule de nerfs. Il s'assit sur un des cageots.

– Où as-tu trouvé à reloger ta famille? demanda Schmulik de sa voix douce et monocorde.

– Dans un hangar, dit l'autre, haineux.

– Raconte à notre amie comment ça s'est passé.

Walid dévisagea l'intruse, et il se lança. Son hébreu était vulgaire, émaillé de grossièretés.

– Bien sûr, ils m'avaient prévenu : j'avais reçu une sommation de détruire moi-même ma maison. Mais moi, les maisons je les construis, je ne les détruis pas. J'ai refusé évidemment et ils m'ont mis en prison. Ma famille n'avait plus de quoi manger, alors j'ai promis pour pouvoir sortir, mais je n'ai pas obéi. Ils ont débarqué avec l'armée, et ils ont tout fait sauter. Fils d'enculés de merde! Salauds de Juifs, fils de putes! Un jour je me vengerai. Construction sans permis! Mais ils ne donnent pas de permis, on est bien obligé de construire quand même, non?

Walid fut pris brusquement de tremblements nerveux, il roula des yeux de haine, se contenant pour ne pas hurler.

– Quand j’ai décidé de me ranger, j’ai voulu devenir un type bien, vraiment. J’ai juré devant Allah de ne plus voler, de ne plus chercher des crasses aux Juifs, de tenter de vivre en paix avec eux. Eh bien je vais vous dire ce que vous avez gagné : je vous hais ! Tous ! Tous les Juifs, je vous hais et jusqu’à mon dernier souffle je vous haïrai et je chercherai à vous détruire. Vous, vos fils, vos pères, vos femmes, tous les Juifs du monde sont à présent mes ennemis.

Je n’étais pas venue pour entendre ça.

– Même Schmulik ? tentai-je.

– Bien sûr que non. Pour moi, il n’est pas juif.

– Je suis juif, dit calmement Schmulik.

La rage allumait les yeux plissés de Walid. S’il n’avait été un dur, il aurait sûrement fondu en larmes.

– Ils sont venus me voir avec la télé, quand ils ont fait le film sur Umm-el-Fahem. Et je leur ai dit texto ce que je viens de vous dire. Je vous HAIS ! Tu es bon Schmulik, mais tu es naïf. Plus tu viendras nous voir, et moins tu pourras supporter d’être juif dans ce pays de merde. Tu ne vois pas qu’ils se servent de toi pour pouvoir dire qu’ils font quelque chose ? Mais qui représentes-tu ?

Sliman avait dit à peu près la même chose, et de la même manière Schmulik ne se démontra pas.

– Peut-on faire quelque chose pour toi ? demanda-t-il en posant sa main sur l’épaule de Walid.

– Ouais ! Foutez le camp, tous, à la mer ! Et vite.

Il avisa mon paquet de cigarettes et tendit la main timidement.

– Je peux ?

– Évidemment, m’empressai-je en lui tendant un briquet.

Nous reprîmes la route douloureusement.

– Ce n’est que le début, dit Schmulik. Tu n’as rien vu encore.

Je fis une grimace.

– Pourquoi fais-tu tout ça ?

– Je te l’ai dit. Et je crois que je suis un bon Juif, je ne fais que mettre en pratique ce que j’ai appris.

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même ».

– Schmulik, c’est qui ton prochain ?

– C’est tout le monde. Ici on dit que je suis naïf.

– Tu crois que c’est vrai ?

– Si avoir une conscience c’est être naïf, alors oui. Mais je crois plutôt que ce sont les autres qui sont aveugles.

Je fus installée dans une petite chambre dans le plus pur style « cité U » qui ne me déplaisait pas. Coin bureau à côté de la fenêtre, lit à une place et armoire servant de cloison entre moi et une femme à la quarantaine un peu lourde, Naomi. Elle avait dû être très belle jadis, mais les années sont impitoyables avec certaines mangeuses, et Naomi était empâtée de partout. Elle avait quarante-cinq ans, le même âge que ma si belle Gaby. Ses cheveux longs et abondants étaient poivre et sel mais son sourire avait gardé une fraîcheur juvénile. Je sentis qu’avec une femme de cette trempe, j’allais me faire une nouvelle amie.

– Tu viens à la manif ? demanda-t-elle en finissant de ranger ses affaires dans son placard.

– Quelle manif ?

– C’est demain le quarantième anniversaire du massacre de Kfar Kassem. Je crois que tout Giva va y aller.

Ça commençait bien.

Ilan, le directeur de l'Institut d'études arabes de Giva vint interrompre le premier cours d'arabe parlé pour annoncer la manifestation. Nous étions neuf dans la classe, Naomi et moi, une jeune américaine fraîchement débarquée qui parlait l'hébreu avec un accent américain à couper au couteau, Ann, et une femme sans âge définissable, Hava. Trois hommes autour de la soixantaine, de vieux militants du Mapam, et deux plus jeunes, Moty et Iuval.

– La plupart d'entre vous savent ce qu'est le massacre de Kfar Kassem, commença Ilan, un rouquin mince au visage effilé et à la voix très douce. Mais pour les autres, je veux rappeler qu'en 1956, sur ordre de Ben Gourion, l'armée est entrée dans ce village pour y chercher des terroristes, et a tué plusieurs dizaines d'innocents sans aucune raison. Il va y avoir beaucoup de monde sur le site cet après-midi, et bien sûr je m'y rends ainsi que les dirigeants de Giva. Nous nous solidarisons avec toute protestation contre ce massacre. Qui veut venir?

Nous levâmes tous le bras sauf Iuval, un blond cendré barbu et renfrogné qui prit la parole.

– Je suis ici pour apprendre une langue, pas pour faire de la politique. De toute façon, si Tzahal a tué ces gens, il devait bien y avoir une raison. Je ne me reconnais pas le droit d'en juger.

Les trois plus vieux bondirent de leur chaise.

– Ce n'est pas aller contre Tzahal que de protester contre ses exactions. Nous sommes tous à un moment ou à un autre des soldats de cette armée et c'est à nous les premiers de dire que nous sommes contre des massacres de civils! intervint Nimrod, un petit homme pétant le feu, un vieux de la vieille dont les innombrables rides rajoutaient de la beauté à ses traits de baroudeur beau gosse..

– De toute façon, je n'irai pas, dit Iuval.

– Personne ne t'oblige, dit Ilan. Je prévois donc le transport pour huit dans ce groupe.

Et il partit.

Le premier cours d'arabe parlé fut en fait une longue discussion en hébreu sur le sujet. Jamal, un Palestinien d'une jeune trentaine, rondouillard et affable, qui portait au revers de sa veste le poing et la rose de l'Internationale socialiste, expliqua :

– Je suis membre du Mapam. Je travaille à Giva par conviction : nous devons vivre ensemble et cela s'apprend. La présence de militants du parti à cette manifestation est particulièrement bien perçue par les Arabes. Ce n'est jamais jeter de l'huile sur le feu que de montrer sa solidarité.

Nimrod se comporta immédiatement comme le leader du groupe.

– Je serai de toutes les marches, de toutes les manifestations dénonçant les abus de l'armée et de l'État d'Israël, tout sioniste que je suis. Et c'est précisément parce que je suis sioniste que je le fais. Je veux que mon pays se comporte proprement, et j'ai l'intention de le dire haut et fort.

La place du village était aménagée pour le meeting, avec des chaises, une estrade, une sono, et quelques dizaines de journalistes se prenant les pieds dans caméras et micros. Sur les terrasses des maisons alentour, des centaines de femmes et d'enfants étaient accoudés, seules quelques jeunes filles vêtues de blue-jeans, comme pour marquer leur camp, déambulaient au milieu de la foule, une foule bigarrée de Juifs et d'Arabes dont quelques très vieux marchant à l'aide de cannes qui se congratulaient bruyamment.

– Tu as là la fine fleur des communistes de ce pays, dit Schmulik en s'asseyant près de moi. Tiens, là-haut, sur l'estrade,

c'est le leader du PC. On dit de lui que quand il pleut à Moscou, il sort son parapluie.

Je m'esclaffai.

– Et à part les communistes, qui sont ces gens?

– Mapam pour beaucoup, côté juif. Côté arabe, il y a de tout. Nationalistes bien sûr. Tu m'excuses une seconde, je reviens tout de suite.

Tandis qu'il allait saluer une vieille connaissance, je me levai à mon tour et parcourus le parterre de chaises sur lesquelles les assistants prenaient place, et m'avançai vers l'estrade.

– Hey! lançai-je à un grand et bel homme qui vérifiait son micro.

Il ouvrit ses yeux tout grands, me reconnut en souriant, et descendit me rejoindre pour me serrer la main. C'était Sliman.

– Que fais-tu ici?

– Je suis revenue pour apprendre l'arabe, dis-je avec un sourire séducteur. Je suis à Giva.

– Avec Schmulik?

– Et bien d'autres.

Quelques orateurs rejoignaient leur place.

– Ça va commencer, je te laisse.

– À bientôt, répondit-il en arborant une petite moue intéressée suivie d'un sourire joyeux.

– Tu es arrivée d'hier et tu connais déjà un des orateurs! se moqua gentiment Naomi. Et pas le plus laid encore. Il te dévore des yeux, ma belle.

– M'énerve pas, tu veux?

Elle pouffa.

Je ne compris pas un traître mot de toute la première partie du meeting qui fut tenu en arabe. Je notai seulement quelques

sursauts de Schmulik à différents moments de l'intervention de Sliman.

– Il exagère, il exagère. Il dit que c'est comme ça depuis le début, il nous met tous dans le même sac. Il ne cherche pas à faire de nuances.

– Tu l'aimes bien quand même, hein?

– Beaucoup, répondit-il.

Quand intervinrent les représentants du Mapam, je retrouvai un peu le moral. Il n'y avait rien à jeter dans cette dénonciation sans concession des abus et exactions du pouvoir juif contre la communauté arabe. Depuis ma rencontre avec Schmulik, je craignais de voir mes amis passer du côté des oppresseurs, et la fermeté de l'orateur me fit du bien. Je m'en ouvris à Naomi.

– Tu ne trouveras pas un raciste parmi nous, me dit-elle. Le Mapam a une vieille tradition socialiste, la cohabitation avec les Arabes est pour nous un impératif. Comment trouves-tu Sliman?

Je levai les yeux au ciel.

– Et toi?

Naomi rit.

– Bel homme, non? J'aurais voulu que tu voies comment il te regardait quand nous avons rejoint les voitures après le meeting.

– Je ne suis pas venue ici pour chercher la romance avec des hommes mariés, ni avec les autres d'ailleurs.

Elle m'adressa un sourire canaille.

– Tu peux la trouver sans la chercher! Je te donne mon billet qu'il va se manifester.

– Eh bien, c'est la vie.

J'étais contente d'être là. J'y voyais un concentré de l'Israël que j'aimais.

CHAPITRE XVI

En retrouvant mon kibboutz deux jours par semaine, j'y revécus une sorte de quotidien semblable à celui de jadis. J'y faisais mon tour de plonge et de garde des enfants, un *shabbat* sur quatre. Tous les vendredis je passais la journée à la Cos, plongeant avec délices mes mains dans les crèmes et massant les visages de tant d'amies chères. Les jeunes filles étaient devenues des mères de famille, les mères des grand-mères, les enfants de jadis des jeunes femmes à qui je prodiguais soins et conseils.

– On dirait que l'âge n'a pas de prise sur toi, me dit un jour la belle Sharon à qui je confectionnais un masque.

– J'ai pourtant trente-six ans, le temps passe...

– Cela fait combien de temps que tu viens ainsi nous voir ?

– Ça fera quinze ans au printemps...

– Quinze ans, tu te rends compte ? Et comment vois-tu le kibboutz aujourd'hui ?

Il avait bien changé. Bien sûr, il était plus beau que jamais, les arbustes étaient devenus des arbres, la végétation naissante était devenue luxuriante, les bâtiments préfabriqués avaient tous été remplacés par des maisons en dur. Tel-Nir, mon petit kibboutz avait atteint sa maturité. Quelque chose pourtant était mort de ce que j'avais tant aimé jadis. De moins en moins de membres prenaient le dîner en commun à la salle à manger. Ça s'était fait petit à petit, avec l'apparition des téléviseurs dans les maisons.

– Un ensemble de choses me rend triste. Le dîner était un des moments les plus délicieux de la journée. On y rigolait, on y retrouvait tout le monde. Aujourd'hui, quand on veut

rencontrer les gens, on va les voir chez eux. Je sens venir le moment où les enfants coucheront chez leurs parents et désertent les maisons d'enfants. J'aime toujours Tel-Nir, mais son embourgeoisement me fait de la peine.

– À nous tous aussi. Les jeunes s'ennuient ici aujourd'hui, ils n'ont qu'une idée en tête : partir. C'est ce que je ferai moi-même quand j'aurai terminé l'armée. Dans quelques mois.

– Tu viendras me voir à Paris...

– Comme tout le monde!

Un beau *shabbat* au matin, je rejoignis un vieux copain après le petit-déjeuner.

– En route, m'annonça-t-il, gaillard, bob sur la tête et canne à la main. J'ai besoin de branchages pour mes paniers, je t'emmène.

Menahem avait connu pendant des années une interminable dépression dont il était sorti par lui-même en découvrant le travail manuel. En manipulant des rameaux d'oliviers, il avait appris la vannerie, et était devenu un artiste accompli qui exposait ses œuvres dans tout le pays. Un personnage.

La pluie, arrivée depuis plusieurs semaines, avait recouvert la terre d'une débauche de plantes grasses et humides d'un vert profond. Le soleil de ce matin-là rendait le paysage d'une beauté éblouissante. Menahem ouvrit la route un bâton à la main, et s'enfonça à travers les terres à vaches, ses petites jambes galopant entre cailloux, cactus et herbes folles. Cela faisait une heure qu'il m'expliquait l'usage de toutes les plantes de la garrigue, quand il décida de faire une pause.

– Tiens, dit-il en me tendant une gourde, bois un coup et regarde comme c'est beau ici.

J'allai m'asseoir sur un monticule de pierres, nouai mon pull autour de ma taille et contemplai le paysage, les coudes posés sur les genoux et les mains dans le vide.

– Tu vois la merveille, exulta Menahem. Ça s'appelle Dar Jabrin.

– Dar Jabrin? Je croyais que c'était la maison d'Abie, là-haut.

– C'est tout ça, Dar Jabrin.

L'œil dans le vague, je me laissai envahir par la douceur du paysage. Que c'était beau. Oliviers, cactus, thym et romarin, toutes ces ondulations du terrain et ce parfum piquant de la nature bien arrosée. Mon regard s'arrêta sur un monticule de pierres semblable à celui sur lequel j'étais assise. Intriguée, je me levai et en vis un troisième, puis un quatrième. Je fis quelques pas et constatai que les monticules avaient tous à peu près la même taille, et étaient alignés de part et d'autre d'un chemin. Et au milieu d'eux, comme au centre, un plus petit. Je m'approchai, plissai les yeux, et un frisson me traversa de part en part.

– Menahem! Nous sommes au milieu d'un village. Un village détruit! Ça c'est une maison, ça une autre. Nous sommes dans une rue, et là, le puits.

Le visage de Menahem se ferma.

– Dis-moi, raconte-moi, que sais-tu de Dar Jabrin?

– Les gens qui habitaient là sont partis, c'est tout. C'était il y a longtemps. C'est à nous à présent.

– Mais enfin, ce ne sont pas des maisons en ruines, ce sont des maisons dynamitées. La nature à elle toute seule ne fait pas un tel carnage. Comment veux-tu que des pierres viennent rouler ainsi pour boucher un puits!

Il fronça les sourcils.

– C'est vrai, dit-il. On les a détruites pour empêcher les gens de revenir, de rêver à un retour impossible.

– Mais où sont ces gens ?

Il haussa lentement les épaules et plissa les lèvres en une petite moue d'ignorance.

– Sais pas. Ailleurs. Disparus. Il y a longtemps, très longtemps...

– Quarante ans, même pas ! Ils sont encore vivants... Ils sont quelque part.

– Écoute, dit-il embarrassé, ne parlons plus de ça. À quoi ça sert ? Nous ne sommes pas dans les territoires occupés, nous sommes ici en Israël. Cette terre nous appartient, tu le sais. Ils n'avaient qu'à rester.

– Mais alors pourquoi avoir fait sauter ces maisons ?

– C'était plus humain ainsi. On n'entretient pas l'espoir de retour quand celui-ci est impossible.

Plus humain ! Plus humain ! Le mot m'écrocha les oreilles. L'« humanisme » d'Israël commençait à me les échauffer.

J'étais en train de terminer mes devoirs attablée contre la fenêtre, quand j'entendis frapper trois petits coups contre la porte.

– *Ken* ! Oui, me contentai-je de dire, sans bouger de ma place.

La porte s'ouvrit et Sliman apparut dans l'embrasure.

– Oh !

– Tu m'attendais bien tout de même, dit-il en me voyant troublée.

– Oui, oui. Entre, assieds-toi. Tu veux boire quelque chose ?

Sans attendre sa réponse, j'allai remplir une bouilloire dans la douche et la branchai. Sliman s'était assis sur le lit de Naomi.

– Avec qui partages-tu cette chambre ?

– Avec une fille très sympa. Tous les mardis nous n'avons pas cours l'après-midi et elle rentre coucher chez elle, comme les autres. Nous ne sommes que deux à rester ici. Trop loin, c'est faire de la route pour rien.

– Alors tu as fini par accepter de me revoir, dit-il un rien moqueur. Peut-on savoir pourquoi tu as changé d'avis ?

Il m'avait appelée à différentes reprises, et j'avais trouvé quelques prétextes évasifs et mous pour repousser ses invitations.

– Il faut que je te parle.

– Eh bien je t'emmène dîner, dit-il.

– Nous avons déjà mangé, à six heures.

– Et une belle femme ne mange pas deux fois de suite...

– C'est faux. J'ai un appétit d'ogresse.

– Fabuleux. Et tu restes aussi mince et belle !

Je me retournai pour cacher ma gêne.

– Arrête !

– Quoi ? Tu n'aimes pas les compliments ?

Je lui tendis un verre de thé, pris une chaise et lui fis face.

– Je n'ai pas accepté de te revoir pour ça.

Il avait les yeux rieurs et sa bouche semblait en permanence contenir un sourire qui ne demandait qu'à exploser, il était sûr de lui.

– Allez, dit-il, moi j'ai faim. On va voir si ton appétit tient ses promesses.

Nous prîmes place dans un ravissant restaurant sur les remparts de Césarée. Un vent doux venait de la mer, nous étions presque seuls, le cadre était romantique. Je m'agrippai à la table.

– Un problème ?

– J'ai faim, mentis-je.

– Eh bien choisis. Tu veux que je t'aide ?

Il se pencha vers moi pour me montrer la carte, j'approchai mon visage pour lire avec lui, et il me fit une pichenette sur le nez.

– Tu es belle.

– Je te laisse choisir pour moi, dis-je en me reculant.

Le serveur était arabe, je laissai Sliman passer la commande dans sa langue, ce qui me laissa le temps de me ressaisir.

– Tu m'as dit que les kibboutzim t'avaient pris toutes tes terres. Peux-tu m'expliquer comment ? me lançai-je enfin.

Dom Juan devint brusquement sérieux.

– On t'a bien sûr raconté que les Palestiniens étaient partis de leur plein gré, n'est-ce pas ? Et que les Juifs se sont contentés de prendre des terres à l'abandon. Premier mensonge. Est-ce que tu connais un paysan au monde qui quitte sa terre ? Ils sont partis parce qu'on les a fait fuir. » D'autre part, mes parents ne sont pas partis, nous sommes encore là, et nous n'avons plus rien. Bizarre, non ? On t'a dit aussi sûrement que les Juifs avaient acheté des terres aux Arabes, ce qui légitime leur propriété actuelle. Vrai et faux, de toute façon une spoliation. Tous les Palestiniens ont été expropriés, lésés dans tous les cas.

– Pas si on a payé la terre...

– Mais si. Il faut que je te fasse un petit cours d'histoire.

Le serveur était revenu avec un plein plat de brochettes et une kyrielle de salades dans des petites assiettes. Je commençai à grappiller dans toutes, tandis que Sliman m'expliqua.

À la fin du siècle dernier, l'occupant ottoman décréta un jour que toutes les terres devaient avoir un propriétaire. De peur d'être écrasés sous des impôts nouveaux, de nombreux paysans ont laissé sans résistance quelques hobereaux – dont certains n'habitaient même pas la Palestine – se faire inscrire à leur place. Ces derniers ont tracé des lignes sur des cartes, ont

dit « ceci est à moi » et ont été enregistrés comme légitimes propriétaires. Sur le terrain cela ne changeait rien. Mais c'est à ces gros bourgeois que les Juifs ont acheté les terres.

– Imagine ce que peut ressentir un paysan à qui on dit de partir, parce que le nouveau patron ne veut plus de lui. Pour lui c'est une expropriation.

– Ce qui signifie que quand les Juifs disent « nous avons payé » et quand les Palestiniens disent « On nous a chassés », ils ont tous raison ?

– Exact. À cela près tout de même, que les Juifs qui avaient prétendument un idéal socialiste, auraient pu prendre conscience que la transaction était inhumaine...

– En effet, dis-je, morose.

– Maintenant, autre chose. Combien crois-tu que l'État sioniste a acheté de terres de cette manière sur tout l'ensemble du pays ? Dis un chiffre.

De la façon dont était posée la question, ce ne devait pas être la majorité...

– Quarante pour cent ?

Il éclata de rire.

– Six pour cent. Pas plus, pas moins. Ce qui revient à dire que quatre-vingt quatorze pour cent de ce qui fait le patrimoine foncier de ce pays a été pris par la force.

– Non !

– Tu me prends pour un menteur ?

Il me cita une kyrielle de lois et de décrets permettant d'exproprier les Arabes pour donner aux Juifs. L'utilité publique : on veut construire une usine, percer une route, on dynamite un village. La sacro-sainte défense nationale : on installe des militaires sur des terres cultivées, puis on fait venir les colons. La mainmise sur toutes les institutions musulmanes qui gèrent leurs propres terres : confisqué, on

est en pays juif. Et bien d'autres combines encore, comme la loi des « propriétaires absents » : ont été décrétés prenables tous les terrains dont les propriétaires n'étaient pas sur place. Certains avaient fui vraiment, mais d'autres étaient seulement partis se réfugier à quelques kilomètres de là pour échapper aux combats. Quand ils sont revenus, ils n'avaient plus rien.

– Mon père est de ceux-là, me dit-il. Aujourd'hui, sur ses champs, se dresse un magnifique kibboutz, avec des pelouses, une piscine, des plantations, des jardins d'enfants magnifiques alors que nos gosses s'entassaient dans des locaux puants et surpeuplés.

Trop, c'est trop. Je réagis comme font souvent les Israéliens : en renvoyant le reproche dans son camp.

– Mais qui vous empêche de construire des écoles propres ?

– Il faut de l'argent qu'on nous refuse tout le temps. Qu'est-ce que tu crois ? Que ça nous plaît de vivre dans cette merde ?

J'eus honte soudain. Il s'en rendit compte.

– Nous payons nos impôts comme tout le monde, mais quand nous demandons la redistribution de la richesse nationale, on nous la refuse. Notre municipalité a un budget qui représente le dixième d'une ville juive équivalente. Ils disent que la majorité des crédits de l'État d'Israël provient de dons de la diaspora juive, et que ceux-ci n'ont pas à revenir aux Arabes. Que leurs jeunes faisant trois ans d'armée, il est normal qu'ils aient des avantages. Ils disent ce qu'ils veulent, ils ont la force et nous n'avons qu'à nous taire. Dès qu'un Palestinien ouvre la bouche pour réclamer ses droits, on le traite de terroriste.

Je croyais le vocable réservé à Yasser Arafat et aux *feddayin*.

– Nous nous reconnaissons tous en Yasser Arafat, dit-il. Ne te berce pas d'illusions en croyant qu'il y a les « bons »

Palestiniens contre, et les autres pour. Arafat est notre seul représentant.

J'étais secouée. La paix que j'appelais de mes vœux me semblait de plus en plus hypothétique.

– La paix ! La paix ne veut rien dire ici. Tous les Juifs clament qu'ils veulent la paix, ils veulent surtout pouvoir faire n'importe quoi et qu'on leur foute la paix ! Tu veux un exemple ? L'accord entre Saadate et Begin comprenait l'autorisation donnée à Israël d'exproprier quelques centaines de bédouins du Néguev pour y construire un aéroport. Essaie d'aller leur expliquer que c'est pour la paix...

David avait vu juste.

– Je vois que l'émotion ne te coupe pas l'appétit, se moqua-t-il en me voyant totalement nettoyer une assiette de fromage blanc avec un morceau de pain.

– Ce que c'est bon !

– Cuisine traditionnelle palestinienne, dit-il fièrement. Toute la bonne cuisine de ce pays est la nôtre.

– Je reconnais qu'au kibboutz on mange très mal. C'est dur pour une Française...

– Viens chez nous...

– Et qu'est-ce que je fais d'autre ?

J'avais tellement mangé que je me sentais boudinée dans mon pantalon.

– Je vais exploser, dis-je en riant comme il se levait pour partir. On dit en France qu'il vaut mieux m'avoir en photo qu'à table. Plus économique.

Il me tendit la main pour m'aider à grimper sur un rocher.

– Maintenant tu vas m'expliquer comment tu fais pour ne pas grossir.

– Je brûle mes calories. Je les dépense.

Je m'assis par terre et regardai à mes pieds les vagues qui clapotaient contre la digue. Il prit place à côté de moi.

CHAPITRE XVII

- Tu as l'air triste tout à coup.
- C'est en regardant la mer. Mon père s'est noyé l'an dernier.
- Tu l'aimais beaucoup?
- Je le haïssais. La mer me l'évoque.
- Il prit ma tête entre ses mains et me releva les cheveux.
- Ma princesse, dit-il doucement. Ma si belle. Si je n'étais pas marié, je t'épouserais.
- Eh bien moi je ne me verrais pas mariée avec un séducteur comme toi. On en épouse une et on couche avec des plus jeunes!
- Rien n'arrivait à lui faire perdre son assurance. Il éclata de rire.
- Ma femme est plus jeune que toi ma toute belle!
- Puis devant ma mine dépitée :
- J'aime les femmes avec du caractère, dit-il, moqueur, en approchant son visage du mien.
- Je reculai, il s'arrêta. Je me sentis défaillir.

Naomi avait l'habitude le soir d'écouter la radio allongée sur son lit quand elle avait terminé ses devoirs, avant d'aller regarder les informations à la télé. Il y avait un rituel entre nous :

– Viens te rincer les méninges, disait-elle quand approchait l'heure du journal télévisé de vingt-et-une heures trente. Après on regardera le film.

Ce soir-là, j'entendais comme d'habitude grésiller son petit poste à transistor.

– Naomili! l'appelai-je. C'est l'heure.

Comme elle ne répondait pas, je me levai et vis qu'elle avait relevé son drap par dessus sa tête comme on fait en été pour se protéger des moustiques.

– Tu dors?

Naomi n'était pas le genre à s'assoupir ainsi à neuf heures du soir, mais elle était peut-être très fatiguée, et je m'approchai pour éteindre le poste. Intriguée, je vis que le drap tremblait légèrement au niveau de sa tête. Je le saisis par un coin et le relevai. Elle poussa un cri et se cacha le visage derrière ses deux mains. Elle pleurait à chaudes larmes.

– J'ai honte! J'ai honte! Marion j'ai honte d'être juive!

Écarquillant les yeux, je me posai sur sa chaise et lui pris la main.

– Naomili, que se passe-t-il?

– Tu n'as pas écouté la radio?

– Mais non. Que s'est-il passé?

– Un pogrom, dit-elle en sanglotant. Il y a eu à Jérusalem un pogrom. Un pogrom fait par des Juifs, contre des Arabes.

Des foules qui ont défilé dans les rues de la vieille ville en hurlant « mort aux Arabes », en cassant tout sur leur passage, en mettant le feu à des échoppes.

Elle releva le drap pour se cacher dessous en gémissant.

– Des Juifs ont fait un pogrom ! Un pogrom.

J'arrivai en courant dans la salle de classe où tout le groupe regardait la télé.

– Que s'est-il passé exactement, demandai-je en constatant que j'avais raté les images de la journée.

– Il y a eu d'abord l'assassinat d'un étudiant talmudique dans la vieille ville. Puis des foules ont défilé pour crier vengeance, m'expliqua Nimrod.

Les jeunes semblaient en état de choc.

– Mais où va-t-on comme ça ? s'exclama un jeune gars, outré. Des pogroms à présent. Bientôt les chambres à gaz, pourquoi pas ?

Iuval intervint.

– Tu dis n'importe quoi. Ces gens sont simplement choqués qu'on ait tué un des leurs, un étudiant innocent qui ne faisait que se promener. La terreur engendre la terreur, c'est tout. Ils n'avaient qu'à pas commencer.

L'autre le fusilla du regard.

– Commencer quoi ? Peux-tu me dire ce que fait une école talmudique en plein milieu de la ville arabe ? On manque de place peut-être dans ce pays pour venir installer des rabbins justement chez les Arabes ? Ce sont eux qui ont commencé, ces rabbins de merde. Les provocateurs, c'est eux.

Iuval se redressa, prêt à bondir.

– Jérusalem-Est fait partie intégrante d'Israël aujourd'hui. Les Juifs ont le droit de s'installer où ils veulent.

Le jeune homme était rouge de fureur.

– Facho ! hurla-t-il.

– Du calme, du calme, fit Nimrod.

Iuval fila à l'anglaise.

– Tu sais bien qu'on ne peut pas discuter avec lui, expliqua l'ancien. Il y a des gens comme ça, ça ne sert à rien de se mettre sur la figure.

Je partis à la recherche de Schmulik et le trouvai debout dans l'embrasement de la porte de la salle de bal, surveillant le bon déroulement de la première soirée d'un séminaire judéo-arabe. Je m'appuyai au chambranle de la porte, et regardai, émue, ces petits jeunes qui virevoltaient ensemble au son d'une musique folklorique américaine.

– Comment ça va ? demandai-je.

– Tu es au courant des nouvelles ?

– Oui.

– Eh bien tu sais comment ça va. Mal.

J'eus envie de pleurer.

– Où va Israël ?

– À la catastrophe. Aujourd'hui les gens sont choqués. Demain ils n'y penseront plus. La prochaine fois ils justifieront tout.

– Mais qu'a fait la police pendant ce temps ?

– Rien, évidemment. Elle n'est pas là pour matraquer des Juifs.

La musique était si gaie que j'eus une brusque envie de rejoindre le groupe pour danser avec eux.

– Et les séminaires, ça se passe bien ?

– Pour le moment, oui. Mais plus la tension monte, plus les jeunes se crachent d'horreurs à la figure. C'est très dur, et il arrive qu'on m'en fasse le reproche. Lors du dernier séminaire, un jeune kibboutznik est reparti chez lui en larmes. Ses parents ont protesté. On m'a demandé où je voulais en venir.

– Et qu’as-tu dit?

– Ce que je dis d’habitude. Ce n’est pas moi qui suis responsable si la vérité blesse. Si la vérité est atroce.

Dehors, il tombait des hallebardes.

– C’est l’hiver le plus pluvieux que j’aie connu depuis que je suis né, dit Schmulik. Je n’ai jamais vu un déluge pareil.

Les pluies d’hiver en Israël tenaient en effet du déluge. En France, de telles cataractes ne se produisaient qu’en été ou cours de brefs orages, et là elles pouvaient durer une semaine pleine, avec des rafales de vent et des coups de tonnerre qui ébranlaient les plus durs.

– C’est bon pour l’agriculture, fis-je remarquer.

– Pour l’agriculture, oui, pas pour tout le monde, dit-il, énigmatique.

Puis :

– Je vais me coucher. Bonsoir Marion.

– *Leila tov* Schmulik.

Je restai encore quelques instants à regarder les jeunes danser, puis j’allai me coucher à mon tour.

Tous les jeudis avant de retourner au kibboutz, j’avais pris l’habitude de passer une heure ou deux en compagnie de Sliman, que je rejoignais dans son cabinet de Hedera. Nous déjeunions ensemble et il me raccompagnait à la gare routière. Ce jeudi-là, je le trouvai particulièrement nerveux.

– Ces fumiers ! pesta-t-il après m’avoir adressé son sourire d’accueil.

– De quoi parles-tu ? Du pogrom de Jérusalem ?

– Mais non, encore autre chose, ça n’en finit jamais. Sais-tu qu’ils ont dynamité un village en pleine Galilée ? Huit maisons, huit familles entières qui se retrouvent dans la boue.

– Dans la boue !

– Tu as vu ce qui tombe depuis une semaine ? Eh bien ça ne les a pas empêchés d’aller détruire un village entier de bédouins sédentarisés. Construction illégale ! Le vieil argument. Ces fumiers ne donnent pas l’autorisation, puis ils font tout sauter.

– J’ai vu la maison de Walid à l’entrée d’Umm-el-Fahem.

– La différence est que Walid a pu se reloger chez des voisins. À Arab-el-Khawaled, il n’y a plus rien, plus une pierre sur une pierre. Et ces gens étaient des bédouins sans histoires, qui habitaient sur leurs terres ancestrales. Ils n’étaient pas encore expropriés, eux. Mais ça va venir. Les Juifs construisent un village à quelques centaines de mètres de là. Allez, viens manger, dit-il en refermant un dossier. Je vais te raconter le problème des constructions illicites.

La pluie tombait en rafales et en quelques secondes nous fûmes trempés. Je grelottais dans mon manteau.

– Imagine un peu ce que c’est par ce temps de ne même plus avoir de toit.

– Mais on va les reloger, tout de même.

– Non, on ne les reloge pas. On leur donne des tentes, c’est tout. Et uniquement parce que les journalistes s’en mêlent, prévenus par les militants. J’y étais ce matin, c’est une horreur.

– Je veux y aller. Emmène-moi dimanche.

– Impossible. Je plaide toute la journée.

– Je VEUX voir.

– Débrouille-toi, tu es une grande fille. Demande à tes copains du Mapam, ils vont sûrement aller y faire un tour. C’est pain béni pour eux.

– Tu ne vas tout de même pas reprocher au Mapam de manifester contre ça !

– Non je ne le leur reproche pas. Mais à part manifester que

font-ils ? Ça fait des années qu'on parle de ces constructions sans permis, et ils se pointent quand c'est trop tard. On ne les voit pas exiger une politique d'urbanisation pour les Palestiniens. Ce sont les Juifs qui tiennent les registres cadastraux, bien entendu. Ce sont les Juifs qui décident de ce qui est constructible et de ce qui ne l'est pas. Quand un Palestinien demande un permis de construire, on ne le lui refuse pas, on se contente de ne jamais donner de réponse. » Quand une famille s'agrandit, quand un homme a fait plusieurs enfants il faut qu'il quitte le toit paternel. Ça se fait partout ça. On ne passe pas une existence entière entassés les uns sur les autres chez les vieux parents. Alors, comme on n'a pas l'autorisation de construire, on construit quand même. De ses propres mains. Tu dois savoir que les Palestiniens sont les meilleurs constructeurs du monde à présent, depuis le temps qu'ils bâtissent ce pays. Ils ont reçu un jour l'ordre de détruire eux-mêmes leurs maisons et ils ont refusé, ce que chaque être humain au monde aurait fait. On leur a envoyé des mises en demeure, ils ont fait les morts. Et puis un jour, l'armée a débarqué et leur a donné dix minutes pour tout évacuer alors qu'ils habitaient dedans depuis quinze ans. Dix minutes, pas une de plus. Et boum ! Plus de maison. Plus rien que la gadoue. Et tu sais ce qu'on leur demande, quand tout est fini ?

– Quoi donc ? demandai-je, anxieuse.

– La facture ! Il faut qu'ils payent pour le dynamitage et la location du bulldozer qui va tout égaliser.

Les mains sur le visage je balançais la tête de droite et de gauche.

– Je vais y aller voir, dis-je en m'étrangeant.

– Va ma douce. Je t'assure, va voir, dit-il en me prenant la main.

Quand il n'était pas en fureur, Sliman était très doux.

– À quelle heure, ton bus ?

– Dans dix minutes. Il faut que je te laisse.

– À la semaine prochaine. Reviens me voir.

– Je continuerai tant que je serai là. Je te jure.

Je m'installai dans le bus et me recroquevillai sur moi-même. Triste à mourir.

Les actualités télévisées rendirent parfaitement compte du drame d'Arab-el-Khawaled, et je les regardai chez Gaby.

– C'est vraiment dégueulasse, dit-elle. Vraiment, je ne savais pas. Enfin j'imagine qu'ils vont être relogés ailleurs.

– Il paraît que non. L'État détruit, il ne reconstruit pas.

– J'ai du mal à le croire. On ne laisse pas ainsi des gens dans la boue, même s'ils ont fait du terrorisme.

– Quel terrorisme ? Gaby, il ne s'agit pas là de terrorisme. C'étaient des constructions illicites, simplement.

– Mais pourquoi construisent-ils si c'est interdit ?

– Mais parce qu'on leur refuse l'autorisation et qu'il faut bien quand même qu'ils se mettent quelque part !

– Écoute Marion, dit Gaby, je suis aussi choquée que toi mais il faut faire la part des choses. Ce que dit ton Sliman est certainement excessif. Tu sais comment ils font les Arabes : dès qu'il s'agit de nous, ils en rajoutent.

– Eh bien ça, je verrai sur place. J'ai rendez-vous dimanche matin avec Moshe, un permanent du Mapam. Il paraît que le parti s'y rend pour leur donner du secours et remplacer les tentes qui sont insuffisantes.

– Tu vois qu'on n'est pas des chiens, dit Gaby.

– J'ai dit ça, moi ?

Je ne l'avais pas dit, mais pensé tellement fort que mon amie l'avait entendu.

– Bon, dit Gaby pour changer de sujet. Qu'est-ce que tu nous chantes pour Hanoukka ?

CHAPITRE XVIII

Je partis avec Ron comme d'habitude à cinq heures du matin, et nous atteignîmes Giva peu avant sept heures, juste comme commençait le service du petit-déjeuner. J'allai déposer mon sac dans ma chambre et cherchai Ilan que je trouvais devant la salle à manger.

– Je ne viendrai pas aux cours ce matin, dis-je. Je vais à Arab-el-Khawaled avec Moshe.

– Tâche de ne pas trop en manquer tout de même, me dit-il gentiment. Enfin, c'est pour la bonne cause. Tu viendras nous raconter après.

Moshe me fit de loin un grand signe de la main.

– On y va tout de suite, cria-t-il. Vite, ça presse.

– Qu'est-ce qui presse ?

– J'ai rendez-vous avec un camionneur qui porte une grande caravane. Il ne connaît pas le chemin, il va arriver d'un instant à l'autre, il nous suivra.

Nous nous installâmes dans la voiture que le parti lui allouait comme permanent et dès qu'il aperçut le camion, Moshe mit le contact.

– En route !

Et il prit la direction du nord.

Le soleil était revenu et le matin était radieux. Il roula une bonne heure sur des routes bétonnées, puis s'arrêta à un point de rencontre où il retrouva des camarades.

– Marion, une française sympathisante, me présenta-t-il.

– Que faites-vous ici ?

– Ils ont apporté les calicots. On va décorer les voitures.

Une dizaine de personnes s'étaient regroupées autour du coffre béant de l'une d'elles, et en sortirent de longues banderoles blanches aux inscriptions rouges qu'ils étalèrent par terre.

« Égalité des droits pour Juifs et Arabes », lus-je. Je donnai un coup de main pour ficeler la plus grande sur un côté de la caravane, tandis que d'autres fixaient l'autre côté.

– Tiens, colle ça où tu veux, me dit Moshe en me tendant une poignée d'autocollants aux couleurs du Mapam. Qu'on voie bien que nous sommes. Voilà la télé.

Ils repartirent, le camion devant, les voitures bariolées à la queue leu leu, un cameraman assis sur le capot de l'une d'elles et filmant le tout.

– Je te préviens, ce que tu vas voir est très dur, m'expliqua Moshe. Quand j'ai vu ça jeudi, je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer. Mais tu as raison de venir. Il faut savoir de quoi on parle.

– Vous faites souvent des trucs comme ça, de porter du secours aux sinistrés ?

– Pour ma part, je le fais de façon presque permanente.

– Mais il doit bien y avoir moyen d'empêcher que cela se produise, tout de même. Ça ne peut pas suffire de porter des secours après, non ?

– Que veux-tu ? Nous sommes de plus en plus minoritaires dans le pays, nous n'avons plus guère d'influence à la Knesset. Sans les voix des Arabes, nous n'irons pas loin.

Oui, évidemment. Humanisme bien ordonné... On part ici à la recherche de voix pour les prochaines élections.

Puis je m'en voulus de penser à mal. Après tout, que pouvait-on faire sans représentativité à la Knesset ?

Le convoi cahota sur un long, très long chemin caillouteux, nous traversâmes de tout petits villages verdoyants et miséreux, et atteignîmes enfin le sommet d'une colline.

– C'est là, dit Moshe. Je vois qu'il y a déjà du monde.

Une quinzaine de voitures étaient stationnées devant les débris des maisons et j'abandonnai là son guide pour m'approcher. Sur le pan de ce qui avait été un mur, une dizaine de tout jeunes gens silencieux brandissaient des pancartes. Autour d'eux, quelques hommes palabraient, tandis que Moshe commençait les opérations de débarquement de la caravane.

– Par ici la caméra, on ne voit pas le sigle Mapam de là où vous êtes. Là, ça ira ? OK, on installe la cabane ici. Doucement, doucement, vous écrasez un arbuste, un peu plus loin s'il vous plaît. Là, là, ça y est.

En quelques minutes la cabane était installée au milieu du site, entre deux amas de pierres. J'eus un haut-le-cœur. Je regardai un instant les jeunes gens silencieux qui distillaient des regards de haine, et partis en courant.

– À quelques centaines de mètres à peine, m'avait dit Sliman.

Il n'y avait qu'une direction à prendre, je trouvai le chantier en cinq minutes. Là, on construisait effectivement. Un splendide village comme Schmulik m'en avait montré un, mais pas tout à fait terminé. Il y avait déjà l'eau et l'électricité pourtant, ainsi que les câbles de téléphone dont les rigoles béaient dans le sol. Combien d'Israéliens allaient-ils venir vivre dans ce trou perdu ? J'avisai une pancarte et déchiffrai, bouche-bée : « Division de la construction du Kibboutz Haartzzi ». Le Kibboutz Haartzzi, autrement dit le Mapam. Les mêmes qui venaient apporter des cahutes minables aux sinistrés.

En rejoignant le site je croisai une grande jeune femme blonde, une costaude qu'il ne devait pas faire bon attaquer

en manif. Elle était du groupe de jeunes gens silencieux. Son regard était dur, sa bouche pincée.

– Tu as vu ce qu’il y a là-bas, demanda-t-elle, tranchante.

– Oui. J’en reviens.

– Alors tu as tout compris : d’une main on détruit pour faire de la place et mettre ses copains, de l’autre on fait la charité.

– Qui es-tu ? lui demandai-je, intriguée.

– Une Israélienne qui a une conscience, répondit-elle. Et qui déteste tous ces sionistes de merde.

Et elle cracha par terre.

Je ne sus que dire.

– Que font-ils, tous, là-bas ?

Les hommes étaient assis en rond sur des tabourets rescapés du désastre, et buvaient le café.

– Ils arrangent sûrement une combine pour les élections, grinça-t-elle, méprisante.

– Mais où sont les femmes ?

– Derrière cette butte, là.

J’abandonnai là la jeune femme et contournai deux amas de pierres, derrière lesquels je découvris une cabane plus vaste encore que la caravane apportée par Moshe, construite visiblement à la va-vite et recouverte de tôle ondulée. Je frappai contre le morceau de bois qui tenait lieu de porte, et une vieille femme m’ouvrit. Elle était vêtue d’une longue robe traditionnelle, la tête recouverte d’un châle au blanc douteux.

– Dieu du ciel ! dis-je en passant le seuil.

Il y avait là une dizaine de femmes de tous âges assises par terre ou sur quelques tabourets minuscules, un bébé toussant à même le sol, enroulé dans une couverture, deux femmes enceintes jusqu’aux yeux, les filles de la vieille apparemment,

toutes me regardant d’un air abattu. Je m’adossai contre une cloison et repris mon souffle. La vieille m’interrogea du regard. Je lui tendis la main.

– Je suis française, lui dis-je en arabe.

– *Tishrebi Kahwe*, tu veux un café ? demanda-t-elle.

J’avisai dans un coin un petit nécessaire à café, une bouilloire noire de suie et un petit réchaud, quelques tasses.

– *Na’am*.

J’ouvris brusquement la porte et me précipitai au dehors où je restai immobile de longues minutes, prostrée.

La vieille comprit. Elle s’approcha de moi et me retourna fermement. J’étais en larmes.

– *Binti, ya binti*, ma fille, ma fille, me dit-elle en fondant en larmes à son tour et en me serrant dans ses bras.

J’y restai longuement, secouée avec elle de soubresauts, sous l’œil ahuri des autres femmes immobiles.

Elle essuya ses larmes et les miennes, j’en fondis de tendresse.

– Pourquoi nous détestent-ils comme ça ? gémit-elle. Nous sommes de simples paysans, nous ne voulons de mal à personne. Pourquoi, pourquoi ? Dis, en France, on détruit comme ça les maisons des Arabes ?

– Mais non, m’exclamai-je. La France est une démocratie.

Une démocratie qui venait d’assassiner un jeune Arabe coupable de s’être trouvé sur le chemin de deux flics rageurs. Mais dont la jeunesse avait manifesté à près d’un million pour défendre sa mémoire.

Je bus le café odorant à petites gorgées, sous le regard attendri de la vieille. Puis je m’approchai du bébé à qui je donnai un baiser, et pris congé. La vieille et deux de ses filles me raccompagnèrent jusqu’au centre du site, entre deux amas de ce qui avait été leurs maisons. Les larmes me vinrent de

CHAPITRE XIX

nouveau. Éperdue d'émotion, je retirai de mon doigt deux bagues en or achetées au *mif'al* de Tel-Nir, et les passai au petit doigt boudiné de la mamma. Elle m'étreignit de nouveau, et retira un petit collier de strass du cou d'une de ses filles qui approuva en souriant.

– Au revoir, au revoir. Je ne vous oublierai jamais.

– Nous non plus, ma fille.

J'imaginai soudain ma mère dans une telle détresse, et je me cachai derrière un tas de cailloux pour exploser en sanglots.

Moshe était content comme tout.

– Tout de même, c'est mieux que des tentes, déclara-t-il, satisfait.

– Oui mais pas mieux que la cabane qu'ils ont reconstruite eux-mêmes.

– Ce n'était pas suffisant. Tu les vois à vingt là-dedans ?

– Mais où sont les autres ? Je n'ai vu que quatre ruines ici.

– Dans le vallon. Nous y allons tout de suite.

Dans la vallée, c'était la même désolation. Quatre familles s'entassaient dans un poulailler, n'ayant pu sauver que quelques tabourets et ustensiles de cuisine. Je décidai que c'était assez. Je laissai Moshe préparer sa campagne électorale et allai courir dans les champs. L'estomac au bord des lèvres.

La pluie était revenue et je grelottais à chaque rafale de vent glacé. Jamais je n'avais autant souffert du froid qu'en Israël. En Europe tout était fait pour accueillir l'hiver : on pressait dès les mauvais jours le bouton de son chauffage central, et la technique faisait le reste. Ici, le froid était toujours incongru. On pénétrait dans des maisons glacées et on tirait d'une pièce à l'autre des chauffages d'appoint qui entraient rarement dans les salles de bains et jamais dans les toilettes. Dieu ce qu'on se gelait dans ce pays.

Je quittai Giva juste après les cours et ne pris pas le temps d'aller saluer Sliman à Hedera. Je voulais être à Jérusalem avant la nuit, si possible.

– Tu me retrouveras devant la Knesset avec les autres, m'avait dit Moshe.

Les autres, c'était justement eux que je voulais voir. L'annonce d'une manifestation de protestation devant la Knesset contre les destructions de maisons m'avait donné un espoir fou : je voulais me mêler à une foule en colère, à des gens capables de hurler contre l'inadmissible. J'avais en tête les « Nous sommes tous des Juifs allemands » de mai 68, suivis du « Touche pas à mon pote » des antiracistes français quelque vingt ans après, et enfin la gigantesque manifestation des étudiants après la mort de Malik Ousseine : petit beur de chez nous, arabe et français. Je voulais retrouver après la tragédie dont je venais d'être le témoin, ce sentiment si agréable qu'on trouve dans les protestations populaires : celui de l'appartenance à une seule famille humaine, celui de la solidarité.

J'atteignis Jérusalem vers seize heures, par un ciel bas et bouché, et des rafales de pluie qui sentaient la neige fondue. Je dus faire la queue près de vingt minutes sur un trottoir battu par le vent pour prendre le bus qui devait me mener à la Knesset. J'avais eu beau me couvrir chaudement, je n'avais pas pensé à apporter de France de bonnes chaussures imperméables et sentais mes orteils se durcir dans mes bottines de cuir, parfaites pour le métro mais inadaptées à ce déluge. Quand j'atteignis la Knesset, il faisait presque nuit.

L'autobus me laissa sur une grande esplanade vide, sorte de *no man's land* entre le parlement et un jardin fermé par une grille. La fameuse grille de la Knesset, à laquelle les manifestants de ce pays s'accrochaient depuis quarante ans pour hurler leur désapprobation de droite ou de gauche. Ron y était venu avec son père quand il était adolescent, puis avec son fils qui y viendrait un jour avec ses propres enfants. La grille de la Knesset, ils doivent être derrière.

L'obscurité m'empêchait de bien voir. Je fis le tour pour trouver l'entrée du jardin, et j'eus un moment d'absence. Quel jour étions-nous? Quelle heure était-il? Pourquoi n'y avait-il là que quelques dizaines de personnes? M'étais-je trompée de jour et d'heure? Où était la manif?

J'eus un instant d'affolement, mais lentement le jardin s'emplit et je dus bien constater au bout d'une heure que la manifestation serait cela : quelques centaines de personnes, à peine un demi-millier, dont l'écrasante majorité étaient des Arabes. Je ne serais pas le témoin du sursaut de révolte d'une rue juive, d'une jeunesse juive qui n'avaient pas jugé bon de se déplacer.

Que faisais-je au milieu de ces gens? Qui étais-je pour venir constater cette absence qui m'était intolérable? Le sentiment qui m'avait habitée lors de la guerre d'Octobre me reprenait soudain : putain de pays, qu'est-ce que je fais ici?

En regardant bien, je réussis à compter une cinquantaine de Juifs parmi la foule. Reconnaissables immédiatement à ce petit rien d'élégance, de bien-être, de niveau de vie en plus : un manteau plus chaud, des chaussures plus neuves, ou simplement un parapluie dont les baleines ne crevaient pas la toile. Les Juifs étaient là, une cinquantaine pas plus, brandissant les banderoles du Mapam. Au milieu d'eux, Moshe. Je me précipitai.

– Ah! te voilà, me dit-il affable. Je te cherchais. Nous allons bientôt entrer.

– Entrer...

– Oui, à la Knesset. En délégation. Avec toi nous serons une dizaine.

J'eus un pincement au cœur. Sur les cinquante présents, déjà dix étaient membres de l'état-major du parti. Il y avait dans tout Israël moins de quarante Juifs capables de...

Soudain une voiture apparut à grande vitesse et fit mine de s'arrêter juste devant les grilles. Un policier s'en approcha et ordonna :

– Kahana, fiche le camp.

Le rabbin américain, dont le programme politique était copié sur celui de Nuremberg – le mot « Arabe » ayant remplacé celui de « Juif » et « Juif » celui « d'Allemand » – tenta de sortir de son véhicule, mais un cordon de policiers l'en empêcha. Il fila comme une flèche se garer dans le parking des députés, à l'autre bout de la place, alors que s'élevait une clameur hurlée par toute la foule et scandée en martelant les grilles :

– Le fascisme ne passera pas!

En sortant du parking, Kahana vint narguer les manifestants en leur montrant son pouce tourné vers le bas et en les gratifiant d'un petit rire sardonique. Il avait donné le

signal des hurlements, plus rien ne semblait devoir les arrêter. Se massant contre les barreaux qu'ils empoignaient comme ceux d'une prison, des hommes et des femmes échevelés, ruisselants de pluie glacée, hurlaient leurs imprécations et leur haine à la place noire et vide, sur laquelle quelques policiers déambulaient, bien au chaud dans leurs uniformes.

– Et où couchez-vous ce soir ? Où couchent vos enfants ? Honte, honte sur vous et sur les vôtres. Le fascisme ne passera pas ! Le fascisme ne passera pas !

– Et toi, où vas-tu dormir ? glapit à mon adresse une femme à l'âge indéfinissable que la souffrance et la misère rendaient d'une laideur pathétique. Je m'étais éloignée de la manifestation pour suivre la délégation vers l'entrée de l'Assemblée, je m'étais retrouvée brusquement de l'autre côté. L'idée que je puisse passer pour coresponsable ou complice du drame aux yeux de cette malheureuse, peut-être une sœur, ou une fille de la mamma que j'avais serrée dans ses bras à Arab-el-Khawaled, me suffoqua de révolte. J'eus envie de hurler « Je ne suis pas juive ! » mais me retins. Non. Pas ce piège-là.

Moshe m'attrapa par le bras.

– Nous y allons. La délégation arabe est déjà entrée. Suis-moi.

Nous traversâmes la place en courant et entrâmes en trombe dans un sas bien chauffé où je dus laisser appareil de photo et magnétophone. J'étais au cœur du système.

Nous déambulâmes à travers de longs couloirs moquettes et impeccables. Moshe me présenta à plusieurs de ses amis comme une amie de Ron, ce qui me valut force poignées de mains. Le Mapam était une famille chaleureuse.

– Voici Oury, dit-il en me présentant un tout petit homme coiffé d'une casquette à la manière d'un ouvrier français,

mais kibboutznik, si kibboutznik avec son énorme anorak, son gros pull sur une chemise de flanelle ouverte et sa montre recouverte d'un cache en cuir.

– Hey ! fis-je, misérable.

Oury était surexcité. Il trépidait, dansait d'un pied sur l'autre, commençait des phrases dont il perdait le cours. Il était visiblement au supplice.

– La salle est libre, nous entrons, dit enfin Moshe. Nous allons être reçus par un député de droite.

La première personne que je vis en entrant dans la grande salle où une vingtaine de personnes étaient assises autour d'une longue table, ce fut Sliman. Il fit mine d'ouvrir la bouche mais m'adressa seulement un haussement de sourcils interrogatif auquel je répondis par un plissement du front qui disait « plus tard ». Je pris place à côté de Moshe, juste en face d'Oury, sortis mon calepin et un crayon. Et voulus prendre des notes.

À quoi bon ? Les députés et les ministres se succédèrent au bout de la table, chacun écouta patiemment les doléances de la délégation d'Arab-el-Khawaled, de celle d'Umm-el-Fahem, puis de celle du Mapam. Et tous y allèrent de leur couplet.

– C'est tragique. Vraiment. Un drame humain horrible. En effet.

Fermez le ban.

– La Knesset avait nommé une commission pour étudier le problème des constructions illicites, le gouvernement avait juré de suspendre toute destruction jusqu'à ce que le rapport soit rendu, et il n'est même pas encore terminé ! rappela un délégué arabe.

– En effet, en effet. C'est une double, une triple injustice.

Quand le dernier représentant de la démocratie israélienne eut quitté la salle, Oury explosa.

– On ne va pas se laisser faire comme ça ! Il faut faire appel à l'opinion publique. Elle peut tout, l'opinion publique. Aux États-Unis, elle a mis fin à la guerre du Viêt-nam. Il a suffi pour ça que les gens voient tous les soirs ce qui se passait au cours de leurs journaux télévisés, et ça les a réveillés. Il faut faire appel à la presse. Les gens ne sont pas des monstres ! Les gens ne sont pas des monstres !

Sa sortie fut accueillie par un silence gêné. Il avait la rage dans le regard, et j'y lus aussi la honte. La presse avait été présente sur le site, les journaux télévisés avaient parfaitement rendu compte du drame. Mais personne n'était venu soutenir la délégation. La rue israélienne s'en fichait, le peuple israélien s'en fichait. Tout le monde s'en fichait. Ils étaient probablement réunis autour de cette table, ceux qui n'étaient pas des monstres. D'indifférence, d'égoïsme, d'aveuglement.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Sliman avait son sourire des grands jours, à la fois content et conquérant, ironique et tendre.

– Je suis venue avec le Mapam. Je voulais voir. Savoir, entendre.

– Ça t'importe donc vraiment ce qui se passe ici ?

– Mais oui Sliman. Si je suis ici, c'est que ça m'importe. Est-ce vraiment si difficile à croire ?

– Je te croyais résolument sioniste. Ton amour pour ton kibboutz, ton désir de voir tout le monde s'entendre sans que rien ne change...

– Sliman j'ai une conscience. J'ai une morale. Ne me brusque pas.

Moshe me mit la main sur l'épaule.

– Je rentre à Giva tout de suite. Je t'emmène ?

J'interrogeai Sliman du regard, il répondit pour moi.

– Je la ramène.

Quand les Mapamniks eurent disparu et que je me retrouvai au milieu de Sliman et de ses copains, je respirai. J'étais de leur bord. Et tout mon amour pour mon kibboutz n'y pouvait plus rien.

CHAPITRE XX

Je somnolais encore et déjà la radio de Naomi crachotait les nouvelles du matin.

– *Kumi, kumi*, lève-toi, dit la voix amie et joyeuse.

– Humpf! Quelle heure est-il?

– Sept heure, l'heure d'aller au cours.

– Et quelles sont les nouvelles?

Elle paraissait tout excitée ce matin-là.

– C'est aujourd'hui que va commencer le procès de John Demjanjuk, le bourreau de Treblinka. Une ordure. Un monstre qui coupait les seins des femmes et brûlait des petits enfants. On va lui faire un procès historique.

Je sortis un bras des couvertures pour atteindre sur le mur le bouton de l'air conditionné qui vrombit, puis je titubai jusqu'à la douche dont je fis couler l'eau en grand pour réchauffer la salle avant d'y entrer en tenue d'Ève.

– Tu vas voir. Un procès historique, historique. On montrera aux enfants, il faut que tout le monde sache. Et ce salaud-là nie. Il prétend que ce n'est pas lui.

Ce n'était pas la même chose de le juger si c'était lui ou pour déterminer si c'était lui. L'excitation morbide de Naomi m'énervait. J'allai me réveiller sous le jet piquant et agréable de l'eau chaude en marmonnant.

Ce matin-là Jamal décida de transformer le cours en conversation sur le sujet qui préoccupait tout le monde. Il indiqua au tableau les quelques mots nouveaux indispensables, et lança le débat. Ce fut Naomi qui l'ouvrit.

– Oui, il faut faire à ce salaud un procès historique. On ne dira jamais assez le mal que ces gens-là ont fait.

Historique! C'était le mot qu'on entendait depuis le matin sur toutes les bouches, sur toutes les ondes. Ridicule.

– Comment peut-on savoir aujourd'hui si un procès va être historique? fis-je remarquer.

Je me souvenais des blagues antiques de mon défunt père, qui aimait à plaisanter sur les soldats qui « partent pour le jour le plus long », et ce romantisme naïf des commentateurs qui oublient les incertitudes des vainqueurs avant le combat.

Ce fut Froïke, un des vieux militants, qui intervint. Il avait l'âge de ceux qui ont vu le diable en personne, et toute évocation de la Shoah lui donnait des tremblements nerveux. Bégayant à toute force et faisant des efforts démesurés pour trouver ses mots, il se leva de sa chaise.

– J'ai vu de mes yeux comment ils faisaient. J'ai vu mon propre petit frère se faire assassiner dans les bras de ma mère... Il n'y a pas de pitié ni de pardon possible pour ces monstres!

Je fronçai les sourcils. Qui avait parlé de pardon ou d'oubli? Le sujet était brûlant, aussi revins-je à la source de ma remarque.

– Je n'ai pas dit ça. J'ai juste dit qu'on ne peut pas décider à l'avance si un procès va être historique...

Ann, la douce et tendre Ann me coupa au milieu de ma phrase.

– Je suis d'accord avec Froïke. Il faut savoir une chose tout de même : aujourd'hui, aux États-Unis même, il se trouve des gens pour mettre en doute l'existence des chambres à gaz, et la réalité même de la Shoah. Il faut redire certaines vérités même si on croit les avoir déjà suffisamment dites. Un procès historique est indispensable.

J'eus soudain un doute sur ma compréhension du vocable. Je me tournai vers Jamal :

– Que signifie « *taarikhi* » ? C'est bien « historique » ?

Il approuva du chef, il semblait me comprendre. Il était bien le seul. Car Nimrod, qui s'était tu jusqu'à présent, coiffa sa casquette de leader et partit dans une grande diatribe pédagogique sur la différence qu'il y a entre pardonner et renoncer à la vengeance. Et il conclut comme les autres qu'un procès historique...

Sentant que j'allais incessamment passer pour révisionniste, je me fâchai.

– Mais écoutez ce que je dis à la fin, explosai-je en hébreu. Je n'ai jamais dit qu'il ne fallait pas juger les bourreaux nazis ni même les pendre par les couilles! J'ai seulement fait remarquer que personne ne peut dire à l'avance si un événement va être historique ou non. C'est l'histoire seule qui le dira...

Horriifiée, je lus dans tous leurs regards convergeant vers moi que j'avais osé toucher à la Shoah, que par un stupide scrupule de sémantique, moi la seule non-juive du groupe, j'avais semé un doute sur ma sincérité à leur égard. J'avais profané de la Souffrance Juive.

À la fin du cours, je pris Jamal à part.

– J'ai tout à fait compris ce que tu voulais dire, me dit-il. Mais il y a des sujets qu'on ne peut tout simplement pas aborder. J'ai eu tort.

J'étais verte de rage.

Pendant le déjeuner, Froïke me prit à partie.

– Tu ne sais pas ce que c'est, toi, de se faire tuer rien que parce qu'on est juif!

Exaspérée, je quittai la table.

– Vous êtes tous paranoïaques!

Je les supportais de moins en moins.

Un jour que nous étions en cours d'histoire, Tzipora, notre professeur d'orientalisme, évoqua la grande révolte de 1936, cette longue et sanglante grève de six mois qui avait mobilisé les Arabes de Palestine contre l'arrivée des usurpateurs juifs. Tzipora eut beau tenter d'expliquer les raisons de ce soulèvement contre l'envahisseur, elle ne parvint pas à faire taire le brouhaha de la classe, réunie pour ces cours avec le groupe des futurs soldats. Je tentai de discuter à la sortie.

– Une grève générale c'est une grève générale. Pourquoi nier qu'il s'agisse là d'un mouvement populaire? dis-je à Froïke qui tremblait comme une feuille.

– On n'a pas le droit de dire n'importe quoi. Une grève c'est une grève, une émeute raciste c'est autre chose.

Chez ces vieux militants socialistes, c'était le mot « grève » qui écorchait les oreilles.

– Raciste? Pourquoi dire que c'étaient des émeutes racistes?

– Eh bien moi qui parle souvent avec des Arabes, j'ai discuté avec un ancien gréviste de 36. Parfaitement. Et il m'a bien expliqué ce qu'il voulait alors : chasser les Juifs, tuer des Juifs rien que parce qu'ils sont juifs!

Et non pas, accessoirement, parce qu'ils expropriaient d'humbles paysans sans autre ressource.

Rien que parce qu'ils sont juifs. *Rak biglal she hem Yehudim*, disait-il en hébreu. En prenant la première lettre de chaque mot, je fabriquai un sigle et inventai un nouveau vocable : RaBaSHI.

Les Palestiniens de 36 n'ont pas tué des envahisseurs, mais des Juifs. Rabashi.

À Gaza, trois colons juifs ont sauté dans un attentat. Une poignée de fanatiques viendra à grand renfort de caméras

rebaptiser la place centrale de la ville « Place des Juifs », parce qu'on y a tué, non des expropriateurs, mais des Juifs. Rabashi.

À Jérusalem, l'étudiant talmudiste a été poignardé, non parce que son séminaire s'est installé en plein quartier arabe dont les habitants ont été chassés, mais Rabashi.

Et si les expropriateurs avaient été Français, Chinois, ou Noirs? On ne se pose pas la question. Saute une voiture, tombe un soldat, c'est un Juif qu'on tue. Ni un colon, ni un envahisseur, ni un soldat, ni un fasciste ou un voleur ou un salaud, pas même un être humain. Un Juif. Uniquement parce qu'il est juif.

Rabashi.

Les Israéliens recouvrent d'antisémitisme toute résistance à leurs abus.

Mon malaise allait croissant. Ma bonne connaissance de la langue me permettait de suivre à la radio et à la télévision la façon dont étaient distillées les nouvelles, et mes raisons d'enrager se multipliaient. J'appris un jour qu'un délinquant français d'origine juive était venu se réfugier en Israël et réclamait l'asile, invoquant le droit de tout Juif à trouver refuge sur la terre de ses pères quand sa vie était en danger.

– Il prétend, et on peut le croire, que s'il va en prison en France il y sera tué, m'expliqua Iuval.

– Parce qu'en France on tue les Juifs en prison rien que parce qu'ils sont juifs, grinçai-je.

J'en fus tellement choquée qu'à l'occasion je m'en ouvris à Shaül.

– Bien sûr que je suis pour l'extradition! s'exclama-t-il. Ce sont des arguments d'extrême-droite que de prétendre que nous devons le protéger contre la loi française.

Ah, tout de même.

– Nous voulons respecter l'état de droit, et nous pouvons exiger de l'État français qu'il donne des garanties sur sa sécurité.

– Mais tu n'imagines pas tout de même, toi aussi, que sans cela il se fera assassiner! dis-je, meurtrie par la suite. Tu crois toi aussi qu'en France on tue les Juifs rien que parce qu'ils sont juifs! Ce type est un assassin, un trafiquant de drogue, un type sans foi ni loi qui vient pleurer qu'on en veut à sa peau sous prétexte qu'il est juif.

Shaül haussa les épaules.

– Je ne tiens pas particulièrement à ce que mon pays récupère un type de cette espèce. Il va faire un retour bruyant à la religion et ça fera un facho de plus contre nous.

Il n'avait pas dit le mot qu'il fallait pour me rassurer.

– Tu es d'accord, toi, pour que tout Juif du monde ait le droit de venir s'installer ici, quel qu'en soit le prix?

– Absolument, dit-il.

– Alors tu es d'accord avec ce qui fait la fascisation que tu crains. Vous faites venir ici des nantis qui n'ont jamais su ce qu'antisémitisme veut dire, qui s'installent bruyamment dans les Territoires ou à Gaza, et ensuite tu pleures parce qu'ils n'ont pas l'idéal qui vous a fait naître...

– Nous ne sommes nulle part à l'abri de l'antisémitisme, conclut-il.

L'antisémitisme! À toutes les sauces, en toutes circonstances!

Un jour, je faillis étouffer de rage en suivant à la télévision un reportage sur le révisionnisme. Un vieux professeur francophone expliquait à une charmante journaliste comment la presse française se faisait l'écho du négationnisme. Il avait apporté sur le plateau une collection de journaux français que j'avais incidemment lus, et faisait sa revue de presse :

– Même le quotidien de gauche *Libération*, même l'hebdomadaire *L'Événement du jeudi*, pourtant réputé libéral, tous ces périodiques ont rempli leurs colonnes des considérations de ces falsificateurs de l'Histoire, disait-il d'une voix outrée qu'il tentait de calmer.

– Mais ces journaux n'ont fait que parler du sujet! Ils ne leur ont pas donné raison! hurlai-je.

J'étais chez Ron, il écrivait dans un coin et releva la tête.

– Qu'est-ce qui te met en colère ainsi? demanda-t-il.

– Mais votre télé fait passer la presse française pour négationniste!

– Il dit seulement que tout le monde a repris ces thèses.

– Pas plus que lui en ce moment! Est-ce que ça veut dire qu'il est d'accord sous prétexte qu'il en parle?

– Tu deviens patriote, ironisa-t-il avant de replonger dans ses papiers.

La déchirure était béante.

En arrivant à Giva quelques mois auparavant, j'exultais de trouver là tant de gens bien, d'humanistes, de militants, d'hommes et de femmes engagés corps et âme pour la bonne cause. Au milieu de l'hiver, je n'y voyais plus qu'une galerie de portraits grotesques, un ramassis de têtes à claques.

Il y avait d'abord Jamal. Fier comme Artaban d'exhiber son appartenance au Mapam, dont je ne mis pas longtemps à comprendre qu'elle lui valait sa place.

Sur le plan pédagogique, nul. Il lançait à chaque cours des dizaines de mots nouveaux qu'il ne nous donnait jamais l'occasion d'utiliser : il parlait tout le temps.

Jamal était un bon musulman. L'antireligiosité fanatique du Mapam ne s'adressait pas à ses membres non-juifs,

même et surtout si ces derniers, loin de puiser dans la foi les raisons d'une pensée ou d'une action, la vivaient de la façon la plus obscurantiste, la plus débile qui soit. Jamal obéissait aux préceptes du Coran sans jamais tenter d'y comprendre quelque chose, et il nous expliquait avec une naïveté désarmante, qu'on pouvait dire son chapelet en entier en quelques minutes : il suffisait de baragouiner en avalant ses mots et en égrenant les dizaines à la vitesse grand V !

Pas bien méchant tout ça.

Mais là où je finis par me fâcher tout rouge, c'était quand il faisait de l'humour. Rien n'amusait tant Jamal que les histoires de femmes battues. La représentation imaginaire d'une femme rouée de coups le faisait jubiler, sa bedaine tressautait, ses yeux s'embrumaient, il arrivait même qu'il s'étrangle et tombe à la renverse. Mon Dieu, que cela pouvait être drôle !

– Ça suffit comme ça !

Je tapai du poing sur la table, tout le monde se tourna vers moi. Jamal me regarda sans comprendre. Qu'est-ce qui lui prenait à celle-là ?

– Puis-je te faire remarquer que tu racontes tes insanités en présence de quatre femmes ? lui dis-je.

Ben quoi ? On ne pouvait plus rigoler à présent ? Toute la classe se mit de son bord.

– Arrête, quoi, ce sont juste des blagues.

Bien sûr, bien sûr. Et proférées par un type qui professe que si la mariée n'est pas vierge, il n'est pas utile de savoir à cause de qui : la porte, tout de suite.

– Bon, nous allons voir à présent si c'est moi qui manque d'humour. Je vais reprendre la même histoire, et je vais vous la raconter depuis le début en remplaçant « Femme » d'abord par « Juif », puis par « Arabe ». On va voir qui rigole le plus fort.

J'étais une emmerdeuse. C'est en substance, avec des mots plus doux, ce que Naomi vint m'expliquer seule à seule. Son raisonnement était simple : il était inutile de se battre contre Jamal. C'était une andouille, un primaire, un pauvre type enfin, à ne pas contrarier. Bref, un bon Arabe.

Et membre du Mapam. CQFD.

Le vieux Froïke, au début, m'émut beaucoup, malgré ses bégaiements pathétiques dès qu'on touchait à un cheveu de Juif. Il n'en était pas moins un vieux militant socialiste, dévoué à la paix et au rapprochement avec les Arabes. D'ailleurs, il venait apprendre leur langue, à son âge, c'était bien du mérite.

Comme nous passions un jour en bus devant la grande usine de Hedera, je lui signalai, incidemment, que les autorités avaient, pour l'installer, dynamité un village arabe entier.

– Ce n'est pas possible !

Argument massue. Mais je suis têtue comme une bourrique.

– Si, je te dis.

– Pas depuis l'Indépendance !

J'éclatai de rire.

– Non mais tu as vu l'usine ? Tu crois qu'elle a quel âge ?

– Ce n'est pas possible. Pas sur un village.

M'enfin !

Je tapai sur l'épaule de Jamal.

– Comment s'appelait le village arabe qui a été dynamité pour construire ce gros machin, là ?

Jamal connaissait, il cita le nom, la date, les chiffres.

Froïke haussa les épaules et se renfrogna.

– Ce n'est pas possible.

Dorénavant il me ferait la gueule. Je disais des choses pas possibles.

Un autre avait entendu. Il savait, lui, que c'était possible.

– Et alors, c'est une centrale électrique, ça fait du courant pour les villages arabes aussi, non ?

– Ouais, dis-je. Ça en ferait autant si on rasait un kibboutz pour l'installer à sa place.

Je me fis très, très mal voir.

Ilan faisait mieux que de parler et même d'enseigner l'arabe, il dirigeait le Centre d'études orientales. Avec un CV pareil, on est un progressiste en béton armé.

N'est-ce pas ?

Pour la première fois depuis tant d'années, j'eus un mal fou à faire renouveler mon visa de trois mois au ministère de l'Intérieur. Curieusement, avant de commencer à fréquenter des Arabes, ça se faisait en cinq minutes (plus dix à quinze, je dois reconnaître, pour leur expliquer que dans la case « Religion » je n'avais rien à mettre). Mais là, trois semaines après, toujours rien. Mon passeport était entre leurs mains, je me baladais dans le pays sans mon identité.

J'allai voir Ilan. Il dirigeait l'école, il devait y pouvoir quelque chose.

– Je crains que ma fréquentation d'Umm-el-Fahem ne me cause préjudice, expliquai-je, espérant son secours.

Tout doux, tout gentil, tout sourire, il me dit :

– J'espère que tes amis ne sont pas contre l'État.

Personne en Israël n'était mieux placé que lui pour savoir ce que l'État leur faisait, mais il espérait qu'ils ne disaient, ne faisaient rien contre. Les bras m'en sont tombés.

À mes yeux le plus insupportable, c'était Nimrod. Il n'y pouvait rien mais le pauvre, je l'insupportais à le mesure de sa réputation, et ce n'était pas lui qui la propageait. Parlez-vous de Nimrod à n'importe quel kibboutznik, ou même ancien kibboutznik, et on vous en mettait plein les oreilles.

– Ah ! Nimrod, Nimrod. Le Juste parmi les Justes.

Superlatif pas du tout éculé dans ce pays, plus prodigue en reproches qu'en éloges. Je mis du temps à comprendre

pourquoi, car je ne lui trouvais rien d'extraordinaire. Il parlait l'arabe comme un pied, refusa de venir à Arab-el-Khawaled, militant sur le secteur arabe ni plus ni moins que d'autres kibboutzniks de son acabit, envoyés par le parti pour entretenir des relations de bon voisinage avec les moins farouches des opprimés. Un type aimable, gai et heureux de vivre, un rien obséquieux quand il passait la main dans le dos d'un « bon » Arabe, entendre un-qui-collaborait-avec-lui. Alors...

Ce fut par Naomi que je compris. Nimrod forçait l'admiration de toute la gauche sioniste, parce que les Arabes lui avaient tué son père, et qu'il continuait malgré tout de vouloir faire la paix avec eux !

La grande âme que voilà ! Magnanime, cet humaniste distingué pardonnait aux Arabes (à combien, un, cinq, ou cent millions ?) la mort de son père à la guerre. Il aurait donc été normal qu'il ne pardonne pas. Et que dit-on d'un Palestinien qui, dans une situation identique, hait les Juifs ?

L'anecdote me parut si lamentable, que je doutai un moment de leur coefficient intellectuel, mais il ne s'agissait pas de cela : dans ce pays, on n'est considéré que par rapport à son groupe d'origine. On est juif, chrétien, arabe ou autre, et on porte les caractéristiques de l'ensemble, on est responsable collectivement.

Et quiconque déroge au mode de fonctionnement du groupe est un héros. Ou un traître.

« Où est passé Vaanunu ? »

Le titre fendait les premières pages des quotidiens. Mordechai Vaanunu, technicien de la centrale nucléaire de Dimona, dans le désert, avait disparu, après avoir vendu à un magazine anglais des photos prouvant qu'Israël avait la bombe atomique.

Mais quelle ordure, ce type ! Pour du fric, il a donné à l'ennemi des informations ultrasécètes sur notre système de défense. Vous ne savez pas ce qu'il a fait, ce monstre ? Il s'est converti au christianisme.

Vous savez, les Chrétiens qui tuent les Juifs Rabashi.

Coucou, le revoilà. Les services secrets israéliens sont allés le pêcher à l'aéroport de Rome où il est visiblement tombé dans un piège. Ah ! ce que nous sommes forts, tout de même.

Un fou, un malade, un renégat. Mes amis de toujours n'avaient pas de mots assez forts pour fustiger l'acte solitaire et suicidaire d'un garçon de mon âge qui avait tout risqué pour éveiller les consciences.

– Il finira pendu dans sa cellule, prophétisa une femme à Tel-Nir.

Pas l'ombre d'une commisération, ni surtout même d'une question dans sa remarque. À mort les traîtres.

– Mais ça ne vous fait rien de savoir que votre pays a la bombe ? questionnai-je.

– La bombe ? Mais si le gouvernement dit que nous ne l'avons pas, c'est que nous ne l'avons pas. Et s'il nous cache quelque chose, ça ne peut être que pour de bonnes raisons.

Un gouvernement juif risquerait-il de faire du mal à des Juifs ?

Mis au secret absolu, Mordechai Vaanunu a passé à la presse un message écrit sur sa main, qu'il a brandie devant les caméras. « J'ai été enlevé à Rome. » Le jour de son procès, il est arrivé la tête recouverte d'un casque intégral pour l'empêcher de communiquer.

– Quoi, un casque ? Et alors ? Chez les Arabes, on lui aurait coupé la tête !

Et nous, nous sommes humains, plus humains, toujours mieux que les autres.

Je fis ma petite enquête pour tenter de comprendre qui était ce garçon, et rencontrai une journaliste qui le connaissait bien.

– Un type extraordinaire. Solitaire, oui, mais bon, lucide, généreux, qui luttait depuis des années pour les droits des Palestiniens. Un mystique aussi, qui s'est converti au christianisme par souci d'universalité : il se préoccupe de l'Homme, pas des Juifs. Un visionnaire qui a un jour compris le danger nucléaire, qui a vu le péril qu'il y avait à laisser l'arme absolue entre les mains d'une clique de plus en plus fanatique.

Car quand refleurira le complexe de Massada, il n'y aura plus qu'à appuyer sur un bouton...

Vaanunu est en prison. Il a fait tout ça pour rien. Son peuple, pour lequel il s'est sacrifié, n'a pas entendu son message. Inutile donc de sa jeunesse, de sa liberté, de lui-même. J'ai mal jusqu'aux os en pensant au calvaire qu'il doit endurer.

À toi, Mordechai.

Je ne les supportais plus.

CHAPITRE XXI

Schmulik! Il me fallait Schmulik! Je ne souffrais plus personne.

Avec lui je pouvais épancher mon exaspération, il était le dernier à qui je pus ouvrir mon cœur. Mais il n'allait guère mieux que moi.

– Je suis sur la touche, m'expliqua-t-il. Ici on parle contre moi. Mon appartenance à la Liste progressiste pour la paix, le seul mouvement véritablement judéo-arabe, déplaît à beaucoup. À ce cher Nimrod notamment. Ses petits copains d'Umm-el-Fahem viennent lui rapporter que je fréquente des antisionistes, des communistes, des ennemis...

Une bouffée de larmes m'envahit.

– Ne te désespère pas, me dit-il affectueusement. Tu peux encore rencontrer ici des gens qui te feront chaud au cœur, je peux t'en présenter. Tiens, à ce propos, j'ai parlé de toi à un ami, un garçon de ton âge qui habite Umm-el-Fahem. Il veut te connaître. Il s'appelle Ahmad, il a fait des années de prison et a recommencé à militer à peine sorti. Il dit que la seule solution, c'est le combat des pauvres contre le pouvoir, quelle que soit leur origine.

– Trotskiste?

Il rit.

– Quelque chose comme ça. Ça te dit?

Ahmad avait trente-cinq ans et était célibataire, ce qui était assez inhabituel dans un village arabe. Mais il n'y vivait pas. Il louait à Tel-Aviv un appartement qu'il partageait avec quelques copains, et c'est lui qui me contacta à Giva.

– Je n'ai pas cours mardi après-midi, je pourrai être là vers quinze heures. Mais il faudra que je ne rentre pas trop tard...

– Tu pourras coucher ici en toute sécurité, me dit-il. Ne t'inquiète pas. Il y a la place et je ne drague pas.

Je ris.

– Alors dans ces conditions...

L'appartement était situé en plein centre-ville, au rez-de-chaussée d'un immeuble ancien, comme peuvent être anciennes les constructions de cette ville récente. Mon cœur battit un peu quand je sonnai. Un homme de taille moyenne, un peu corpulent, brun frisé très dru à la pilosité débordante m'ouvrit avec un sourire :

– *Ahlan wa Sahlan!*

C'était meublé de bric et de broc, pauvrement, mais d'une impeccable propreté. Dansant légèrement d'un pied sur l'autre pour masquer sa gêne, il proposa :

– Thé ou café?

Nous nous scrutâmes longuement, aussi émus l'un que l'autre. Puis nous éclatâmes de rire.

– Allons, dis-je curieuse. Pourquoi es-tu intéressé à me connaître?

– J'allais te poser la même question.

– Toi d'abord.

Au premier coup d'œil, il n'était pas beau, avec un nez un peu fort et une espèce de balai-brosse noir et argenté sur le crâne. Mais il avait une magnifique rangée de dents éclatantes sur une bouche mobile, et sa tignasse avait surtout besoin d'un coup de ciseaux. Je pris place sur ce qui avait dû être un canapé dans une vie antérieure, délaçai mes chaussures pour me mettre à l'aise, et m'assis en tailleur.

– Je t'écoute.

Il me dévisagea en souriant.

– D'abord, Schmulik m'a dit du bien de toi, et Schmulik c'est une référence. Il m'a dit : « très à gauche, moralement très bien et très sympa ».

Sourire.

– Ensuite, il m'a dit que tu écrivais...

– Oh!

– Ce n'est pas vrai?

– Écoute Ahmad, oui et non. Je n'ai pas la carte de presse, j'espère qu'il ne t'a pas fait croire ça. Je ne suis attachée à aucun journal, je fais des piges à droite et à gauche. Foncièrement, je suis une modeste employée dont la vie est ailleurs. C'est tout.

– Mais l'écriture, c'est ton truc quand même?

– Honnêtement, oui. Pourquoi?

Il pinça les lèvres pour réfléchir, visiblement déçu.

– Et quand il dit « très à gauche », c'est vrai?

– De plus en plus.

– Comment parle-t-on d'Israël en France?

– Jusqu'à récemment, je croyais qu'on en parlait honnêtement. Aujourd'hui je me rends compte que non. Il faut vraiment faire le voyage, et guidé, pour savoir ce qui se passe ici.

– Je n'en veux pas aux journalistes de ne pas connaître ce qu'ils ne connaissent pas. Je cherche à les rencontrer tous pour leur faire voir. Mais souvent, ceux qui se disent à gauche ont comme un blocage, et si ce n'est pas d'eux, c'est de leurs rédactions.

Il cherchait des gens qui pourraient témoigner.

– Écoute Ahmad, lui dis-je, je suis là. Je ne sais pas dans quelle mesure je pourrai t'être utile, mais j'en ai en tout cas le désir. Je connais ce pays depuis des années, tu entends

comment je parle l'hébreu, j'ai déjà rencontré une foule de gens, dont des députés, des militants pleins de bonne volonté et je suis adoptée dans un kibboutz qui m'est plus cher que tout au monde. C'est comme ça. Et ce que je découvre ici depuis que je connais Schmulik me fait tellement horreur que je suis prête à aller jusqu'à bout. Témoigner, c'est la seule chose que je pense pouvoir faire. Je ne sais pas encore comment. Peut-être un livre, un jour. J'en ai déjà écrit un, il fait en France le tour des éditeurs en ce moment. Je pourrais peut-être en écrire un autre sur le sujet... Ahmad, ne mets pas trop d'espoir en moi. Je ne suis que moi...

– Si tu crois que les gens qui acceptent de voir ce qu'on leur montre sont si nombreux!

Il disait comme Schmulik.

– Mais c'est vrai. La presse est constamment présente dans les territoires occupés et dès qu'un soldat prend une pierre dans la figure, les journalistes se précipitent. Mais personne ne s'attaque au problème de fond. Je ne suis pas un réfugié. Je suis né en Israël, j'ai un passeport israélien. Et j'ai envie de hurler. Personne ne parle de nous, comme si le seul problème de ce pays commençait au-delà de la ligne verte.

Il se tut, craignant d'aller trop vite.

– Et toi, demanda-t-il, pourquoi as-tu eu envie de me rencontrer?

– Schmulik m'a dit une chose essentielle : il croit que la seule lutte possible se fera entre Juifs et Arabes pauvres contre les riches. Ça a réveillé en moi de vieilles réminiscences marxistes et internationalistes, assez éloignées des considérations chauvines qui ont cours ici...

Nous bavardâmes jusqu'à la tombée du jour, comme de vieux amis. Puis nous sortîmes acheter le journal dans une rue voisine, et Ahmad entra dans quelques boutiques serrer des mains.

– Des gens qui sont avec nous, expliqua-t-il. Il s'agissait d'une librairie, d'un serveur de café, d'un petit épicier.

– Juifs ou Arabes? demandai-je en constatant que ce n'était évident chez aucun.

– Les deux.

– Tu as un véritable réseau...

– Chut.

Ma poitrine se gonfla d'aise.

– Je t'invite à dîner. Je t'en supplie, ne dis pas non, je sais que tu n'as pas un centime. Viens, allons chercher un restaurant sympa sur la plage. Ahmad, c'est un type comme toi que je voulais rencontrer.

Nous déambulâmes le long des rues éclairées et gaies de Tel-Aviv, et atteignîmes la plage.

– Bientôt les beaux jours. Je commence à avoir envie de me baigner.

– Je ne sais pas nager, dit-il.

– Mais Umm-el-Fahem n'est pas loin du bord de la mer...

– Trop loin pour nous. Nous n'allions jamais à la plage.

Nous nous posâmes sur le sable, le nez au vent. À la lueur des réverbères, je trouvai beau son visage dur et triste.

– Tu as souffert, n'est-ce pas?

Il hocha la tête en silence, puis sourit.

– C'est si dur que ça la prison?

– Non. C'est encore pire.

– Combien?

– Dix ans.

– Et pourquoi?

– Terrorisme.

– Vraiment?

– J'ai transporté des armes. Comprends bien : je suis né dans un pays coupé en deux. J'avais de la famille de l'autre

côté, des oncles, des cousins. Avant la guerre des Six Jours, passer la ligne de cessez-le-feu, c'était aller retrouver les nôtres. Après l'invasion, c'était pareil. Passer des armes, c'était pour nous un simple geste de résistance. Et si je n'ai pas de sang sur les mains, j'aurais pu. Cela fait des générations que les miens revendiquent l'indépendance. Après les Turcs, il y a eu les Anglais, puis les Israéliens. Finalement nous sommes la seule constante dans ce pays. Les Juifs aussi, ils vont ils viennent.

– Et aujourd'hui, que penses-tu de la lutte armée ?

– De la folie. Et quand bien même le rapport de force serait en notre faveur, cela ne changerait pas grand-chose sur le fond. Je n'ai pas plus envie d'une dictature arabe ou islamique que de l'occupation israélienne.

Je jubilais.

– J'ai failli me faire tuer en prison par des musulmans, parce que j'étais marxiste. Je les déteste, ils me font peur. Ils prennent jour après jour plus d'importance, parce que les petites gens les voient comme la seule alternative à leur quotidien bouché. Tiens, tu te souviens de Walid, ce type dont on a détruit la maison à Umm-el-Fahem. Schmulik m'a dit que tu étais allée le voir. Eh bien ça y est. Retour à la foi, barbe et longue robe. Au village, ils lancent des pierres contre les femmes qui ont les bras nus, menacent de les vitrioler, interrompent les meetings politiques pour les prières. Les Israéliens jouent sur nos divisions, c'est facile.

– Alors finalement, ton combat, c'est quoi ?

– Je veux une république laïque et démocratique. Je n'ai rien contre les Juifs, contrairement à ce que tu peux croire. J'en connais de très bien. Je m'en fous qu'un révolutionnaire soit Juif ou Arabe. Je veux la fin de ce système pourri dont beaucoup de Juifs pâtissent aussi. Là, j'en connais beaucoup. Quelle heure est-il ?

– Bientôt sept heures.

– Viens, je connais un restaurant qui va bientôt ouvrir. J'ai quelque chose à dire à un des serveurs.

Nous rejoignîmes la digue et marchâmes un peu le long de ces boîtes de nuit et restaurants qui faisaient de Tel-Aviv une ville de plaisirs et de sorties. Il frappa à la porte d'un établissement aux vitres teintées, on le reconnut et on lui ouvrit.

– Ah ! c'est toi ! dit un grand frisé en s'effaçant devant lui. On ouvre dans un quart d'heure. Je vous offre l'apéro ?

Le serveur était un Juif oriental à l'air grave, qui fit signe à un des cuistots que tout allait bien, et il nous installa à une table.

– Alors ?

– Je te présente une amie française. Elle veut voir.

– Elle sait ?

– Pas encore. Raconte-lui.

Le serveur sortit une cigarette d'un paquet, nous en offrit et leva un petit verre de porto.

– À la solidarité ouvrière !

Puis :

– J'ai rencontré Ahmad alors que je tentais avec quelques copains de mettre sur pieds un syndicat d'employés de restaurants. Ici c'est l'exploitation la plus noire. Avec le chômage qui sévit chez les Arabes, dès qu'on revendique on s'entend dire que les volontaires ne manquent pas pour prendre la place pour moins cher encore. Facile alors de nous dresser contre eux. Mais avec moi ça ne marche pas. Je suis né au Maroc, alors la propagande anti-arabe, pas avec moi. D'autant que quand on veut bien ouvrir les yeux, on ne met pas longtemps à voir la façon dont ils sont traités. Tu as entendu parler des gardes-frontières ?

Sous ce vocable ambigu se cache en fait une force de police répressive d'une brutalité légendaire.

– Ils ont tous les droits. Ils matraquent, arrêtent, torturent, rançonnent. Tu sais à quoi ils jouent le soir? Il y a à Jaffa, à quelques minutes d'ici, des entrepôts où se réfugient la nuit des ouvriers de Gaza qui ne rentrent pas chez eux le soir. C'est interdit. Ils sont la main-d'œuvre à bas prix d'Israël, mais ils n'ont pas le droit de coucher là. Après des journées de travail de douze à quinze heures, il faudrait encore qu'ils fassent plusieurs heures de route pour aller se coucher. Alors des marchands de sommeil leur louent des usines désaffectées où ils s'entassent, et les garde-frontières font parfois des descentes, pour rigoler. Ils les battent, les déshabillent et les forcent à se masturber, leur renversent du café bouillant sur la tête. Personne ne moufte. Un ouvrier de Gaza pris à passer la nuit en Israël risque un an de salaire d'amende.

Le mot m'échappa :

– Nazis!

– Ne te gêne pas, c'est aussi ce que je pense.

– Mais les Palestiniens d'ici, ceux qui ont la citoyenneté israélienne...

– Tu crois que les autres font une différence? S'ils ont envie de se faire un Arabe, ils ne lui demandent pas sa carte d'identité! Ah oui, bien sûr, la loi! Mais pour faire valoir son droit, il faut payer des avocats. Pour autant que je sache, ils sont débordés et de toute façon ils ne travaillent pas gratis.

– Et c'est avec ces travailleurs arabes que tu comptes fonder ton syndicat?

– Bien évidemment! Si je m'en tiens à mon strict intérêt, sans considération humanitaire, il faut que nous soyons unis...

– La lutte des classes, dis-je, songeuse.

– Mais oui la lutte des classes! La bonne vieille union des travailleurs contre les nantis. Allez les petits, on ouvre. C'est l'heure.

Je passai une des plus délicieuses soirées que j'aie connues en Israël. La nourriture était délicieuse, le cadre parfait avec chandelles sur les tables, musique douce, et ces coups d'œil complices que l'Israélien et le Palestinien s'échangeaient.

– Un petit supplément de salade pour Madame, c'est pour moi, disait-il en posant sur la table quelques olives parfumées ou une assiette de légumes frais baignant dans le cumin et le citron vert. Je vois que tu aimes la cuisine orientale.

Lorsque le restaurant fut presque plein, un musicien se mit au piano et commença à jouer quelques airs de renommée internationale.

– J'ai envie de chanter, dis-je.

– Chiche!

Ahmad appela son copain et lui dit trois mots à l'oreille, et sans que j'eus le temps de protester, il alla parler au pianiste qui me fit un signe de la tête.

– Tu connais la Commune de Paris? soufflai-je à Ahmad.

– Évidemment.

– Alors, à la Commune!

Et j'allai interpréter *Le Temps des Cerises*.

Je passai finalement la nuit chez lui, sagement comme promis, et il m'emmena le lendemain à Jaffa. Je n'irais pas aux cours ce matin-là, j'allais voir le marché aux esclaves.

C'était une petite place située dans un quartier sale, où dès cinq heures du matin des centaines d'ouvriers de Gaza faisaient le pied de grue en attendant l'employeur. Ceux-ci arrivaient avec des camions qu'ils ne garaient pas devant le groupe mais plusieurs centaines de mètres plus loin, et c'était

la course à celui qui arriverait le premier. Pour une journée de salaire minable, sans sécurité, sans couverture sociale. Assise dans une voiture prêtée par un copain, je regardais le manège. Les trente derniers allaient devoir rentrer bredouilles. À cette heure-ci, c'était fini.

– Tiens, on dirait qu'il y a du grabuge, dit soudain Ahmad en regardant le groupe.

Un car de police venait d'arriver sur la place, et tous les ouvriers s'agglutinaient autour.

– Viens, on va voir. Gare-toi un peu plus loin.

Quand j'eus mis la voiture à l'abri, je me dirigeai vers le centre de la place et Ahmad m'expliqua que les policiers étaient venus le matin leur confisquer toutes leurs cartes d'identité. Ici, c'était comme de tout perdre. Plus de boulot, la prison au premier contrôle, plus moyen de gagner sa croûte...

– Et pourquoi ont-ils fait ça ?

– Ils ont balancé des coups de pieds contre la voiture d'un patron qui n'avait pas payé un ouvrier hier, et qui est revenu aujourd'hui pour en trouver un autre...

– Qu'est-ce qu'on peut faire ?

– Moi, rien. Toi, essaye.

Il me poussa fermement dans le dos.

Je m'approchai du car de flics, les pris rapidement en photo, me collai contre la carrosserie et tendis le bras en arrière pour donner mon appareil. Une main le saisit et un petit mouvement de corps derrière moi me signala qu'il faisait le tour du car. Ouf !

– Bonjour messieurs. Que se passe-t-il ici ?

J'arborais mon sourire le plus candide, le plus niais. Les deux hommes étaient affalés dans leur puissance, goguenards et méprisants, l'un d'eux tenant à la main un énorme paquet de carnets verts. Ils sursautèrent.

– Qui es-tu ?

– Je m'appelle Marion, je suis française en vacances ici.

Que se passe-t-il ?

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– J'arrive de mon kibboutz pour aller à la plage, je me suis trompée de chemin et j'ai vu du désordre. Je voulais juste savoir ce qui se passait.

– Quel kibboutz ?

– Tel-Nir. Tu connais ? Que se passe-t-il ?

– Qu'est-ce que ça peut te faire ?

– Oh ! Rien du tout. Je voulais juste savoir. Je passais par là et j'ai vu du désordre, je me rendais à la plage et...

Mon entêtement et mon air tarte les poussèrent dans leurs retranchements.

– Ils se sont battus, dit l'un des policiers.

Oh ! les vilains esclaves pas sages...

– Ah ! C'est grave ?

Ils se tortillèrent sur leurs sièges, très, très mal à l'aise. On a beau être les flics les plus humains de la seule démocratie de la région, les abus de pouvoir sont tout de même plus jouissifs sans témoins gênants.

Celui qui tenait le paquet tendit l'air de rien la main à la portière, et toutes les cartes disparurent, immédiatement distribuées. Il voulurent se récupérer.

– C'est qui ton copain là-dedans ?

– Pardon ?

– Oui, tu connais bien quelqu'un ici.

– Moi ? Pas du tout. Je passais par là, j'allais à la plage...

Je devenais lassante.

– Bon, bon... Comment parles-tu si bien l'hébreu ?

Ça, la gent policière ne me le pardonnera jamais.

– Depuis le temps que je viens ici...

Il fallait bien conclure.

– On te raccompagne.

– Inutile, j'ai ma voiture.

– Où ça ?

– Là, fis-je, évasive.

Ils n'avaient plus rien à me demander, le chauffeur mit le contact et démarra lentement. Je me dirigeai le plus doucement possible vers la voiture, Ahmad s'approcha.

– Ne me suis pas, ils nous surveillent. Je ne te connais pas, dis-je sans me retourner.

– Ton appareil...

– Cinq minutes. Ils vont peut-être revenir. Ahmad, reste avec eux, je fais le tour du pâté de maisons, je reviens dans cinq minutes.

Quand je fus sûre qu'ils étaient partis jouer ailleurs, je retrouvai Ahmad en pleine palabre au milieu d'un groupe d'une dizaine d'ouvriers. Ils étaient jeunes pour la plupart, mais burinés déjà, nerveux, pressés. Ils me rendirent mon appareil et m'entourèrent chaleureusement.

– Tu écris ? me demanda le plus âgé.

L'obsession du témoignage. Raconter, raconter.

– J'écrirai, lui dis-je.

– Elle est avec les travailleurs, dit Ahmad.

– Les travailleurs palestiniens ?

Je leur fis un sourire.

– Avec tous les travailleurs.

Il était dix heures et leur journée était fichue. Il allaient rentrer à Gaza, en taxi bien sûr. Mon ventre se noua d'émotion, je levai doucement le poing gauche à hauteur de la tempe. Ils firent de même, mais écartèrent deux doigts : le V de la victoire, le geste de défi de centaines de milliers d'entre eux, six mois plus tard, quand enfin allait exploser leur colère : l'*Intifada*.

CHAPITRE XXII

J'entrepris un beau jour de confronter à Giva le nationalisme de Sliman et le sionisme de Nimrod et les autres. Après tout, ne se disaient-ils pas tous de gauche ?

Sliman prit place un soir à la table du professeur dans notre salle de classe, et une trentaine d'Israéliens arabisants s'installa en rond sur des chaises.

Sliman savait parler en public. Patiemment, avec beaucoup d'humour et de distance, il raconta le quotidien au village, la saleté des rues, les discriminations dont ils étaient victimes : les diplômés d'études supérieures obligés de passer le balai ou de vider les poubelles, les vocations brisées par la sélection à l'université qui se faisait sur dossier donc à la tête du client, les budgets dérisoires dont disposaient les municipalités arabes, les destructions de maisons enfin.

Il ne m'apprenait rien, mon intérêt résidait ailleurs : je voulais voir comment réagissaient les enfants du sionisme de gauche face à des réalités qu'ils ne pouvaient nier.

En face de moi, un jeune homme trépidait comme avait fait Ury à la Knesset. « *Elohim! Elohim!* » Mon Dieu, mon Dieu, gémissait-il. Il levait les yeux au ciel, se passait la main dans les cheveux en signe d'impuissance, il ne tenait pas en place.

Naturellement, de nombreux jeunes quittèrent la salle. La fuite habituelle, ce n'était pas une surprise. Mais la partie la plus intéressante de la rencontre se déroula quand Sliman accepta de répondre aux questions. Un jeune, qui avait suivi l'exposé sans en perdre une miette, demanda la parole.

– Explique-nous une chose, parce que je t'assure que pour moi c'est un mystère. Pourquoi ne faites-vous rien contre cet état de fait?

J'imaginai que Sliman allait piquer une rage, mais il sourit simplement.

– Que veux-tu dire?

Le jeune était un bon élève. Il avait appris l'usage de *ya'ani*, le « c'est-à-dire » ou « n'est-ce pas » qui émaille les phrases arabes.

– Mais oui. Bon, vos rues sont dégueulasses, *ya'ani* c'est d'accord. Qu'est-ce qui vous empêche *ya'ani* de les nettoyer? C'est vrai à la fin, *ya'ani* vous pleurez toujours que vous avez moins que nous, mais qui vous empêche de *ya'ani* vous prendre par la main pour faire en sorte *ya'ani* que cela change? Pourquoi dire que tout est de notre faute à nous?

Il avait été inutile d'expliquer que la municipalité ne disposait pas des fonds pour creuser des égouts ou payer des ouvriers de la voirie. À quoi bon? Yavéka.

– C'est comme *ya'ani* les destructions de maisons. C'est vrai, quoi, vous n'avez pas le permis de construire, mais *ya'ani* est-ce que vous le demandez vraiment?

Ces Arabes étaient vraiment des imbéciles.

Naomi intervint à son tour.

– Je suis allée à Umm-el-Fahem avec Marion, j'ai vu des gosses qui jouaient dans des rues sans trottoirs où des voitures déboulaient sans crier gare. Il doit y avoir des accidents, c'est dangereux. Pourquoi ne faites-vous rien?

Sliman répondit en souriant, sans convaincre personne. Il redit ce qu'il avait dit et prit congé. J'eus honte de l'avoir amené là. J'allai voler dans les plumes de Naomi.

– Mais tu te rends compte de ce que tu racontes? Sliman a été assigné à résidence pendant deux ans pour avoir protesté

contre la situation qui lui est faite, et tout ce que tu trouves à dire c'est qu'il ne fait rien! Mais dans quel monde vis-tu? Dès qu'ils font quelque chose on les met en taule! On les traite de terroristes!

Elle haussa les épaules et passa à autre chose.

Je saisisais toutes les occasions de rencontrer les militants d'Umm-el-Fahem et Hassan, l'avocat rencontré avec Schmulik, vint me chercher un soir à Giva pour aller prendre un pot dans un bar d'Afula. C'était une sorte de pub anglais, avec grosses tables de bois et bière coulant à flot dans des chopes de verre. Un endroit à part, occidental, à des années-lumière du Moyen-Orient.

Un étudiant affable vint s'asseoir à notre table et entama la conversation. De toute évidence, il voulait parler à un Arabe, le type marqué de Hassan ne laissant aucun doute quant à son origine. L'étudiant s'appelait Ari, il était pacifiste, il était de gauche. Il voulut rassurer Hassan sur les intentions d'Israël.

– Ce ne sont pas les lois qui sont mauvaises, lui expliqua-t-il sans complexe, ce sont les hommes.

Il ne savait pas qu'il s'adressait à un juriste.

– Une loi qui autorise à détruire des maisons en plein hiver n'est pas mauvaise?

– Mais c'est de votre faute, aussi! Pourquoi construisez-vous sans permis?

Hassan blêmit.

– Et faites-vous aussi ce qu'il faut pour obtenir les permis en question?

Je crus que Hassan allait lui mettre la main dans la figure, mais je le retins par le pull-over et il s'écrasa sur sa chaise. Ce gentil étudiant était plein, tout plein de bonnes intentions à l'égard des Arabes.

– Et que faudrait-il qu'ils fassent pour l'obtenir, demandai-je. Tu les prends pour des cons ou quoi?

Il arbora un sourire niais, *love-love*, pacifiste à la con. Sous d'autres cieus, je lui aurais accordé un signe de croix bénisseur.

– Je ne sais pas, moi. Qu'ils essayent au moins...

– Tu sais aussi bien que moi que les permis sont demandés et refusés parce que les autorisations sont entre les mains des Juifs. Les Arabes ici n'ont le droit que de se taire et de faire le sale boulot. Ce sont eux qui vous vident les poubelles, vous construisent les maisons, font vos routes pour des salaires dégueulasses. Et ne dis pas que certains font des études, c'est marginal par rapport aux Juifs. Alors pourquoi te dis-tu de gauche si tu justifies tout ça?

Il se tortillait sur sa chaise.

– Écoute, me dit-il, le sale boulot, tous les pays du monde le font faire par les minorités. Tiens, en Amérique par exemple, ce sont les émigrés Sud-Américains qui le font.

J'explosai :

– C'est l'Amérique de Reagan ton modèle de gauche?

– Mais l'Amérique est un pays démocratique.

– Et c'est l'exploitation des latinos que tu prends comme exemple pour le démontrer!

Hassan s'était levé, livide.

– Écoute-moi bien mon vieux. Il y a une loi ici qui dit que les ouvriers des territoires occupés n'ont pas le droit de dormir en Israël où ils viennent travailler tous les jours. Une loi démocratique, si j'en juge par tes critères. Mais comme certains viennent de très loin, il arrive que des patrons les « autorisent » à dormir sur place, pour les avoir sous la main aux aurores. Et pour ne pas avoir d'embrouilles avec la police, ils les enferment à clé dans l'usine. L'an dernier une telle usine

a pris feu, et on a retrouvé au petit matin les ouvriers rôtis, accrochés aux barreaux du bâtiment. Alors dis-moi, jeune sioniste de gauche, humaniste de mes deux : as-tu manifesté? T'a-t-on vu défilier pour crier au scandale? Vas-tu me redire que c'est la loi qui est bonne et les hommes mauvais?

Ari pensa, sans doute, que « décidément tous les Arabes sont contre nous ».

Quand il arriva à la voiture, Hassan, lui, avait des larmes de rage au bord des yeux.

Ma résistance aux obsessions paranoïaques et aux justifications d'humanité avait atteint son ultime point de non-violence. Le ressort était à cran. Un matin, j'appris en surprenant une conversation, qu'un abominable massacre de Palestiniens avait eu lieu au Liban.

– C'est bon pour nous, dit Hava.

– Quoi?

– Oui, s'entêta-t-elle. Que les Arabes se tuent entre eux, ça en fait moins sur notre dos!

– Ça n'est pas une mauvaise nouvelle en effet, approuva Naomi.

Je me mis les deux bras sur la tête.

– Oh! non!

Nimrod prit immédiatement la parole pour leur faire la morale mais j'étais déjà dehors. Je m'enfuis en courant à travers le gazon, et m'arrêtai devant le centre de documentation sur l'*Hashomer Hatzair*. Je poussai la porte du musée et m'arrêtai pour souffler. Dans une semi-pénombre, je vis que se tenait là une exposition permanente sur l'histoire du mouvement. De grandes photos montraient des pionniers en bleus de travail plantant des arbres, épierrant des champs, faisant la tambouille dans des chaudrons. Aux murs, des affiches

en plusieurs langues, rappelant quel avait été l'idéal de ces pionniers de gauche. « Appel à tous les travailleurs! » disait une affiche qui terminait par « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous! » Je me posai sur une chaise et me mis à pleurer doucement. La porte s'ouvrit, et un des permanents de Giva entra, suivi d'un groupe de Sud-Américains.

– Que fais-tu là dans le noir?

Je soupirai pour toute réponse.

– Je dérange?

– Pas du tout. Je fais visiter le musée à ces nouveaux-immigrants. Tu peux te joindre à nous.

Il alluma les lumières et fit son tour dans un hébreu simple et limpide, accessible à ces nouveaux-venus encore tout pleins d'espérances. Je les suivis en silence, et m'arrêtai devant le fac-similé d'une carte d'identité française datant du régime de Vichy. Au bas de la carte, une mention honnie : religion juive.

– Ça c'est dégueulasse, dis-je croyant abonder dans le sens de la visite et de l'ambiance du lieu.

Je faisais ainsi une concession à mon rejet total de Giva, voulant me prouver à moi-même que tout ceci avait eu un jour sa justification. Le guide me demanda.

– Quoi donc?

– Ça. C'est la honte de la France d'avoir marché avec ce régime de Vichy.

– Ça n'a pas beaucoup changé depuis...

– Pardon?

Je levai les yeux vers ce grand escogriffe qui n'avait jamais mis les pieds en France et voulait m'expliquer ce qui s'y passait.

– Et Le Pen? Qu'en fais-tu? Il n'est pas antisémite peut-être.

– Je n'ai pas dit le contraire. Mais jusqu'à plus ample informé, il n'est pas au pouvoir, et je peux te garantir que l'antisémitisme en France reste une affaire privée et très mal vue. Il suffit de traiter quelqu'un d'antisémite pour le livrer à la vindicte publique. C'est la haine des Arabes qui se porte bien!

– Tu dis n'importe quoi. J'ai discuté avec des Juifs français, ils disent que l'antisémitisme en France n'a jamais été aussi virulent qu'aujourd'hui.

J'eus envie de lui envoyer un gigantesque coup de pied dans les couilles et me retins plus par épuisement que par souci des convenances.

– Pas même à l'époque où on marquait « Juif » sur les cartes d'identité?

– Tu veux me faire croire que la France n'est pas le pays de l'affaire Dreyfus?

Je rugis.

– Et que sais-tu de l'affaire Dreyfus? Tu connais un pays, toi, où une moitié de la population s'est fichue sur la gueule avec l'autre moitié à cause d'un Juif? Il n'y a que la moitié antisémite qui t'intéresse. L'autre moitié n'est pas importante.

Ma violence le mit hors de lui. Il me fusilla du même regard que mes anciens amis m'avaient balancé quand je m'obstinais à prétendre qu'un procès ne peut pas être décrété historique le matin de son ouverture.

– Il y a des gens comme toi partout, conclut-il. Il y en avait aussi dans l'Allemagne nazie. Des gens qui ne veulent pas voir. Qui disent ensuite « Je ne savais pas ».

L'ouragan.

– Et toi, tu vois quoi pauvre con! Raconte-moi un peu ce que tu as fait quand il y a un an des ouvriers arabes des Territoires ont été brûlés vifs dans une usine où on les avait

enfermés à clé. Tu ne savais pas peut-être! C'était dans la presse pourtant. Et est-ce que tu vois que ton pays est justement celui où « Juif » ou « Arabe » est marqué sur les cartes d'identité, pour le cas où on casserait la gueule par erreur à un Juif un peu trop basané? La semaine dernière, un Juif irakien a failli être lynché sur la plage de Netanya parce qu'il avait lancé une balle de ping-pong sur la tête d'une petite fille, et il a dû la vie sauve au fait qu'il a brandi sa carte pour prouver qu'il était juif. Tu es fier, hein, de vivre dans un pays démocratique à la tradition humaniste? Bande de fachos, de racistes, de malades!

Je quittai le musée en claquant la porte. Je croisai Schmulik qui marchait, livide, dans ma direction.

– Schmulik!

Je n'eus pas le temps de lui raconter.

– Ils m'ont viré, dit-il d'une voix blanche. C'est fini. Pour me ménager, ils m'ont fait nommer secrétaire général de mon kibboutz en prétendant que c'était à mon honneur. En fait ils m'éloignent d'Umm-el-Fahem, et ils me retirent les séminaires judéo-arabes. Inutiles, disent-ils. Dangereux pour les gosses. Les Juifs bien sûr. Ils vont continuer, mais avec un type que personne ne connaît chez nos amis Palestiniens. Un bon sioniste qui n'ouvrira aucune porte mais leur permettra de dire qu'ils font de leur mieux, mais que les Arabes ne veulent pas. Et l'artisan de la manœuvre, c'est Nimrod.

Le Juste parmi les Justes.

J'éclatai en sanglots.

– Je n'en peux plus. Je me tire, je ne peux plus les voir. Sans toi, ça n'a plus de sens ici. Schmulik, tu es l'homme le plus propre, le plus humain, le plus honorable que j'aie rencontré dans ce pays.

Le chagrin et la révolte m'enivraient comme du vin, mon

trop-plein d'émotion se manifestait avec une exubérance exaltée.

– Moi qui les aimais tant!

Schmulik me câlina tendrement, je me pressai dans ses bras éperdument.

– Ne laisse pas tomber, Schmulik. Jamais.

– Jamais, dit-il. Toi non plus, n'abandonne pas.

– Je te jure.

Quand je lui fis face de nouveau, je vis qu'il avait les yeux baignés de larmes.

J'étais dans ma chambre en train de rassembler mes affaires quand Ann passa la porte.

– Tu pars?

– Oui, dis-je en reniflant. Je ne peux plus. Il y a certaines choses dont je ne veux pas être complice. Tu ne peux pas comprendre.

Ann était petite et boulotte, pas très jolie mais dotée d'un charme indéniable, celui d'une intelligence vive. Elle s'assit sur le lit de Naomi.

– Tu sais que j'avais l'intention de fonder un kibboutz ici?

– On m'avait dit ça. Ça marche?

– Ça marcherait si je voulais bien m'asseoir moi aussi sur ma conscience.

Elle faisait partie d'un groupe d'immigrants américains venu là pour faire rimer sionisme et droits de l'homme. Carrément d'extrême-gauche, ils avaient l'intention de créer le premier kibboutz d'un genre nouveau : binational. Déléguée par son groupe, Ann s'était rendue à la fédération affiliée au parti travailliste, le Takam, qui l'accueillit à bras ouvert. Elle expliqua qu'ils voulaient s'installer en Galilée,

justement là où il y avait le plus d'Arabes, pour inventer de nouveaux rapports avec eux. Tout marchait pour le mieux, on leur trouva des terres et on leur jura sur la Torah qu'aucune d'elles n'avait été expropriée. Mais on ne roule pas Ann dans la farine. Elle réclama une carte d'état-major et se rendit sur place : non seulement le quart des terres avait été exproprié récemment, mais les trois quarts ne l'étaient pas encore !

– Et qu'as-tu fait ?

– Je suis retournée au Takam et j'ai hurlé. Ils m'ont dit que je n'y connaissais rien, que les Arabes étaient des menteurs quand ils disaient qu'ils ne voulaient pas vendre, qu'ils venaient la nuit quand les autres ne les voyaient pas pour dire qu'ils acceptaient mais n'osaient pas le dire devant les autres. « Ils se détestent entre eux et l'OLP les terrorise. »

– Et alors ?

Ann pinça les lèvres. Elle si douce, apparemment si effacée, roula des yeux colère :

– Je lui ai demandé le nom et l'adresse du dernier qui était venu lui dire ça. Ça a bardé. Il s'est moqué de moi, m'a dit que nous les Américains nous ne connaissions rien à la situation. Et il a conclu que je devais choisir entre faire de la politique ou fonder un kibboutz.

J'ignorais tout de cette petite bonne femme de vingt-cinq ans à l'air tellement conventionnel !

Je me sentis moins seule...

– Où vas-tu ? demanda-t-elle.

– Je ne sais pas encore. J'ai un copain palestinien à Tel-Aviv, je vais le retrouver. J'ai envie d'aller vivre à Umm-el-Fahem le temps qu'il me reste. De toute façon j'y pratiquerai l'arabe plus qu'avec Jamal. Pour ce qui est des cours d'histoire...

– Je pars aussi, dit-elle enfin. J'ai un diplôme de puéricultrice. Je pourrais travailler dans un jardin d'enfants dans un village.

– Mais...

– Moi non plus je ne supporte plus. Je quitte Giva.

Naomi entra.

– Ne pars pas, Marion, ne quitte pas Giva comme ça. C'est trop bête, tu es trop sensible.

– Je suis comme je suis. Il y a des choses que je ne peux pas entendre, c'est tout. Si j'étais en France dans un groupe qui applaudit à un massacre de Juifs, je ferais pareil. Tu comprends, ça ?

– Mais qu'est-ce qu'on a dit de si terrible ? Oui, je sais, j'ai eu tort de dire qu'un massacre de Palestiniens était une bonne nouvelle. Je le regrette. Mais ça ne change rien au fond. Tu sais que je suis sincère quand je défends les droits des Arabes d'ici.

– Ça veut dire quoi « défendre » ? Tu ne défends rien du tout, tu fais comme les autres, tu te donnes bonne conscience.

– Marion, tu fais une bêtise.

– En aucun cas.

– Ne me laisse pas toute seule.

– Moi aussi je suis toute seule. Je l'ai toujours été, et jamais autant qu'aujourd'hui. Et Schmulik est seul aussi. Tu sais ce qu'ils lui ont fait ?

– Schmulik fricotait avec des nationalistes à Umm-el-Fahem, des types qui n'ont qu'une idée en tête, détruire l'État d'Israël.

– Parce que tu voudrais qu'ils le soutiennent ! Mais enfin Naomi, qu'est-ce qu'on défend ici ? Un État, avec sa police, son armée d'occupation, ses gardes-frontières sadiques, sa justice à deux vitesses ? Ou bien un peuple ? Tu te rends compte que tu ne fais pas la différence entre le peuple et l'État, et que quand vous dite « Israël » on ne sait jamais de quoi vous parlez ? C'est monstrueux. Viens avec nous, on sera toutes moins seules.

– Je ne peux pas. Je travaille au Kibboutz Haartzi, j'ai ma maison, mon kibboutz...

– Naomi, ce qui se passe dans ce pays est grave. Il faut choisir son camp.

CHAPITRE XXIII

Ron conduisait et j'étais à côté de lui, à l'arrière était assis un jeune homme enseignant à Giva. Un kibboutznik lui aussi, qui donnait des cours politiques pour le compte du Mapam à des adolescents. L'ambiance était lourde. Ron avait feint de croire que je partais pour pratiquer la langue au village, et minimisé ma prise de bec au musée en ironisant sur mon « patriotisme ». J'attendais d'être seule avec lui pour mettre les pendules à l'heure.

Il ne s'arrêta pas à Tel-Aviv et prit le chemin du sud par l'autoroute qui longe la ville. La circulation était dense en cette fin de journée. Nous croisâmes plusieurs postes militaires où des véhicules s'arrêtaient pour prendre des soldats en stop. Vieille tradition israélienne. Ron fit un signe à quelques permissionnaires pour leur montrer que la voiture était pleine et qu'il ne pouvait pas s'arrêter et passa sans sourciller devant une voiture arabe accidentée. Nous doublâmes une bonne dizaine de ces gros taxis collectifs minables qui rejoignent Gaza à la nuit tombante, remplis de voyageurs au mépris de toutes les règles de sécurité. Je rompis le silence pesant :

– Voilà la classe ouvrière israélienne.

Ron ne desserra pas les dents, mais le jeune homme à l'arrière ne put s'empêcher.

– Tous les pays développés ont besoin de main-d'œuvre extérieure. Ce n'est pas propre à Israël.

– C'est ça que tu enseignes dans tes cours de socialisme ? Qu'un pays démocratique doit avoir son réservoir de main-d'œuvre à bon marché ?

Ron toussa.

– Et la France n'emploie pas de travailleurs immigrés?
Ah, la barbe à la fin!

– Ce n'est pas « la France » qui exploite des immigrés, ce sont des patrons français. Les ouvriers français, les gens de gauche, les vrais, se battent pour leur intégration et ne justifient pas la manœuvre. Par ailleurs, je te signale qu'ils ne rentrent pas en Algérie tous les soirs et disposent des mêmes avantages sociaux que les autres.

– L'Amérique aussi fait venir des travailleurs.

Et re!

– Ah! oui c'est vrai. L'Amérique de Reagan, ce modèle d'humanisme et de socialisme avancé.

Quand nous nous retrouvâmes seuls, je respirai. Ron était au supplice.

– Qu'est-ce qui se passe pour toi? demanda-t-il. Vide ton sac, Marion. Pourquoi quittes-tu Giva?

J'eus envie de crier mais n'y parvins pas. J'adorais Ron. C'était un vieil ami, il était venu chez moi avec sa femme, j'avais vu grandir ses gosses, toujours j'avais aimé parler avec lui de ses craintes, de ses espoirs, de ses projets. Il avait pour moi tant de tendresse qu'il m'avait proposé de venir travailler avec lui pour la promotion de Giva. Il faisait partie intégrante de moi-même, au même titre que Gaby, que Shaïl, que Sharon et les autres. Allais-je lui déclarer la guerre? Allais-je rompre mes liens privilégiés avec ce qui me restait de famille? Justement avec ceux qui m'avaient permis, malgré qu'ils en eussent, d'ouvrir les yeux?

– Ron, dis-je, lugubre, je vois aujourd'hui une chose limpide. Ou ce pays sera binational, ou il sera fasciste. Il faut choisir.

Il blêmit, je crus qu'il allait vomir. Il s'arrêta à une intersection et mit un temps fou à redémarrer.

– Tourne, tu bloques la circulation.

Il traversa la route et se mit sur le bas-côté. J'avais fait mouche.

– Mais nous ne sommes pas comme ça, nous!

– En paroles seulement. Et encore! Tu as entendu ce qu'a dit ce type tout à l'heure? Tu es d'accord avec lui?

Ron mit ses mains sur le haut du volant et y posa la tête, livide.

– Nous voulons que les Arabes aient les mêmes droits que nous, dit-il. Tu le sais bien enfin.

– Alors pour commencer, ne dis plus « les Arabes » mais « les Palestiniens ». Personne ne se soucie ici des droits des Irakiens ou des Algériens. Pa-les-ti-niens. C'est si difficile à dire?

Il se taisait. Il tourna vers moi son beau visage régulier, avec son nez parfait, sa bouche ronde et sensuelle. Plus d'une fois j'avais eu envie d'y mordre et je savais lui plaire aussi, mais jamais je n'avais voulu céder à cette attirance réciproque. J'étais trop proche de sa famille, de sa femme et de ses gosses, de son grand fils Itaï, déjà en âge de me séduire.

Cruelle, j'enfonçai le clou.

– Peux-tu me dire pourquoi vous avez viré Schmulik?

– On ne savait pas ce qu'il fabriquait avec les nationalistes d'Umm-el-Fahem...

– Eh bien je vais te le dire, moi. Il les écoutait, il apprenait à les connaître, à les aimer, à les comprendre. Il a fait abstraction de toute votre propagande pour apprendre par lui-même. Et il a appris. Et il s'est fait respecter. En le renvoyant vous prouvez aux nationalistes en question qu'un Juif qui les respecte ne peut pas se faire accepter par le système, même celui qui se prétend opposant. J'ai un ami avocat à Umm-el-Fahem, un militant des Fils de la terre, tu sais, le groupe « terroriste » qui réclame le droit à la terre que vous leur volez

depuis quarante ans. Quand je lui ai annoncé la nouvelle, il a haussé les épaules : « Ça ne m'étonne pas. » Tu ne comprends donc pas qu'on ne peut pas être à la fois sioniste et socialiste ?

La salle à manger de Tel-Nir, *shabbat* au matin. J'avais autour de moi une dizaine de vieux militants du Mapam, mes amis de toujours, quelques-uns avec leurs grands enfants. Je ne pouvais plus me taire et perpétuer ce tiraillement entre deux extrêmes qui m'écartelait depuis un an déjà.

– On te disait que tu étais naïve avec ton adoration. Tu haussais les épaules en disant que tu nous aimerais toujours... me lança Yankélé, mon cher, mon si cher Yankélé.

Naïve ! Les yeux me piquèrent brusquement, une douleur violente me noua la gorge.

– Naïve ! Tu me traites de naïve d'avoir cru à vos mensonges !

– Quels mensonges ?

– Non vraiment, tu exagères. Peux-tu me redire en face que vous avez acheté les terres de Tel-Nir ou que vous les avez trouvées vides de tout occupant ?

– Quand nous nous sommes installés en 56 c'était le cas.

– Mais c'est trop facile ça !

Amos, l'un des vachers, était tout pâle.

– Comprends bien, dit-il. Nous, nous voulons qu'on rende immédiatement les territoires occupés, sans contrepartie, parce que cette occupation nous pervertit, nous mine, fait de nous les bourreaux d'un peuple avec lequel nous pourrions nous entendre. Mais les arguments de la droite sont justement de dire que si on les rend, il faudra aussi rendre les autres, tout Israël. On est bien obligé de faire une différence entre Israël et les Territoires. Si on s'est installés là, c'est qu'à un moment de l'histoire c'était une question de vie ou de mort.

Je me radoucissais.

– Je ne sais pas ce que c'est que de prendre un territoire pour une question de survie, mais je veux bien imaginer. Je sais que tes parents ont été en camp de concentration, je sais ce que vous avez subi dans le passé. Ne crois pas que je veuille refaire l'Histoire, je comprends beaucoup de choses. Mais pourquoi mentir ? Pourquoi ne pas simplement dire « Oui nous les avons pris parce que nous n'avions pas le choix », au lieu de prétendre que vous étiez le « peuple sans terre sur une terre sans peuple » ? Pourquoi élever vos enfants dans un tel mensonge, une telle falsification des faits ? Et pourquoi nier ainsi le droit des Palestiniens à la même chose que vous ? Regarde le résultat : vous êtes devenu un pays impérialiste qui se fait cirer les bottes par des foules terrorisées et humiliées. Combien de temps crois-tu que vous allez ainsi tenir à vous mentir à vous-mêmes et à justifier l'injustifiable par une rhétorique tordue et vicieuse ?

– Mais où veux-tu qu'on aille ?

– Qui vous demande de partir ?

– Mais les Arabes, depuis le début ils ne veulent pas de nous !

– Mais c'est vous qui ne voulez pas d'eux ! Reconnaissez que vous préféreriez tout quitter que de vivre avec eux. Eux ne demandent que ça, et c'est à vous que ça répugne. C'est vous qui les chassez, les volez, les expropriez. Ils vous détestent ! Mais vous leur en donnez tous les matins un plein seau de bonne raisons à déjeuner.

– Et que peut-on faire ? Que veux-tu que je fasse ?

J'avais mis le pied dans une fourmilière. Je n'avais pas en face de moi de vulgaires fachos réclamant le transfert des populations non-juives au-delà du Jourdain, mais des hommes avec une conscience, une éducation politique,

confrontés brusquement à leurs contradictions inextricables. Ils me regardaient tristement, attendaient de moi quelque chose.

– Ce n'est pas à moi de t'expliquer quoi faire. Mais si je te dis que demain matin on va exploser la maison d'une famille de paysans et que je t'invite à venir avec moi t'asseoir par terre pour empêcher le bulldozer de passer, qu'est-ce que tu fais ?

Ce fut sa fille qui me répondit.

– Si je fais ça, si nous faisons ça, c'est la guerre civile.

– Et tu préfères te taire et laisser faire des horreurs plutôt que de risquer de te battre contre des Juifs ! Mais vous vous haïssez entre vous ! Et vous préférez laisser tyranniser des Arabes innocents plutôt que de vous battre contre des Juifs coupables ! Votre morale ne vaut pas plus que celle de la mafia !

Morale de clan, morale du groupe, morale interne, familiale, féodale, brutale, tribale. Immorale.

Un silence électrique s'abattit sur la tablée. Cyril prit la parole.

– Je comprends ta révolte, dit-il. Mais personne ici ne justifie ce qui se passe. Le seul problème, c'est qu'en face, il n'y a personne avec qui parler.

– Ouvrez les prisons et faites donc sortir tous les militants que vous arrêtez dès qu'ils réclament ce pourquoi vous vous êtes battus voilà quarante ans ! Vous aurez des interlocuteurs.

Shaül n'en pouvait plus. Il se leva et m'asséna :

– Tu es en train de passer de l'autre bord.

Ce que je redoutais plus que tout au monde.

Non ! pas ça. Pas une seconde fois dans ma vie perdre l'amour des miens. Pas une fois encore être incomprise, accusée de trahison, rejetée pour ce que je suis, pour ce que

j'ai de meilleur en moi. Pas toi, Shaül ! Pas toi !

Les perdre.

Ou me perdre.

Je me ressaisis.

– Écoutez-moi bien, écoutez ce que je vous dis avec tout l'amour que je vous porte. Je ne suis pas une ennemie. Je ne serai jamais votre ennemie, quoi qu'il arrive. C'est par amour de vous que j'ai voulu savoir, comprendre. Et plus je comprends, plus j'ai peur pour vous. Ce n'est pas l'avenir des Palestiniens qui m'inquiète : ils sont dans le sens de l'Histoire, ils s'en sortiront. Mais vous êtes les jouets d'une politique qui vous échappe. Ce n'est pas à Jérusalem que ça se joue. C'est entre Washington et Moscou.

– Les Américains ne nous lâcheront jamais.

– Arrêtez de rêver ! Non, tant qu'il y aura de la tension entre les deux grands. Mais imaginez qu'un jour ces deux là s'entendent. Plus rien ne justifiera que les États-Unis engouffrent de telles sommes pour vous maintenir. Vous n'êtes pas assez naïfs je pense pour imaginer que c'est par amour des Juifs que les Américains vous versent ces milliards de dollars par an ! Oh ! je sais, le lobby juif ! Vous croyez vraiment qu'il est assez fort pour tout décider ? Quand vous n'aurez plus la force avec vous, comment croyez-vous que réagiront les milliers de gens que vous humiliez, spoliez, tyrannisez ? Vous allez vous faire massacrer. » Et ce sera de votre faute. La seule force capable de venir à bout des fascistes qui vous font si peur, sont les ouvriers, et aujourd'hui ils sont palestiniens. Et vous ne levez pas le petit doigt pour les défendre. C'est vous qui êtes passés de l'autre bord.

Amos se récupéra soudain.

– Mais non, il se passe des choses en ce moment. Shimon Pérès est en train d'opérer un rapprochement avec la Jordanie.

Il est de gauche quand même, il finira par trouver un accord sur les Territoires...

Je levai les yeux au ciel.

– Tu es en train d'espérer que ce demi-Premier ministre refile une terre qui ne lui appartient pas à un roitelet qui n'en veut pas sur le dos d'une population qu'on ne consulte pas? Et qui te dit qu'il restera au pouvoir, qu'il ne sera pas balayé par une vague intégriste et fasciste? Et quand bien même, les Palestiniens de Nazareth, ceux du Wadi Ara, d'Umm-el-Fahem, de Galilée, qu'est-ce que tu en fais? Tu les chasses? Vous ne voyez pas ce qui se prépare, ça va péter, les Palestiniens vont se révolter, tout va sauter.

Il n'écoutait plus. Quand il quitta la table, il avait retrouvé le moral : il refaisait la carte de la région.

PARTIE 4

L'ENGAGEMENT

CHAPITRE XXIV

– *Allaaaaaaaaahou akbar!*

Il était cinq heures du matin et les parents d'Ahmad habitaient à côté d'une mosquée. L'appel du muezzin me réveilla en sursaut. Quel boucan! Le modernisme obligeait les Arabes, croyants ou pas, à vivre au rythme de l'islam.

Quand Ahmad m'avait demandé ce que j'aimerais faire au village, j'avais répondu « des soins de beauté ». De toutes les cordes professionnelles que je tendais à mon arc selon les circonstances, celle-ci m'avait semblé la mieux adaptée à celle-là. Pour m'intégrer à Umm-el-Fahem, je voulais approcher la population qu'on ne croise pas aux terrasses des cafés ou dans les meetings, les opprimés des opprimés : les femmes. L'argument esthétique était imparable : les hommes ne dérangeraient pas des donzelles se faisant une beauté. Profondément solidaire, Ahmad avait trouvé l'idée excellente et après m'avoir installée dans un appartement au-dessus de chez ses parents, il m'avait mise en rapport avec une association animée par une de ses sœurs.

Après une douche ultra-rapide au mince filet d'eau froide de la salle de bains, je descendis prendre mon petit-déjeuner chez les parents de mon copain.

Umm-Ahmad était déjà tout habillée, et faisait frire des petits carrés de fromage blanc sec dans de l'huile d'olive.

– *Sabbakh el kheir!*

– *Sabbakh en nur!* Bonjour.

Abu-Ahmad buvait son premier thé de la journée, il m'accueillit avec un grand sourire.

– À quelle heure vas-tu à Tel-Aviv?

Nous étions le premier mai, j'allais y rejoindre Ahmad.

– Dans le courant de la matinée. Pourquoi ?

– Pourrais-tu nous emmener, Umm-Ahmad et moi, à Ein Ibrahim ? Nous avons un champ là-bas.

La mère confia sa dernière à l'aînée et alla chercher des couffins.

Le jour où j'étais venue m'installer à Umm-el-Fahem en compagnie d'Ahmad, j'avais mis une heure pour aller du kibboutz jusqu'à Tel-Aviv, embouteillages compris, trois quarts d'heure pour atteindre Hedera avec lui, c'est-à-dire moins de deux heures pour couvrir cent trente kilomètres, c'était raisonnable. Mais il m'avait fallu deux heures de plus pour faire les vingt kilomètres restants : aucun autobus ne s'arrêtait à l'intersection, pas même si on soudoyait ou suppliait le chauffeur. Entre Hedera et Afula, il y avait comme un *no man's land* pour la compagnie nationale d'autobus qui généreusement entraînait deux fois par jour dans les villages : une fois aux aurores pour venir chercher les ouvriers, une autre en fin de journée les ramener. Le reste du temps, on faisait du stop ou on entraînait en taxi. J'avais décidé de louer une voiture.

Je fis une manœuvre savante pour opérer un demi-tour sans emboutir une porte de maison ou un pare-choc, et je me dirigeai vers la sortie du village. Sur la grand-place je descendis précautionneusement le virage à soixante degrés d'inclinaison. Ce n'était pas du bitume qu'il fallait pour rendre le chemin praticable, c'était un funiculaire. Arrivé à la grand-route, Abu-Ahmad indiqua le chemin.

– C'est ce petit sentier, là, en face, derrière le moulin à huile.

Nous cahotâmes plusieurs minutes sur un long chemin sinueux, passâmes devant plusieurs maisons en construction, et atteignîmes le faite de la colline.

– C'est là, notre champ. C'est le dernier. Il y a des herbes et nous avons une chèvre.

Il reviendrait les bras pleins de *zaatar*, le thym en fleurs qu'on mélange avec du sésame grillé et du sel, et qu'on déguste en y trempant des galettes de pain imbibé d'huile d'olive. Finalement, c'est simple de manger quand on a un bout de terre. On ajoute le fromage de chèvre, et on a déjeuné...

En passant près de Giva, j'aperçus un drapeau rouge flottant mollement sur un toit...

Des drapeaux rouges, il y en avait autant que de drapeaux israéliens sur la place de la mairie de Tel-Aviv. Juchée sur une borne, je regardai défiler les communistes israéliens qui scandaient « Deux États pour deux peuples », abondamment applaudis par de très vieux militants et des passants sympathisants. Apparemment, ceux qui étaient contre étaient restés chez eux. Le Mapam, lui, avait manifesté la veille !

Derrière les communistes, défilèrent les panthères noires, ce mouvement de Séfarades né dans les années soixante-dix, puis les trotskistes, la liste progressiste pour la paix, les anars, les isolés. Autant de Juifs que d'Arabes apparemment, mais d'Ahmad point.

Je le cherchais en vain en scrutant la foule, quand j'entendis à l'extrémité du cortège des cris poussés par une voix rauque. Un petit groupe faisait corps en rigolant autour d'une costarde de petite taille qui, munie d'un bâton, lançait des coups rageurs contre un car de police. Sur le sommet de son crâne, une queue de cheval blonde lui balayait la figure. Elle était vêtue d'une longue robe palestinienne et allait pieds nus dans des sandales de cuir. En m'approchant, je reconnus son beau visage aux yeux clairs et buriné de rides. C'était la sœur d'un des membres de Tel-Nir, elle avait le même rire, la même beauté blonde et slave.

– Ces salauds on arrêté Jules! gueulait-t-elle.

Elle injuria les flics et envoya des coups contre le car avec une telle violence, qu'ils finirent par ouvrir la porte arrière. Un géant vêtu de noir et d'une beauté époustouflante en descendit, resplendissant, souriant.

– Arna! l'appelai-je.

– Marion! dit-elle joyeusement en me reconnaissant. Elle m'avait vue une ou deux fois au kibboutz, elle me sourit comme à une vieille connaissance.

– Jules⁵, mon second fils, me le présenta-t-elle.

Puis, me prenant affectueusement par le bras :

– Qu'est-ce que tu fais ici avec tous ces gauchistes? Tu es avec nous?

Tandis qu'à l'extrémité de la place les ténors du parti communiste tenaient meeting, Arna s'assit près de moi sur une borne.

– Comment m'as-tu reconnue? lui demandai-je.

– Mais je sais tout de toi, dit-elle en riant. Par mon frère, je sais que tu es ici pour quelques mois, que tu apprends l'arabe, que ton père est mort... Il me raconte tout ce qui se passe à Tel-Nir, et tu en fais partie, non?

Comment aurais-je pu imaginer? Arna défrayait la chronique israélienne depuis toujours. Son mariage avec un Palestinien dans les années cinquante, puis son divorce vingt ans après, son appartenance au parti communiste puis son départ en fanfare à la suite de l'invasion de la Tchécoslovaquie, tous les détails de sa vie scandaleuse étaient commentés avec commisération par les bien-pensants israéliens. Je ne la savais pas si chaleureuse, et certainement pas si proche de son kibboutznik de frère.

– Alors, me demanda-t-elle, comment ça va?

Je lui racontai tristement ma prise de conscience, ma

déception si brutale, si douloureuse par rapport au kibboutz.

– Je les croyais sincèrement humanistes, réellement opposés à la dérive droitière de ce pays...

Elle m'interrompit.

– Mais ils sont les piliers du système!

La tête rentrée et le dos voûté, je devais avoir l'air terriblement misérable. Elle me prit par les épaules.

– Tu as de quoi noter? Prends mon numéro de téléphone et mon adresse, et viens quand tu veux. Tu entends ce que je dis? Quand-tu-veux. J'habite Haïfa, ma maison est ouverte à tous ceux qui ont une conscience, à tous ceux qui veulent savoir et faire quelque chose.

Une grande fille blonde et mastoc vint se planter devant Arna. Je l'avais déjà vue quelque part...

– Arab-el-Khawaled, dit-elle en me reconnaissant. Tu étais au village détruit.

– Tu vois, me dit Arna, avec nous tu te sentiras moins perdue. Nous sommes quelques-uns ici à ne pas tout laisser faire. En ce moment, nous organisons les festivités à notre manière pour le vingtième anniversaire de la guerre des Six Jours, donc de l'occupation.

Je n'étais plus seule.

Grâce à Gaby, j'avais mes entrées chez les fournisseurs de produits cosmétiques de Tel-Aviv, et j'avais fait le plein de crèmes et de masques. Tous les matins, je me rendais chez Fatmeh, une cousine d'Ahmad, qui avait aménagé un salon de coiffure dans un petit local au rez-de-chaussée de sa maison. J'installais une sorte de fauteuil relax tout défoncé au fond de la boutique, étalais sur mes genoux une grande serviette, enveloppais la tête de mes clientes de quelques chiffons, et faisais mon diagnostic.

⁵ Jules, de son vrai nom Juliano Mer-Khamis, sera assassiné à Jenin le 5 avril 2011.

– Tu as la peau très grasse.
– Je la nettoie avec du savon pourtant.
– Interdit. Ça dessèche, et la peau fabrique plus de gras encore. Il faut masser tous les jours avec une bonne huile après un nettoyage à l'eau de fleurs. Il y en a au village. Mais d'abord il faut enlever tous les points noirs.

Dans un coin, il y avait un petit réchaud à gaz sur lequel je faisais bouillir de l'eau. J'asseyais ma cliente sur un tabouret, lui mettais une serviette sur la tête et la faisais suer à grosses gouttes au-dessus de la casserole.

– Je cuis! gémissait-elle.

Je soulevais la serviette, tâtais la peau du visage.

– Pas encore assez molle. Cinq minutes de plus.

Quand j'avais terminé l'extraction des comédons sous ses gémissements de douleur, je passais aux choses agréables et lui faisais un massage. Je sentais la jeune femme vibrer de bonheur sous la caresse parfumée.

– Hmmm.

Fascinés par cette activité nouvelle, les enfants du quartier s'agglutinaient autour de moi.

– Dehors les enfants. Vous gênez. Ouste!

Ils s'égayaient en riant aux éclats.

– Et toi Mundhir, tu ne t'en vas pas?

Le fils de Fatmeh me regardait avec ses immenses yeux noirs et pinçait les lèvres.

– Je veux rester avec toi.

– Pousse toi un peu, je manque de lumière.

Il recula et me dévora d'un regard adorateur.

– Quand je serai grand, je me marierai avec toi.

– Mais tu as cinq ans...

– J'attendrai.

Je l'attrapai sur mes genoux et lui fis claquer un baiser dans le cou.

– Eh bien c'est d'accord.

Fou de joie, il m'enserra de ses petits bras et s'enfuit en sautillant.

– Maman, maman, je vais me marier avec Marion.

Fatmeh avait mon âge. C'était une jolie femme grande et mince, au teint de lis et de rose, dont le châle traditionnel exaltait la finesse des traits. Quand ma dernière cliente était partie, elle m'apportait une assiette de *zaatar*, une galette de pain qu'elle fabriquait elle-même, et le fromage blanc acidulé dont je raffolais. Je protestais :

– Fatmeh, je ne peux pas manger ainsi devant vous. C'est Ramadan.

– Tu n'es pas venue dans ma maison pour faire un régime! S'il te plaît, disait-elle suppliante.

Je me léchais les babines.

– Je t'aime. Je vous aime, tant!

Le soir venu, je rassemblais mes affaires tandis que Fatmeh fermait boutique.

– Demain, même heure.

Mundhir me raccompagnait un bout de chemin. Il me tenait la main, et déambulait fièrement à mes côtés.

– *Ana 'aris'ha!* je suis son fiancé, annonçait-il aux passants qui riaient.

Quand Sliman apprit ce que je faisais à Umm-el-Fahem, il me trouva charmante. Mais quand je lui expliquai que je reversais l'intégralité de ce que je gagnais au jardin d'enfants du quartier, il haussa les épaules.

– Tu es folle?

– Comment peut-tu t'imaginer que je vais m'enrichir au compte de ces femmes alors qu'elles me nourrissent, m'hébergent et me chouchotent?

– Tu fais ça pour quoi exactement ?

– Solidarité femelle. Tu connais ?

Il ne connaissait pas.

La sœur d'Ahmad, Umeima, était une splendide jeune femme de trente ans, grande, somptueuse dans ses robes simples, qui portait sa grossesse avec bonne humeur, militait à l'association de femmes et briquait sa maison du sol au plafond : une maîtresse-femme, et qui plus est heureuse en ménage. L'amour, de toute évidence, était à l'origine de son mariage avec Muhammad, qu'elle avait connu en militant pour la libération de la Palestine. Chose suffisamment rare pour être notée, dans ce pays où, à partir de trente ans, tant d'hommes vont choisir à la sortie du lycée la vierge de dix-sept ans dont ils feront leur servante et la mère de leur progéniture.

Pour que les femmes aient un début d'autonomie, il fallait bien sûr qu'elles puissent travailler, et pour cela qu'elles aient où déposer la marmaille. Umeima et quelques autres étaient jardinières d'enfants diplômées, et géraient elles-mêmes une pouponnière et une maternelle : en Israël, l'État n'intervient qu'à partir du primaire.

Je prenais un jour le thé chez Umeima, quand elle me posa une question surprenante.

– Connais-tu quelqu'un au kibboutz à côté ?

Entre Umm-el-Fahem et Giva, installé sur leurs terres domaniales.

– Personne. Pourquoi ?

– Je voudrais voir un de leurs jardins d'enfants, savoir comment ils travaillent, comment ils font. Apprendre d'eux, quoi.

Je fis ce qu'elle n'osait pas faire : je décrochai son téléphone et demandai à parler avec une métapelet, n'importe laquelle. Une voix chaleureuse accepta immédiatement.

Rocaille et plantes grasses, massifs de fleurs et bouquets d'arbres ombrageant des petits sentiers en terrasses menant du parking aux jardins d'enfants, Umeima n'en revenait pas de tant de beauté, elle qui traversait des venelles fétides pour atteindre sa maternelle.

La métapelet nous accueillit poliment, sans plus. Elle fit asseoir Umeima à une table basse, et lui demanda, tandis qu'elle branchait la bouilloire :

– Tu accouches quand ?

Umeima était si grosse qu'elle avait du mal à respirer.

– Quelques jours, une semaine, au maximum.

– Et tu en as combien ?

– C'est le troisième.

– Ah !

Je connaissais par cœur la gêne de la Juive, cette obsession devant le ventre rebondi des Arabes qui pondent et qui pondent, et fabriquent pour l'OLP autant de futurs terroristes, de salauds qui nous jetteront à la mer. J'avais tenté d'expliquer que, si au lieu de les confiner dans leurs villages où leurs hommes les vissaient, on les aidait à s'intégrer dans une société libre, en gros si on participait à rehausser leur niveau de vie, elles feraient moins de gosses. Mais on ne raisonne pas la peur irrationnelle, maladie de l'autre.

– Et... et tu en feras d'autres ?

Umeima éclata d'un rire joyeux :

– Ouf ! ça suffit comme ça, non ?

Le plus discrètement possible, la métapelet poussa un long soupir. Puis je croisai son regard et le vis chercher celui d'Umeima. Il s'embruma légèrement et se fondit en un sourire bouleversé.

Elle posa doucement la main sur le bras de son invitée :

– Un thé ou un café ?

Les barrières venaient de voler en éclats.

Elle échangèrent leurs expériences, parlèrent ensemble, rirent ensemble, s'assirent ensemble et se quittèrent en s'embrassant. Umeima repartit les bras chargés de papiers à dessins et de sachets de peinture en poudre. Un mois plus tard, flanquée de ses vingt gosses, la métapelet rendait visite à son homologue arabe. Le mois suivant ce fut l'inverse.

Trois ans après les deux femmes étaient toujours en contact.

En quarante ans, *Givat Haviva* n'avait jamais eu l'idée de ça.

– Veux-tu venir voir en direct comment on nous vole nos terres? me demanda un après-midi Ahmad comme je revenais de chez Fatmeh. Ein Ibrahim.

– Mais j'y ai emmené tes parents il y a quinze jours!

– Il s'en passe des choses en deux semaines...

J'empruntai le chemin caillouteux derrière Ein Ibrahim et pilai à mi-parcours.

– Nom de Dieu!

Planté au milieu du sentier, un grand panneau : « Terrain militaire, interdiction formelle d'entrer. »

– Gare-toi là. On continue à pied.

– Mais ce panneau...

– Je suis ici chez moi, explosa-t-il soudain. C'est MA terre, c'est MON champ. Je passe si je veux.

Nous montâmes quelques centaines de mètres, et découvrîmes, planté non pas à droite et à gauche, mais en plein milieu du sentier, des tentes militaires, un poste de garde avec sacs de sable, quelques blindés légers.

– Les fumiers!

– Halte! On ne passe pas. Terrain militaire!

Ahmad prit un air angélique.

– Bonjour monsieur. J'ai un champ, là, je voudrais passer.

– Vous voyez bien que c'est interdit...

– Je ne suis pas au courant.

– Mais vous voyez bien que...

– J'ai un champ, là, juste derrière vos tentes, je voudrais passer s'il vous plaît.

La sentinelle fit signe à quelques soldats qui vinrent à la rescousse. Des petits jeunes frais émoulus de leurs classes s'approchèrent.

– Je disais à Monsieur que je voulais passer, j'ai mon champ, là.

– Je lui ai expliqué, mais il ne veut pas comprendre, dit le cerbère qui le prenait apparemment pour un con.

– Mais vous êtes exproprié, dit un soldat qui semblait un peu plus gradé que les autres.

– Ah! bon? Mais depuis quand? Je ne suis pas au courant...

– Mais si, vous êtes parfaitement au courant, nous avons prévenu la mairie, dit-il.

– Déjà ça, ce n'est pas légal. C'est moi qu'il faut prévenir. Mais la mairie, j'en sors, et ils m'ont dit qu'ils n'avaient rien reçu.

La gêne montait chez les bidasses. Ahmad avait le dessus, avec son entêtement faussement innocent, sa parfaite politesse et son bon droit bafoué.

– Pouvez-vous faire venir un officier s'il vous plaît?

– Pour quoi faire?

– Mais pour me donner l'autorisation d'aller sur mon champ. Je vois bien que vous n'y pouvez rien.

Il se planta comme une souche au milieu du chemin. Une jeune soldate ravissante, coiffée d'une superbe queue-de-cheval auburn, s'approcha de nous.

– Vous avez soif?

Elle nous tendit un coca bien frais. Je la dévisageai sans réussir à déterminer la raison de son geste. Voulait-elle nous montrer de la solidarité, ou bien avait-elle reçu l'ordre de prouver combien l'armée israélienne était humaine... Impossible à dire, son visage était hermétique. Soudain, je vis ses lèvres se mouvoir en un très discret, mais très perceptible sourire ironique.

– Qu'est-ce que vous attendez, demanda la sentinelle de plus en plus mal à l'aise.

– Mais l'officier.

– Il n'est pas là.

– Je ne suis pas pressé. Vous avez l'intention de rester longtemps sur ce camp ?

– Je ne sais pas.

– À quand les colons et le village juif ? Laissez-moi deviner : il s'appellera Ein Abraham pour glorifier l'amitié judéo-arabe. Je me trompe ?

– Il n'y a pas de village en projet ici.

– Ah ! oui ? Et les bulldozers, là, qui font du terrassement, c'est pour vos tentes ?

L'arrivée de l'officier sauva la mise au pauvre gardien qui en perdait son hébreu. Ahmad palabra avec le gradé de longues minutes, s'entêta comme un âne, répétant qu'il voulait passer, qu'il était chez lui, et qu'il voulait un ordre écrit pour déguerpir. De guerre lasse, l'officier accepta. Ahmad sortit un petit calepin et un stylo de sa poche, et les lui tendit. Hésitant encore un peu mais désireux d'en finir, il écrivit un mot qu'il data et signa, attestant que le sieur Machinchouette, disant résider à Umm-el-Fahem, etc.

Quand nous nous retrouvâmes dans la voiture, Ahmad jubila.

– Ce coup-ci je l'ai. J'ai une preuve écrite que j'ai demandé à passer. Quand on leur fait des procès, ils disent prendre des

terres que personne ne réclame. Demain j'envoie mon frère, après-demain mon autre frère.

– Et tu as combien de chances de gagner ton procès ?

– Aucune. Mais on garde des traces. On fait des dossiers. Un jour peut-être...

En attendant, pour le *zaatar* et le fromage de chèvres, ses vieux parents devraient désormais payer l'épicier.

Six mois plus tard, la construction du village juif d'Ein Abraham commençait. Puis s'arrêtait aussi sec. L'*Intifada* venait d'éclater. L'État d'Israël alla exproprier des terres moins explosives.

CHAPITRE XXV

J'arrivai chez Arna à la nuit tombée, et elle m'accueillit comme je m'y attendais.

– *Ahlan wa Sahlan*, me dit-elle simplement après m'avoir serrée dans ses bras. Je savais que tu viendrais.

Elle habitait une maison arabe accrochée à flanc de colline, dans un quartier où les Juifs étaient encore minoritaires. Sa demeure, ouverte à tous les visiteurs, n'avait pas de serrures aux portes, seuls deux gros chiens nounours montaient une garde débonnaire.

– Que puis-je faire pour toi ?

– Je veux aller voir Gaza, lui dis-je.

Le temps était passé des justifications trop faciles qui consistaient à ne pas mettre les pieds dans les Territoires sous prétexte qu'on était contre l'occupation, et de ne finalement pas savoir ce qui s'y passait.

Je ne trouvais personne pour m'y emmener et ne voulais pas y aller seule.

Elle tendit la main pour attraper le téléphone.

– Allô, Mary !

Après une courte conversation en arabe, elle raccrocha.

– Demain matin, ça va ?

C'était ça, Arna.

Nous atteignîmes au milieu de la matinée la grande porte de fer à deux battants vous souhaitant « Bienvenue à Gaza », et Arna me fit garer mon véhicule à peine à quelques dizaines de mètres de l'entrée du territoire.

– On ne circule pas ici avec une plaque jaune, m'expliqua-t-elle.

Elle sonna à la grille d'un bâtiment de l'UNRWA, quelqu'un vint prendre en charge ma voiture et Arna entra passer un coup de fil. Quelques minutes plus tard, une jeune femme souriante vint nous chercher. La fille de Mary.

Dans une petite R4 appartenant à sa mère, elle nous emmena visiter l'innommable.

Pour la première fois en seize ans, j'appréhendai la terrifiante réalité de ce gigantesque bidonville sordide et surpeuplé. J'y vis des enfants dépenaillés qui faisaient leurs devoirs assis sur des cailloux, des foules d'ouvriers épuisés, des femmes préparant la cuisine à même le sol devant des maisons exposées à la dynamite, des camps de réfugiés enfin : un alignement de blocs sordides entre lesquels des filets d'eaux sales dégouлинаient dans des rigoles. La même odeur fétide qu'à Umm-el-Fahem régnait.

– Regarde bien, dit la jeune femme. Tu vois le niveau de vie ici. Il n'y a pas l'eau courante bien sûr, elle est comptée. On trouve de temps à autre un robinet où ces femmes viennent avec des seaux pour faire la cuisine. Imagine comment ils se lavent. Eh bien je vais te montrer quelque chose.

Une implantation juive. Avec ses pelouses bien arrosées, ses champs tirés au cordeau, sa piscine. Et, ironie macabre, son rideau de fils de fer barbelés autour.

– Nos enfants ne se lavent pas pour que les leurs puissent se baigner, alors que la mer est à deux pas.

Plus loin, grand hôtel de luxe. Cuisine *cache* et tout et tout, juste sur le rivage.

– Tu vois cette plage minable ? C'est tout ce qui reste aux Palestiniens, le reste est formellement interdit. Beaucoup d'entre eux étaient pêcheurs. Ils ont encore le droit de pêcher, mais plus celui d'accéder à la mer. Alors ils deviennent ouvriers. Ils partent tous les matins vider les poubelles à Tel-Aviv ou ailleurs.

Le marché aux esclaves...

La jeune femme était plutôt gaie, affable.

– Tu n'as pas l'air démoralisé, fis-je remarquer. Tu me montres tout ça comme n'importe quel paysage...

– J'ai l'habitude. Et puis, ça fait toujours plaisir de rencontrer des gens qui viennent nous voir. Ma mère reçoit en permanence des visiteurs, des journalistes, des jeunes...

Mary était une vieille amie d'Arna qui avait quitté Haïfa où elle était née, pour venir s'occuper des enfants des camps après la guerre des Six Jours. Elle avait renoncé aux quelques avantages de sa citoyenneté israélienne pour se consacrer à ses frères sous la botte.

Elle était aussi brune qu'Arna était blonde, aussi belle mais plus jeune. Sa maison était celle de gens aisés, spacieuse comme celles des villages arabes d'Israël, meublée sobrement mais avec goût. Bien qu'ayant vécu de nombreuses années en Israël, elle refusa de me parler en hébreu.

Et elle me raconta. Les soldats qui entrent le soir dans les camps à l'heure du dîner, piétinent avec leurs bottes le repas qu'on prend assis par terre, cassent les meubles, terrorisent la famille, cherchent les fils aînés soupçonnés d'activisme. Mary était assise dans son canapé et tirait l'aiguille. De temps en temps son regard partait dans le vague.

– Un jour, ils ont fait une rafle dans la ville, et ils ont parqué des centaines d'hommes dans la cour d'une mosquée. Là, ils ont confisqué toutes les cartes d'identité. Tu sais ce que ça veut dire ? Plus moyen de travailler, donc de manger, la possibilité de se faire mettre en prison au premier contrôle. Puis ils ont dit qu'ils rendraient les cartes à ceux qui accepteraient de danser devant eux.

Stop ! Là, Mary, là, je n'ai pas bien compris.

– Danser, je te dis. *Dance*, répéta-t-elle.

Elle répéta en anglais, puis en hébreu, en arabe enfin. J'avais parfaitement bien entendu.

– Je me souviendrai toute ma vie, dit Mary d'une voix douce, de ce vieil homme à la barbe blanche et à la longue robe, qui est tombé à genoux pour les supplier. Ils riaient, ils l'ont poussé du pied : « Si tu ne dances pas, tu n'auras pas ta carte. » Le vieil homme s'est prosterné et a invoqué « Allah ! Allah ! » en pleurant. Puis il s'est redressé et s'est mis à danser.

Une image m'assaillit. J'imaginai mon vieux, mon si tendre grand-père, ridiculisé devant les siens, obligé de faire le pitre devant des sadiques s'il ne voulait pas mourir de faim. J'eus envie de vomir. La main sur la bouche, je tentai de ne pas hurler, de ne pas rendre sur le tapis les douceurs qu'elle venait de m'offrir. Danser. En Allemagne, les nazis obligeaient les Juifs à nettoyer le pavé avec une brosse à dents.

D'une voix blanche, Mary reprit :

– Je n'oublierai jamais, jamais.

Elle s'étrangla. Une couronne de perles de sueur m'enserra la tête.

Nous rejoignîmes l'UNRWA en fin d'après-midi, et je repris le volant complètement désespérée. Ces soldats tortionnaires, c'étaient ceux du contingent bien sûr, un petit gars de mon kibboutz pouvait être complice de ça.

– Tu n'as pas fini de pleurer, me dit Arna. Tu viens juste de soulever le voile de ce qui se passe ici. Ce qui est le plus rageant, c'est que ce pays réussit encore à revendiquer aux yeux du monde une image de démocratie et d'humanisme. C'est le plus invraisemblable mensonge du siècle.

– Mais qu'est-ce qu'on peut faire ?

– Témoigner, d'abord et avant tout. Casser cette image ignoble, obtenir que les démocraties boycottent ce pays de

merde, que les gens cessent de venir y faire du tourisme. Cette occupation est la plus brutale, la plus inhumaine qui soit.

Arna me raconta comment, institutrice, elle avait été renvoyée de l'Éducation nationale à cause de son mariage, comment elle avait été rejetée par tous les siens, comment elle avait failli se faire lyncher en pleine ville un jour que la foule hurlait « La femme de l'OLP ! La pute à Arafat ! »

– Mais que dit ton frère de tout ça ? Il t'aime tant on dirait, il n'est pas de ce bord-là pourtant.

– Mon frère ! Bien sûr, nous nous aimons, mais nous n'avons pas tant à nous dire. Que veux-tu, il est sioniste et se croit de gauche. Il se dit « humaniste ». Tu parles. S'il était humaniste, rien qu'un tout petit peu, crois-tu qu'il laisserait les habitants de Dar Jabrin pourrir dans un camp de réfugié à trente kilomètres de chez lui ?

Dar Jabrin !

– Arna ! Tu sais où se trouvent les habitants de Dar Jabrin ?

– Ils sont à Dheishe.

Je partis un matin d'Umm-el-Fahem avec Ahmad en direction de Ramallah.

– J'ai à y faire, m'avait-il expliqué. Des gens à voir. Tu m'y laisseras.

À l'orée d'un camp de réfugiés, nous reçûmes une volée de cailloux sur le capot.

– Ça sent l'émeute, on dirait que c'est pour bientôt.

– Nous disons ça depuis des années, fit remarquer Ahmad. Mais de toute façon, on sait que ça va exploser.

Nous fûmes reçus à Ramallah dans une famille d'intellectuels, apparemment plus aisés que les autres, qui vivaient dans une sorte de HLM avec cuisine et douche,

l'équivalent d'un foyer ouvrier français. Le mari était avocat, la femme simple ménagère mais assignée à résidence pour activités militantes.

– J'essaye d'organiser les femmes, dit-elle. C'est pour elles que c'est le pire. En plus des autorités d'occupation, elles ont leur homme sur le dos.

Son mari ne broncha pas, il semblait approuver.

– Tu ne pourras jamais atteindre Dheishe avec ta voiture, dit-il enfin. Laisse-la ici, elle ne risque rien si elle est devant chez nous. Je te prête la mienne si tu me la rapportes ce soir.

– Et comment trouver Dheishe ?

– Notre voisine voulait justement s'y rendre, ses parents y habitent. Elle ira avec toi.

Dheishe était situé à quelques kilomètres au sud de Jérusalem, peu après Bethléem. C'était, comme à Gaza, une succession de blocs disparates, avec les mêmes rues, des mêmes rigoles d'eaux sales, les mêmes maisons dynamitées çà et là, quelques-unes murées. Tout autour, des barbelés, et des rondes de militaires en patrouilles, chargés bien sûr de protéger des « terroristes » le village juif flambant neuf sur la colline toute proche.

Ma compagne frappa à toutes les portes.

– Y a-t-il ici quelqu'un originaire de Dar Jabrin ? demandait-elle.

– Non, répondait-on inlassablement.

J'allais perdre espoir, quand j'eus une idée. Il y avait à côté de Tel-Nir un kibboutz construit en plein milieu d'un village détruit (ils avaient même conservé une maison magnifique pour en faire leur club), et dont le nom avait simplement été hébraïsé. De Kufur Moussa, il était devenu Kfar Moshe. C'était à cinq kilomètres à peine.

– Demande s'il y a quelqu'un de Kufur Moussa. Je m'en contenterai.

Miracle.

– Oui, mon père est de Kufur Moussa, nous dit en nous ouvrant la porte une toute jeune fille souriante d'une quinzaine d'années, vêtue d'un blue-jean. Malheureusement il n'est pas rentré. Mais ma mère est là. Entrez, entrez, elle pourra vous raconter, elle connaît bien. Elle vient de la même région. Elle est de Dar Jabrin.

Un frisson violent me parcourut quand je vis arriver dans la petite cour une femme d'une cinquantaine d'années, la tête recouverte d'un châle, très belle encore, avec de beaux yeux clairs. Elle portait une de ces belles parures palestiniennes traditionnelles, une longue robe noire brodée au niveau de la poitrine. Elle allait pieds nus. Elle s'assit par terre.

– Est-ce que... est-ce que tu... peux...

Autour de moi, la mère, ses filles, quelques enfants et la jeune femme qui m'accompagnait me regardaient fixement. Je cachai mon visage entre mes mains, déglutis avec difficulté, et tentai de reprendre.

– Je, tu...

J'étais adossée à un mur de la maison, j'y posai ma tête en relevant le menton, puis de nouveau me cachai derrière mes mains. La jeune fille se leva, s'approcha de moi, et me les retira de force du visage.

– Mais tu pleures ? Il ne faut pas pleurer, voyons. Nous vivons comme ça, nous avons l'habitude.

– Je ne pourrai jamais en arabe, dis-je en anglais. S'il te plaît, dis à ta maman que je viens du kibboutz qui s'est installé sur les terres de Dar Jabrin. Dis-lui, demande-lui de me raconter comment elle est partie, quand, dans quelles conditions. Comment s'appelle-t-elle ?

- Mariam, dit-elle.
- Comme moi. Marion, c'est Mariam.

Le regard dans le lointain, Mariam raconta. Les avions qui survolèrent le village pendant plusieurs jours en tirant au jugé. Puis, une nuit, des tirs d'armes automatiques, violents, incessants, de plus en plus rapprochés. Elle avait quinze ans, ils se sont tous réveillés en sursaut, un homme a parcouru le village en hurlant « ils arrivent, ils arrivent ! » La fuite pieds nus à travers les collines, sans avoir le temps de rien prendre, pensant revenir le lendemain, la semaine suivante, le mois prochain. Un jour, un jour peut-être. Cela faisait quarante ans qu'elle attendait, assise dans ce gourbi. « *Falastine! Falastine!* » Dar Jabrin! Dar Jabrin!

Je n'essayais plus de cacher mes larmes. Je les laissais couler sans pudeur, tandis que Mariam racontait.

– C'était beau Dar Jabrin. Il y avait des olives, des cactus, des légumes qui poussaient bien. Les tomates, les aubergines, les oignons. La terre était bonne à Dar Jabrin. La terre était bonne.

Ard. La terre. Cette substance vitale que les paysans du monde entier aiment comme leur mère. Il ne lui restait que ces quelques mètres carrés enserrés dans ce bouge, et là-bas elle était jugée juste bonne pour nourrir les vaches.

– C'est encore beau Dar Jabrin, dis-je. C'est très beau. Dis-moi, dis-moi à quoi tu rêves aujourd'hui.

– Je ne rêve plus, dit Mariam.

– Essaye. Imagine que je peux tout. Que me demandes-tu?

– Je veux mon fils aîné, répondit-elle.

La fille intervint.

– Ils sont venus l'arrêter un soir, on ne sait pas où il est.

J'imaginai l'arrestation. La ruée des soldats marchant

dans les plats, les meubles qu'on lance contre les murs, le fils aîné qu'on traîne par terre en le rouant de coups de pieds... Mariam n'était pas Arna, une mère palestinienne ne charge pas à coups de bâton pour récupérer sa progéniture.

– Rêve encore, Mariam. Dis-moi encore.

– Je veux Dar Jabrin.

– Le village est détruit, mais le lieu est intact. Il reste juste la maison sur la colline. Dis Mariam, si je te dis qu'il y a des gens là-bas, un kibboutz installé là, un peu plus loin...

– Et alors? répondit-elle en me regardant soudain.

– Tu veux dire que tu accepterais de partager la terre avec eux? De vivre à côté d'eux?

– Ce ne sont pas des hommes?

Je quittai Dheishe à la nuit tombée. Arrivée à Jérusalem, j'eus soudain envie d'aller voir Esther.

Je la trouvai telle qu'en elle-même, toujours accueillante, souriante, attirante. Je m'affalai sur son canapé, épuisée d'émotion, de tristesse.

– Dis-moi Esther, dis-moi simplement : pourquoi es-tu venue en Israël? Tu n'étais pas bien en France? Tu as souffert de discriminations?

– Mais pas du tout. On vit bien en France.

– Alors pourquoi?

– Je suis venue à Jérusalem. Pour nous les religieux, c'est le rêve de vivre ici. Tu sais, pour les Juifs, Jérusalem c'est toute la Terre promise.

– Mais si Israël n'existait pas, Jérusalem existerait quand même. Imagine que le drapeau palestinien flotte sur les remparts, tu resterais quand même?

– Tu sais bien que je ne pourrais pas!

– Je ne sais plus rien, Esther. Pourquoi ne pourrais-tu pas?

– Mais enfin parce que les Palestiniens ne voudraient jamais que je reste ici. Ils me chasseraient, voyons!

– Et s'ils ne te chassaient pas? Si l'État d'Israël n'existait pas, et qu'un gouvernement palestinien t'accorde le droit de vivre ici comme bon te semble, avec des écoles juives pour tes gosses, ta synagogue à côté, le libre accès au Mur des lamentations. Tu resterais ici?

– Mais évidemment.

Je me redressai, les yeux ronds.

– Vraiment?

– Mais enfin bien sûr! Je n'en ai rien à faire qu'un drapeau juif flotte quelque part. Je ne suis pas sioniste au sens politique du terme. Tu sais, tous ces mouvements soi-disant religieux qui agitent le drapeau et revendiquent des territoires, pour moi ce sont de mauvais Juifs. La possession de la terre, ce n'est pas dans notre tradition, c'est une invention récente. Et l'armée juive! La belle affaire! Nos ancêtres ont dirigé des armées, ils en ont fait du beau travail!

– Mais Esther, je rêve. Ton fils est bien à l'armée tout de même.

– Il me protège. Je crois vraiment que les Arabes veulent chasser tous les Juifs.

– Dis-moi Esther, tu as déjà posé la question directement à un Arabe?

– Honnêtement non. Je n'en connais aucun.

En quittant Jérusalem par le nord, je me perdis. Je connaissais bien la ville pourtant, mais je n'arrivais pas à retrouver la route de Ramallah. Je n'avais jamais vu encore ce quartier tout neuf dans lequel des religieux à papillotes déambulaient, le Livre des livres à la main. J'en accostai un en baissant ma vitre.

– S'il te plaît, la route de Ramallah?

Il se pencha vers moi, et donna aimablement une explication détaillée.

– Merci beaucoup.

– Fais attention tout de même, dit-il comme j'enclenchais la première. C'est plein d'Arabes par là-bas.

Plein d'Arabes! La ville palestinienne de Ramallah pleine d'Arabes! Où se croyait-il celui-là?

– Et alors? demandai-je, perfide.

– Mais c'est dangereux voyons! s'exclama-t-il, pris de pitié pour cette inconsciente.

Je réprimai une furieuse envie de le tirer violemment par ses bouclettes, et démarrai en trombe, laissant tout de même au serviteur de Dieu le temps de voir que ma plaque était bleue. En arrivant à Ramallah, j'eus l'impression d'entrer chez les Humains.

CHAPITRE XXVI

Réveillez-vous! Réveillez-vous nom de Dieu, ça va péter, tout va sauter!

Je fis tout ce que je pus pour secouer mes amis de toujours. Je les pris un à un, puis en groupe. Je criai, suppliai, donnai des détails, racontai ce dont j'avais été le témoin, ce qu'on m'avait rapporté. Je brandis à mon tour le poing en regardant la télévision :

– Propagande, lavage de cerveau! Bourrage de crâne!

– Arrête, me dit Gaby. Arrête je te dis.

– Tu veux que j'arrête quoi?

– Mais de parler comme ça. Ça va mal tourner. Ça fait des années qu'on t'aime, tout ce que tu vas gagner, c'est que tu vas te faire des ennemis. Ce sera malin.

– Je m'en fous Gaby, comprends-moi bien que je m'en fous, éperdument. Ce n'est plus aujourd'hui la question. Vous êtes installés sur un volcan en ébullition et tu veux que je me taise?

– Mais qu'est-ce que tu vas changer à toi toute seule?

– Je fais ce que je peux. Je ne me reconnais pas le droit de vous laisser dire des insanités, des contre-vérités à longueur de journée, comme ce type hier qui prétendait que les Arabes ne payaient pas de droits d'inscription dans les universités. Il est question même de leur faire payer le double sous prétexte qu'ils n'ont pas fait leur service militaire, et vous restez là à vous taire et à hausser les épaules.

– Et qu'est-ce que ça changerait qu'on dise quelque chose?

– Gaby, les Palestiniens vont se révolter. La bombe est

prête et la mèche est allumée, la seule inconnue c'est sa longueur. À mon avis, elle est arrivée au bout.

– Tais-toi!

– Jamais! Par amour de vous, jamais!

– C'est moche, mais c'est drôlement propre, me souffla Gaby comme Ahmad s'était éclipsé dans sa cuisine pour nous faire le thé.

J'avais réussi à la décider à faire sa connaissance, et elle fut parfaite. Elle réussit admirablement à cacher sa gêne jusqu'à ce que l'affabilité d'Ahmad la dissipe.

– C'est propre partout chez les Arabes, même dans les camps où pourtant l'eau manque. Tu mangerais par terre...

Ahmad proposa d'aller voir *La Couleur de l'argent*, Gaby acquiesça, je n'avais pas d'avis...

Cela me fit une drôle d'impression de déambuler dans Tel-Aviv entre eux deux. Finalement ça se passait très bien entre la kibboutznik sans conscience politique qui savait du monde ce que lui en montrait la télé, et le trotskiste, l'ancien passeur d'armes, l'antisioniste acharné. Je m'assis au cinéma entre eux deux, béate.

Nous roulions dans le noir, silencieuses.

– Ça ne va pas? Gabyli, pourquoi ne dis-tu rien?

À la lueur des phares d'une voiture arrivant en sens inverse, je vis quelle pleurait.

– J'ai honte. Ça fait vingt ans que j'habite dans ce pays, c'est la première fois que je bois un thé avec un Arabe, que je m'assieds à côté d'un Arabe, que je parle avec un Arabe. Au début j'ai accepté pour te faire plaisir, mais je m'attendais au pire. En plus, il a aimé le film comme moi. Pour moi les Arabes étaient des primitifs, des barbares qui tuent les

petits enfants... Depuis que tu as commencé à me raconter ce que tu voyais à Umm-el-Fahem, je m'inquiétais. J'avais l'impression que tu étais en train de passer de l'autre bord, contre nous, que tu devenais folle. J'avais peur de te perdre et j'écoutais sans rien oser te dire.

– Et tu n'as plus peur de me perdre, simplement parce que tu as vu un Arabe?

– J'ai surtout vu un type adorable, sensible, intelligent, cultivé. Un homme quoi. Et qui t'estime, te respecte.

À l'intersection, je chargeai un soldat permissionnaire qui s'installa à l'arrière, le fusil-mitrailleur sur les genoux.

Il s'appelait Ygal et revenait de faire ses deux mois de service annuel obligatoire, il était de Kfar Moshe, et pas mécontent que cela soit terminé. Gaby le salua chaleureusement.

– Sa femme est esthéticienne aussi, dit-elle. C'est comme ça qu'on se connaît.

Nous n'avions pas fait trois cents mètres que deux ombres surgirent au milieu de la route, agitant les bras dans les phares. Je pilai.

– Roule, dit Ygal. Ce sont des Arabes. Roule, démarre.

– Tu permets, oui? C'est *ma* voiture. Je roule si je veux.

Et je baissai ma vitre.

Les deux hommes, un jeune et un vieux, avaient l'air désespéré. Ils portaient un grand couffin plein de provisions, et s'exprimèrent tellement rapidement que j'eus un mal de chien à les comprendre. Mais j'avais saisi l'essentiel.

– Je suis désolée, dis-je en leur montrant le soldat affalé à l'arrière. Je n'ai pas la place.

Ils me lancèrent un regard plein de détresse, je faillis fondre en larmes. Je leur fis un signe d'impuissance, et redémarrai.

– Pourquoi t'es-tu arrêtée? dit Ygal. Personne ne s'arrête

jamais pour eux, et eux non plus ne s'arrêtent pas pour nous. C'est comme ça.

– Parce que pour toi, c'est comparable! Leur situation et la tienne, c'est pareil! hurlai-je, hors de moi. La seule destination sur cette route, après les kibboutzim, c'est les Territoires. Ça veut dire qu'ils n'ont pas le droit d'être ici après le coucher du soleil. Que si on les attrape on va les mettre en prison, leur faire payer une amende qui peut être équivalente à un an de salaire. Mais toi et eux, c'est pareil!

Suffoqué devant la charge, Ygal serra les fesses et se fit tout petit. Gaby essaya de me calmer. L'autre ne comprenait pas le français, c'était plus facile.

– Ne te mets pas dans des états pareils. On dirait que tu te culpabilises. Un, tu n'as pas la place, c'est un fait. Deux, tu ne vas tout de même pas t'imaginer qu'une femme seule peut ainsi traverser les Territoires en pleine nuit avec deux inconnus? Tu t'es regardée avec ta robe décolletée! Tu rêves! Tu imagines, s'ils habitent Hébron? Tu te vois aller jusque-là? Ce n'est simplement pas raisonnable.

– J'ai pas envie d'être raisonnable.

– Mais arrête, enfin. Tu n'es pas responsable du pauvre monde. Un de leurs copains va passer par là et les ramener à la maison.

– Quel copain? Gaby, ça je ne supporte pas. Un Arabe n'est pas « copain » avec n'importe quel autre Arabe. Tous dans le même sac et en avant! Tu es « copine » avec tous les Juifs, toi? D'autre part je te signale qu'à cette heure-ci, plus aucun véhicule originaire des Territoires ne passera plus.

Gaby préféra ne pas répondre et attendre que l'orage se calme. Quand nous arrivâmes devant Kfar Moshe, je freinai tellement brutalement que sans la ceinture, Gaby aurait pris le pare-brise dans la figure.

– Tu ne vas tout de même pas le laisser là, dit-elle. Quand on se prend en stop les uns les autres, on entre jusqu'au parking.

Je ne répondis pas, sortis de la voiture, abaissai mon siège et fis un brusque geste de mon doigt tendu à l'adresse d'Ygal.

– Dehors!

Tout penaud, il s'extirpa lentement et se dirigea vers son kibboutz.

– Au fait! lui criai-je, un renseignement s'il te plaît. C'est quoi le chiffon sur le château d'eau?

– Le drapeau rouge? Pourquoi?

– Le drapeau de la révolution prolétarienne, hein? De l'Internationale! De la solidarité entre les travailleurs! et je claquai la portière à toute volée.

– Marion je t'en conjure, arrête-toi une minute. Tu n'es pas en état d'aborder un virage, tu vas nous tuer.

Je ralentis un peu, le cœur emballé et les oreilles sifflantes.

– Écoute-moi bien ma chérie. Je te comprends. Plus, je t'approuve. Non pas d'avoir planté là Ygal, c'est un voisin, un type très sympa, mais de vouloir aider ces gens. Tu es généreuse, c'est aussi pour ça que je t'aime. Mais il y a des choses que tu ne sais pas encore. Quelles qu'en soient les raisons, qui que ce soit qui ait tort dans cette histoire, il est dangereux de se promener la nuit seule dans les Territoires. Et ça tu n'y peux rien, et ne me fais pas dire que je trouve ça bien. Alors calme-toi. Tu ralentis et tu nous ramènes à la maison. Ne va pas te faire assassiner sur un coup de cœur.

Vaincue, je me tus quelques instants. Puis :

– Dis-moi une chose Gaby. Rappelle-moi comment vous appelez ceux qui ne faisaient rien quand on arrêtait les Juifs. Tu sais, les salauds qui fermaient les yeux, et qui disaient ensuite « Je ne savais pas ».

Gaby soupira. Nous étions arrivées.

– Bonne nuit ma grande. Ne t'inquiète pas trop va, quelqu'un va peut-être venir les prendre. Pense à toi. Au pire, ils dormiront là, quelqu'un les prendra demain matin.

– J'aimerais bien savoir ce que tu dirais si ton mari était obligé de coucher dans un chemin parce que personne ne daigne le prendre en stop. Tu sais l'humidité qu'il y a ici la nuit.

– Mais enfin Marion, le problème est réglé te concernant. Ce n'est pas toi qui peux les prendre, point. Allez, va te coucher.

Je me dirigeai lentement vers ma chambre.

Quelle idiote je faisais! Comment pouvais-je me mettre dans des états pareils alors que je n'y pouvais rien. Comme j'avais été grossière avec cet Ygal. Je me souvins de la volée de cailloux que j'avais prise avant Ramallah. Comment pouvais-je imaginer, avec mon effroyable naïveté, que j'allais soulager la misère du pauvre monde alors que je risquais ma peau?

Naïve? Risquer ma peau?

Tandis que je me déshabillais, les deux mots m'assaillirent de façon obsessionnelle.

Il fallait être réaliste, pas naïf.

Il fallait sauver sa peau, sécurité avant tout.

Réaliste, sécurité, naïve, assassinée. Au lieu de me coucher, je m'assis à ma table de travail et regardai devant moi, et je me vis dans le petit miroir cerclé de plastique rouge que j'y avais installé.

– Je suis en train de devenir comme eux, dis-je tout haut, comme en pleine ivresse. Je suis en train d'entrer dans leur système. Se révolter, c'est être naïf. Aller vers l'autre, c'est risquer sa peau.

Ma sécurité.

Ou mon âme.

Je me regardai fixement dans le miroir, et m'adressai à mon image.

– Si tu n'y retournes pas, tu ne pourras plus jamais te regarder dans la glace!

Je m'habillai en toute hâte, enfilai un pantalon et une chemise à manches longues, sautai d'un seul bond mon balcon au risque de me casser la gueule dans l'herbe mouillée, et courus à toutes jambes vers le parking du kibboutz, au bord de la crise de nerfs.

Un curieux sentiment de soulagement m'envahit quand je les vis au même endroit, tremblants, à bout de peur et de détresse.

– Allah te bénisse, Allah te baise les mains!

Je ferai en tout soixante-dix kilomètres pour ramener à la maison deux victimes d'une législation que j'abhorre. Je me fous qu'on m'assassine, si je peux partir avec le cul propre.

Im eineni li, mi li? La vie n'est pas possible avec le reniement de soi. C'est ça que j'ai appris d'eux. Ils m'ont tout enseigné, ces Juifs, je leur dois d'être ce que je suis à présent, j'ai retenu la leçon qu'ils ont oubliée. Jamais je ne les laisserai en paix.

– J'ai entendu une voiture redémarrer, j'ai compris que tu y étais retournée.

Gaby avait mal, elle avait peur, elle avait honte.

– Ma chérie, écoute-moi bien à présent, je ne crierai pas. Gaby, tout va péter ici. Les Palestiniens vont se révolter contre vous, et ce n'est pas parce que toi tu es gentille et que tu trouves Ahmad assez cultivé pour le fréquenter que tu en

réchapperas. David m'avait expliqué ça il y a longtemps, je n'avais pas voulu l'entendre. Ce pays est une saloperie sans nom, quelque chose d'unique en son genre. Non pas que vous soyez pires que d'autres régimes du même acabit, mais parce qu'au nom d'une histoire passée, on n'appelle plus un chat un chat. N'importe quel autre pays fasciste est montré du doigt, ici tout le monde se met la main sur le cœur en évoquant la Shoah et le monde entier ferme les yeux. Vous n'êtes pas des victimes, vous êtes les bourreaux. Les vraies victimes, elles, ne peuvent pas fermer les yeux. J'ai rencontré ici des Juifs qui disent qu'il n'y a qu'à les déporter tous. L'étape suivante, ce sera l'extermination. Vous avez fait des Palestiniens les Juifs de cette fin de siècle. Juifs errants à travers le monde pour les uns, Juifs de ghetto pour les autres, sans patrie, sans terre, sans droits ni titres. Comme les Juifs de jadis, ils étudient, s'organisent, font de l'argent, se cultivent, tandis que vous, vous boursicotiez et regardez la télé. » Il est beau ton kibboutz ma Gaby, il est magnifique. Mais il a été construit sur une terre volée. Et ce n'est pas de dire le contraire qui y changera quelque chose. Ses anciens occupants vivent sous la terreur à quelques kilomètres d'ici, et ce n'est pas de les traiter de terroristes qui détournera le cours de l'histoire. » Pourtant il y a une solution Gaby, et elle est justement là où vous ne la voyez pas. Cessez donc vos considérations débiles sur la grandeur, la nature ou la teneur du futur éventuel État palestinien et apprenez à vivre entre hommes et non plus entre Juifs. Ça te dérangerait tant que ça que ta fille aille à l'école dans le vallon, y tombe amoureuse d'un petit Palestinien de son âge, qu'ils se marient et fassent des gosses heureux, ni Juifs ni Arabes, simplement des humains ? Que les gens ici ne se marient plus devant le rabbin ou le qadi mais devant le maire, que les cimetières soient municipaux et non plus juifs ou musulmans ? Ça s'appelle la République laïque et

c'est elle qui a donné à tes pères la citoyenneté française. » Tout votre pseudo-idéal n'est qu'un nationalisme exacerbé et délirant dont vous refusez la moindre parcelle à ceux d'en face. Vous ne voyez rien. Ron, Shaül, les socialistes d'entre les socialistes, pestent contre les fascistes au pouvoir, mais acceptent de renier tout leur idéal dès qu'il s'agit de renoncer à leurs prérogatives de Juifs en pays juif. » De plus, ce pays est déchiré entre tous ses extrêmes. La gauche hait la droite, les religieux haïssent les laïcs, les Ashkénazes, les Séfarades, les colombes les faucons. La guerre civile est à vos portes. L'unité d'Israël est une gigantesque escroquerie perpétrée sur le dos de pauvres gens qui ne demandent qu'à vivre dans la dignité et se moquent bien que cela soit avec ou sans vous. C'est vous les racistes. C'est vous les terroristes. La seule chose qui vous unisse entre Juifs dans ce pays, c'est votre intolérance, votre inhumanité, vos mensonges. La roue tourne Gaby, et le temps joue contre vous. Plus vous laisserez pourrir, plus vous martyriserez les Palestiniens, moins ils auront à perdre, moins ils auront peur.

— Et qu'est-ce que je peux y faire ? gémit Gaby au bord des larmes.

— Je ne sais pas. C'est ta conscience à toi, la mienne est au clair à présent. Si tout cela ne doit te servir qu'à comprendre quand il sera trop tard, tu feras au moins l'économie de la haine. Crois-moi, c'est toujours ça...

Trois jours après je regagnais la France, avec pour la première fois, un immense sentiment de soulagement. J'atteignis mon pays comme on accoste dans un havre de liberté et de démocratie.

Six mois plus tard, par centaines, par milliers, par centaines de milliers, les enfants de Palestine, armés des seuls débris de leurs maisons en ruine, rendaient à leur peuple

la dignité bafouée. L'*Intifada* centrait enfin les projecteurs du monde sur un peuple martyr et la nature de ses oppresseurs.

CHAPITRE XXVII

En 1976, à la grande époque des attentats palestiniens contre les intérêts sionistes de par le monde, un avion fut détourné sur l'aéroport d'Entebbe, en Ouganda. La majorité des passagers fut relâchée, mais près d'une centaine de personnes, dont le seul tort était d'être juifs, fut gardée en otages sous la « protection » d'un dictateur sanguinaire et grotesque, Idi Amin Dada.

Organisé avec une rapidité et une efficacité exemplaires, un raid des commandos d'élite israéliens vint libérer les malheureux. À bord de l'avion qui survola l'Afrique dans le plus grand secret, se trouvaient deux des plus hauts officiers de l'armée israélienne. Bilan : un mort, et un blessé grave pour sauver la vie de quatre-vingt-treize personnes.

J'avais dit « chapeau ».

En 1981, l'aviation israélienne alla détruire en Irak un réacteur nucléaire construit avec l'aide de la France, et grâce auquel les Irakiens auraient pu construire la bombe atomique.

Là, je n'avais pas dit « chapeau », mais pas loin. L'argument sécuritaire tenait la route : Israël était en guerre contre cette nation arabe, je ne versai pas une larme sur la destruction de cet engin de mort.

Dans les deux cas, la raison invoquée était la même : Israël sauvait – au moins potentiellement dans le second cas – des vies juives. Qu'on soit d'accord ou pas sur le but et la manière, force était de constater que l'État juif savait se donner les moyens de ses objectifs : à la guerre comme à la guerre.

Mais quand en 1988, un commando traversa la Méditerranée pour aller assassiner près de Tunis un compagnon d'Arafat, Abu Jihad, il ne s'agissait que d'éliminer un opposant politique : pas une vie juive en cause dans ce raid lointain. Israël faisait le choix de tuer le coordinateur de l'*Intifada*, plutôt que de trouver une réponse politique à une question politique.

Ça s'appelle le terrorisme d'État.

Ce fut l'occasion de ma première manifestation publique en faveur des Palestiniens. Jamais auparavant je n'avais pu me mêler à ces foules composées essentiellement d'Arabes hurlant leur haine du sionisme, leur haine d'Israël.

Je faillis d'ailleurs ne pas rester. Debout sur un banc place de la République, je regardais la foule livide et trempée sous la pluie battante hurler contre l'État qui tuait les petits enfants et exécutait leurs seuls représentants sur la scène mondiale, quand un homme entre deux âges avait marmonné « À mort les Juifs ! » Ça, non ! Je m'apprêtais à prendre mes jambes à mon cou, mais personne ne l'ayant visiblement entendu, je continuai de scruter la foule à la recherche de mes copains dont je savais les préoccupations moins hideuses.

Quand un petit groupe se mit à scander « Palestine arabe et islamique », je faillis fuir encore. Mais je tins bon et finis par retrouver quelques camarades pas plus antisémites ni islamistes que moi, et je me joignis à eux.

Quelques semaines plus tard, je manifestai de nouveau. Rassemblés place de la Bastille, plusieurs centaines de personnes brandissaient des pancartes sur lesquelles étaient inscrits en français et en arabe le nom des enfants de Palestine armés de cailloux tombés sous les balles. Cette fois-là encore je frissonnai en croisant les partisans d'une république islamiste, mais

la foule était nombreuse et, ayant laissé passer de multiples organisations, je finis par trouver ceux avec lesquels je défilai. Ils scandaient « République, laïque et démocratique ». Les fous, les minoritaires, les doux dingues, les « irréalistes » dont je faisais à présent partie.

Agir. Mais comment, avec qui, pour quoi faire ? Je fis plusieurs tentatives malheureuses.

Depuis le début de l'*Intifada*, des femmes anonymes israéliennes se réunissaient toutes les semaines à quelques carrefours très passants des grandes villes pour réclamer en silence la fin de l'occupation et l'ouverture immédiate de pourparlers avec l'OLP : les Femmes en noir. J'admirais l'initiative et m'en sentais solidaire. Quand une amie m'apprit un jour qu'une association de femmes était en cours de constitution, pour reprendre en France le même mouvement, je me précipitai.

Ah ! misère !

« Femmes de France solidaires avec les femmes de Palestine », disaient-elles. J'étais, moi, solidaire tout autant des Palestiniennes que des Israéliennes courageuses qui bravaient les sarcasmes et les crachats, et le dis. J'aurais apparemment mieux fait de me taire.

— Pas de place ici pour la solidarité avec les bourreaux.

Elles n'en démordirent pas, et refusèrent même de s'habiller en noir pour bien marquer la différence.

Israéliennes donc du mauvais bord, comme de l'autre côté on dit Palestiniennes donc terroristes. Ce rejet de la plus élémentaire solidarité suffisait à me faire prendre la fuite, mais il y eut mieux encore.

En fait de femmes françaises, j'étais à peu près la seule, sur la vingtaine qui se rassemblait, à n'être ni immigrée ni réfugiée ni descendante de tels, mais bel et bien française

de souche, pas même juive ou arabe. Bien évidemment je n'en tire aucune gloire, mais quand une excitée cria « C'est une affaire franco-française », je me permis de demander la parole pour expliquer comment, à mon sens, pouvaient réagir mes compatriotes : c'est à elles que s'adressait notre message.

Une latino-américaine mit les points sur les I.

– Puisque tu es française, alors tu as ta part de responsabilité dans le colonialisme et la situation du Tiers-Monde.

Je commençai par éclater de rire.

– Non mais tu m'as regardée ? Tu veux que je batte ma coulpe parce que des connards de colons des siècles passés se sont partagé le monde ? Ça va la tête ?

Elle fit mieux encore. À l'une des plus militantes, des plus engagées dans le combat contre l'occupation, elle reprocha ni plus ni moins que son origine juive. « Tu ne peux pas être totalement crédible », lui dit-elle en aparté pour la convaincre de ne pas se montrer.

– Je suis solidaire de toutes les femmes qui souffrent, lança une Algérienne exaltée.

Moi, non.

D'abord, si l'argument féministe ne me choquait pas, j'estime que la souffrance se mesure à l'aune de celui qui l'éprouve, mâle ou femelle à égalité. Et je ne crois pas que celle des unes, différentes en nature, soit « supérieure » à celle des autres.

De même que les Israéliens ne cessent de revendiquer le record de la plus grande souffrance pour les Juifs, ces partisans de l'autre bord tentent de prouver que ce record a changé de mains. Existe-t-il un autre moyen d'emporter la palme que d'accepter de souffrir encore, toujours et plus ? À faire ce genre de compétition, on ne distille que du malheur.

Je ne veux à aucun prix tomber dans le piège de l'amour qu'on porte aux victimes. Un tel amour voué aux survivants de l'holocauste a précisément servi à fermer les yeux sur les exactions d'Israël. Aimer les victimes, c'est justifier qu'ils revendiquent le droit de devenir les oppresseurs.

Ce ne sont pas les victimes qui m'intéressent, ce sont les gens qui luttent. Ce n'est pas de la souffrance que je suis solidaire, c'est du combat pour la dignité. Je n'ai pitié de personne.

– Comment osent-ils s'amuser alors que là-bas, ils crèvent ! dit la même, scandalisée, en voyant un jour un groupe d'étudiants palestiniens chanter joyeusement en tapant des mains au cours d'une manif. J'abhorrais cette attitude névrotique et masochiste, haineuse et mortifère.

Névrotique, j'ai donné, et j'ai fait je crois le nettoyage interne nécessaire pour voir clair en moi-même : je milite en femme libre, et non en névropathe qui cherche dans l'engagement une solution à ses problèmes.

Et j'imagine aisément comment, du fond de son camp de Dheishe, Mariam serait ravie d'apprendre que, pour lui faire plaisir, je me verse tous les matins de la cendre sur la tête et enfle un cilice.

Mais surtout je ne partage pas la haine qui transpire dans tous les propos entendus lors de ces réunions. Je ne me bats pas pour que les Palestiniens, quand leur tour viendra, transforment les Israéliens en un nouveau peuple errant et terrorisé. Je m'opposerai de toutes mes forces à ce qu'on touche à un cheveu des enfants de mon kibboutz, qui ne valent ni plus, ni moins que ceux d'Umm-el-Fahem.

Ma rencontre avec un autre groupe ne fut pas plus heureuse.

– Notre action est indigne de l'*Intifada* ! s'exclama un

militant qui voulait en découdre – il ne dit ni comment ni avec qui.

« Indigne de ». Non pas inefficace ou inappropriée, mais « indigne de ». On nageait en plein irrationnel, en plein mysticisme.

Nous n'étions pas du même bord. Je pris mes jambes à mon cou.

À mon grand soulagement, les intéressés, les Palestiniens de Paris eux-mêmes, ne tombaient pas dans cette folie ridicule du gauchisme débile et auto-flagellant. Ils étaient certainement les plus raisonnables. Quelques associations efficaces ne me correspondaient pas, et je cherchais comment me rendre utile avec ce que j'étais.

Quand Arna vint me rendre visite.

Elle commença par s'émerveiller de la douceur de vivre à Paris.

– Ah! soupira-t-elle comme je l'invitai à dîner place des Vosges. Comme c'est bon, la civilisation. Être dans un lieu si merveilleux et ne pas y sentir en permanence un nationalisme exacerbé. Chez nous, la moindre réussite architecturale t'est montrée comme une merveille juive, le moindre paysage est exploité pour justifier le sionisme. Ici, ce qui est beau est simplement beau.

Elle me raconta des heures durant la situation des territoires occupés. La brutalité aveugle des soldats qui cassent tout, arrêtent les gens par milliers, les torturent, les rançonnent, les mutilent. Les femmes qu'on viole, les mères à qui on arrache les enfants, les vieux harcelés et humiliés. Les punitions collectives, les coupures d'eau, d'électricité ou de téléphone, les couvre-feu qui pouvaient durer des semaines, les maisons détruites, les puits asséchés, les hôpitaux attaqués, les journalistes tabassés. Et ce sursaut de

dignité rageuse des foules armées de pierres qui tenaient tête, malgré la souffrance, à la meilleure armée du monde.

Je n'avais pas de peine à la croire, quelque atroces que fussent les détails. J'en avais suffisamment vu en Israël même pour imaginer de quoi étaient capables les Israéliens au cours d'une insurrection générale des Territoires. L'*Intifada* allait durer, elle serait cette épine dans le pied de la « démocratie » israélienne jusqu'à la solution finale. Quelle qu'elle soit.

Une des punitions collectives les plus terrifiantes aux yeux d'Arna, était la fermeture complète de tous les établissements scolaires et universitaires.

– Ils sont en train de transformer une génération entière en analphabètes. Ce qui n'est pas appris maintenant risque de ne l'être jamais.

Or, le savoir est tout ce qui reste aux Palestiniens. Le leur retirer, c'est en quelque sorte les achever. Dans les villages et les camps, les comités populaires s'organisent pour pallier à ce manque et créer des écoles de remplacement dans les foyers. Mais l'armée fait exploser toute maison dans laquelle sont surpris des adultes faisant la classe. Ils arrêtent les instituteurs, confisquent les livres et les cahiers, terrorisent les gosses.

– La seule solution est celle que j'ai trouvée : apporter à chaque enfant du matériel pédagogique d'apprentissage individuel. Je leur fournis les cahiers, les crayons et les gommes, des petits cartables de plastique et tout le matériel d'écriture nécessaire. Et je distribue. Les parents ou n'importe qui sachant lire déchiffrent pour eux les instructions écrites sur les cahiers, et les enfants peuvent ainsi apprendre sans que l'armée leur tombe dessus.

Des sous! Il lui fallait des sous.

J'avais trouvé quoi faire, pour qui et avec qui.

Je mis près d'un an à organiser l'Association française de défense des Enfants de l'occupation. Sans argent, sans relations, je n'avais que mon amour et mon culot, et je m'en servis pour tenter de mobiliser des artistes juifs français. Juifs, car il me semblait judicieux de contrer à l'avance toute tentative de taxer l'action d'antisémitisme. Il s'agissait de prêter main-forte à l'action d'une Israélienne dans le but de porter secours à des enfants. Imparable, mais plus encore sous le patronage d'un Juif célèbre.

Ce fut une Juive qui me répondit. À réception de mon courrier, la chanteuse Sapho décrocha son téléphone. Elle était partante, elle était d'accord. Elle voulut se lancer tout de suite.

Elle fit connaissance avec Arna, se rendit dans les Territoires et y filma les enfants de Palestine. Elle rapporta un film émouvant et coloré qu'elle se battit pour faire projeter. Le soir de la première, l'association était née.

Dans l'intervalle, sous la pression internationale, les autorités d'occupation rouvrirent les écoles, officiellement du moins. Mais de provocation en provocation, de fermetures ponctuelles en harcèlements divers, les écoliers de Palestine continuaient d'être privés de l'essentiel et notre action restait indispensable. Quand un jour, mon copain Hassan m'annonça par courrier la nouvelle : nous pouvions du jour au lendemain être obligés de mettre la clé sous le paillasson.

Alors qu'à Giva on m'expliquait jadis que les Arabes manquaient de tout parce qu'ils ne savaient pas s'organiser, les autorités, elles, savaient bien qu'il n'en était rien.

« Si je sais que l'OLP donne de l'argent à des crèches pour que dans le futur ces enfants participent à des émeutes, devrais-je être naïf et fermer les yeux ? » interrogea, déchirant,

Dan Méridor, ministre de la Justice et père d'un amendement hallucinant à l'ordonnance antiterroriste de 1948.

Un amendement sur mesure pour étrangler toutes les initiatives locales de la communauté arabe de l'intérieur. La dernière-née des preuves irréfutables qu'Israël était bien une démocratie.

Il s'agissait de rien de moins que de considérer comme « terroriste » toute association recevant des fonds d'une association considérée comme telle. Un jardin d'enfants, un dispensaire, un club de foot ou de couture, n'importe quoi, tout ce qui pour vivre recevait de l'argent de l'étranger, pourrait être fermé et saisi jusqu'à ce que soit fournie la preuve qu'il n'était pas aidé par l'OLP.

Sécurité d'Israël bien sûr. L'amendement, passé en première lecture, permettrait à n'importe quel flic d'entrer chez Arna, de la mettre en prison, de saisir chez elle tout ce qui s'y trouvait y compris ses meubles personnels, jusqu'à ce que du fond de sa prison, elle réussisse à prouver que son amie Marion qui lui envoie régulièrement de l'argent n'est pas un agent de l'OLP.

— Et il y a mieux encore, m'expliqua Hassan lors d'un court séjour à Paris. Pour sa défense, elle devra choisir un avocat sur une liste agréée par les autorités. Je te laisse à penser que mon nom n'y figure pas.

Je décidai de retourner là-bas faire un reportage.

CHAPITRE XXVII

La nouvelle se répandit dans le kibboutz comme une traînée de poudre et fut accueillie comme le serait une traînée de poudre : avec affolement, incrédulité, colère, panique.

– Ce n'est pas vrai. C'est une blague.

Certains éclatèrent en sanglots devant tout le monde, d'autres allèrent cacher leurs larmes mais n'en dissimulèrent pas les stigmates. Certains exprimèrent de la colère, d'autres prirent la fuite d'un haussement d'épaules rageur. J'avais été une des premières à savoir – toujours le privilège de ma situation d'étrangère si proche – et certainement la première à le croire et à fondre en larmes.

– Il est temps d'allumer la lanterne rouge ! s'écria à la table du petit-déjeuner un des membres. C'est signe que ça va très, très mal.

C'était à présent officiel : Cyril quittait le kibboutz.

Il en était un des piliers. Cela faisait vingt-trois ans qu'il était venu d'Angleterre pour vivre le communisme tranquille, joyeux et insouciant de Tel-Nir. Il avait à présent cinquante-deux ans, quatre enfants, une femme totalement dépendante de lui, pas de métier sérieux lui permettant d'espérer gagner de l'argent. Mais rien ne pouvait le faire changer d'avis. Il repartait vers son pays natal, sa récession, son chômage, ses émeutes raciales.

– Personne ne m'attend là-bas, m'expliqua-t-il. Je n'y ai plus de famille, pas un sou, seulement quelques amis d'il y a si longtemps. Je repars d'ici avec très peu d'argent. Je vais devoir chercher un logement, un travail, alors qu'ici j'ai tout : une belle maison, ce paysage merveilleux, le soleil,

mes enfants sont pris en charge par la communauté, je n'ai le souci ni de factures à payer ni de revenus à déclarer. Pourtant je suis prêt à tout affronter plutôt que de rester ici un an de plus. C'est fini.

Cyril l'adoré, le si drôle, le serviable, Cyril qui jamais n'avait rechigné devant une corvée ou certaines responsabilités que les autres abhorraient, Cyril avait pris Tel-Nir en aversion.

Je pleurai contre son épaule.

– Ce n'est pas ta décision que je pleure, je sais que tu as raison et si tu as besoin de mon aide d'une manière ou d'une autre, elle t'est à l'avance acquise. Mais ton départ met un point final à une très longue histoire d'amour entre ce kibboutz et moi. Tel-Nir est mort.

La salle à manger centrale, la grande pelouse, la piscine, les maisons d'enfants, tout était à sa place pourtant quand je débarquai un beau jour de printemps 1990. Mais le malaise me prit à la gorge un matin.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? s'exclama Shaïl en me croisant devant la salle à manger. Pourquoi ne suis-je pas au courant ?

J'avais, comme à l'accoutumée, prévenu Gaby et elle seule, et j'étais là depuis deux jours.

– Vous ne vous adressez plus la parole ou quoi ?

Dans la grande salle à manger, jadis lieu de rencontres et centre de la vie sociale, on ne mangeait plus désormais que deux fois par jour : le matin et le midi. Mais la cuisine servait désormais à la fabrication unique du petit-déjeuner. Tous les jours en fin de matinée, un service de restauration étranger venait livrer des repas tout prêts, comme dans n'importe quelle cantine. On envisageait sérieusement de simplement fermer la cuisine dans laquelle plus personne n'acceptait de travailler. Et chacun, le soir, se mitonnait son dîner chez soi.

– Les membres le veulent ainsi, m'expliqua-t-on à l'envi. C'est plus normal comme ça.

Normal ?

Oui, normal. D'utiliser son temps, jadis consacré à se rencontrer, à se cultiver, à jouer avec ses enfants, à faire désormais des courses, la cuisine, la vaisselle, le ménage. Plus normal en effet.

Plus normal aussi de garder le soir ses enfants coucher à la maison. Et de leur acheter des jouets jadis à leur disposition gratuitement dans toutes les maisons d'enfants.

– Nous demandons une augmentation du budget mensuel. Je n'y arrive plus, m'expliqua Gaby. J'achète deux jouets par semaine à mon fils, ça coûte. Mais il en a besoin, ce sont des jouets éducatifs, renchérit-elle en voyant ma tête.

– Et c'est plus éducatif si tu les payes ?

Finies les tournées des maisons d'enfants le soir à dix-neuf heures. À Tel-Nir, les petits avaient eux aussi le privilège de se faire engueuler à domicile, de jouir des disputes conjugales, de bénéficier à leur tour des rivalités des adultes, des conflits de voisinage. Le progrès.

– Je peux avoir les clés de la Cos ? J'ai envie de voir les nouveaux produits.

C'était mon pèlerinage annuel dans le paradis des coquettes. J'ouvris le grand placard où étaient alignés les pots de crèmes, de lotions et de masques. J'en essayai quelques-uns.

– Je n'ai pas trouvé de lait pour le corps, fis-je remarquer à Gaby. Tu le caches ou quoi ?

– Il n'y en a plus, m'expliqua-t-elle. Les filles préfèrent acheter au magasin.

Pourquoi se servir d'excellents produits gratuits, quand on a la chance de pouvoir se payer une marque. Une marque !

Comme n'importe quelle crétine soucieuse d'être à la mode.

Acheter! Ils ont aujourd'hui le plaisir d'acheter. Le rayon des denrées gratuites au magasin se réduit à peau de chagrin, remplacé par des rangées de produits étiquetés. La joie de vivre ensemble est remplacée par l'amour des sous. Amour trivial, amour obscène, je l'appréciai le jour où j'allai déposer au coffre de la bijouterie les dollars apportés pour payer ma voiture de location. En me tendant une enveloppe pour y loger les billets, le bijoutier fit « Hmmm! » et roula des yeux gourmands en me voyant y déposer la liasse, comme d'autres font devant une belle paire de fesses. Nouvelle forme d'humour? Je n'y adhérais pas.

– Ce n'est pas mon argent. C'est la contribution d'un journal pour la pige que je viens faire, lui dis-je.

Lui avait autant de voitures qu'il voulait à sa disposition, mais la vue des billets verts le faisait bander.

– Que s'est-il passé ici? Que vous est-il arrivé?

Un vieux militant socialiste me donna son explication.

– Les gens veulent vivre comme tout le monde. C'est tout.

Comme tout le monde! Ne pas laisser passer ça.

– Comme qui exactement? Les trois quarts de l'humanité crèvent de faim et le dernier quart se bat contre le chômage, la misère, la baisse inexorable de son niveau de vie. En Europe on compte les miséreux, les exclus par millions. Le métro parisien est devenu le repaire de centaines de sans-logis, on réinvente les soupes populaires, les hospices, l'armée du salut refleurit comme au siècle dernier. Comme qui exactement voulez-vous vivre?

– Comme à Tel-Aviv, si tu préfères.

Je préfère.

Comme à Tel-Aviv en effet, où, comme partout ailleurs dans ce pays ce sont les Arabes qui vident les poubelles. Je les vis un matin passer près de ma chambre, accrochés à leur benne.

– Ce n'est pas ton travail qui compte, c'est comment tu le fais, m'avait expliqué en 1974 celui qui faisait alors le tour du kibboutz avec son tracteur derrière lequel il tirait les grands réceptacles à ordures.

Daï la kibboush! est le nom d'un mouvement d'opposition qui pourrait se traduire en français par « Ras-le-bol de l'occupation ». Sur le mur d'un bloc de chambres, des jeunes ont inscrit « *Daï la kibboutz* ». Ras-le-bol du kibboutz.

Où sont-ils passés? Où sont les fils et les filles des membres de mon kibboutz? Ils ont quitté Tel-Nir un à un après l'armée, tout leur a semblé préférable à ce cocon ennuyeux, mesquin, où tout le monde envie tout le monde. Certains sont en ville, d'autres à l'étranger. Avant l'*Intifada*, ils étaient dix mille par an à choisir de tout quitter pour l'inconnu. Combien aujourd'hui? D'ici dix ans, Tel-Nir sera un village de vieux, une maison de retraite.

Devant certaines maisons, on voit des voitures. Ce sont celles des cadres du parti, qui vont travailler à Tel-Aviv pour le mouvement. Ils ont besoin d'un véhicule pour leurs déplacements professionnels, mais ils ne rechignent pas à s'en servir pour emmener la petite famille au cinéma en ville le soir. Ils ne reviendront plus faire la plonge. Quand leur mission sera terminée, ils exigeront d'être directeur de l'usine ou de la bijouterie, secrétaire aux finances ou autre.

Ils sont la classe des bureaucrates.

Devant d'autres maisons, il y a des motos. Elles appartiennent à la famille, elles ont été achetées avec l'argent d'un héritage ou d'une magouille.

Ceux dont les vieux parents décédés avaient quelque bien se mettent tout dans la poche. Les kibboutzim qui réclament, au nom de l'idéal d'origine, que ce capital soit partagé entre

tous, sont des primitifs, des imbéciles, des caves en un mot. Et ceux qui n'ont pas de riches parents n'ont qu'à se contenter de l'ordinaire.

Les magouilles sont devenues chose courante. Par exemple, un des cadres de l'usine s'est vu offrir un pont d'or par une société étrangère qui réclame son savoir-faire une semaine par mois. D'après la règle de fonctionnement de la communauté, il doit reverser intégralement ce salaire au kibboutz. C'est lui qui l'a formé, qui le loge et le nourrit, qui élève ses gosses. Mais l'aubaine était trop tentante et il garde tout pour lui.

Il n'est pas le seul, il y en a d'autres. Ils sont la classe des rupins.

Et il y a les autres, ceux qui, venus sans le sou, sont restés sans le sou, et voient quotidiennement s'étaler sous leurs yeux les richesses des privilégiés : beaux meubles, vêtements magnifiques, jouets insensés pour les gosses. Ils sont les couillons, les dindons de la farce, les naïfs qui croient encore aux vertus d'un socialisme dont on voit bien, de par le monde, qu'il expire sans demander son reste. Ils sont la classe des cocus, la classe des travailleurs. Cyril en fait partie.

– Je ne suis pas jaloux des riches, me dit-il, ce n'est pas l'argent qui m'intéresse. Quand je me suis marié, nous avions une simple petite chambre avec une douche et nous étions heureux. Aujourd'hui j'ai une maison, mais je suis obligé de faire un budget pour payer un manteau d'hiver à ma femme. Ça, je peux le faire aussi bien en Angleterre.

– Mais pourquoi justement ne pas le faire ici ?

– Je me suis battu pendant des mois et des années au conseil hebdomadaire pour dénoncer la dérive. Ils disent « oui, oui » et ne font rien pour que ça change. Je suis arrivé ici avec un idéal. Je l'ai encore, je suis resté moi-même. Tu vas me dire naïf peut-être.

– Non Cyril, pas moi.

Je lui racontai comment j'avais dû lutter contre cette idée-là le soir où j'étais retournée chercher les deux ouvriers sur la route. Il redressa le menton. Son sourire était triste à mourir, sa dignité m'arracha de nouveau des larmes.

– J'ai pris cette décision le jour où j'ai compris que le seul moyen de vivre ici consistait à devenir comme eux.

Je le serrai dans mes bras, éperdument.

– C'est un irresponsable ! Un fou ! Vraiment, il n'est pas intelligent ! Et ses enfants, hein, il pourrait au moins penser à ses enfants !

Être aveugle à ce point !

– S'il part tout de suite, il va pouvoir éviter à son aîné d'aller tuer des enfants dans les Territoires. Dans un an, il sera trop tard.

– Tu dis n'importe quoi.

– Non. C'est vous qui ne voyez pas à quel point c'est grave.

Ça, pour ne pas voir, ils ne voient pas. Et ils ne font rien pour.

La justification de tout et n'importe quoi par n'importe quelle rhétorique, dans le but de conserver une conscience propre et nette, est le sport le plus pratiqué en Israël, et Tel-Nir a ses champions.

Florilège.

Dans la série « Nous ne faisons rien de mal » : les gardes-frontières comptent parmi eux des Druzes dont certaines unités se distinguent dans les atrocités.

Entendre : les exactions les plus atroces sont commises par les Druzes. Donc les atrocités sont commises par les Druzes, donc les Israéliens ne commettent pas d'atrocités.

Dit dans une maison d'enfants par une toute jeune fille qui avoue avoir enfin retrouvé le sommeil.

Autre exemple.

Une des armes les plus utilisées pour résister dans les territoires occupés est la grève. Lors des grèves, les écoles sont fermées bien entendu, comme tout le reste.

Donc les Palestiniens ferment les écoles.

Donc les Israéliens ne ferment pas les écoles.

M'a été sorti, la main sur le cœur, par la secrétaire du kibboutz, après qu'elle m'ait expliqué à quel point elle souffrait de savoir son fils à l'armée.

– Je n'en dors plus.

Je suis victime de l'*Intifada*. Nous sommes les victimes de l'*Intifada*. C'est nous les victimes de l'*Intifada*.

Du fond de son atelier dont il ne sort jamais, et où depuis vingt ans il sculpte, et dessine, Jiuk m'a bien expliqué.

– Tu ne sais pas, Marion, tu es naïve.

Lui, il sait, et il sait parce qu'il pense. Qu'un Palestinien ayant fait des études ne supportera pas de rester dans les Territoires, il préférera aller vivre ailleurs. C'est le rêve des autorités d'occupation.

Qu'un Palestinien qui ne va pas à l'école va jeter des pierres. C'est l'intérêt de l'OLP.

Donc ce ne sont pas les Israéliens qui ferment les écoles, c'est l'OLP.

Certains bourgeois palestiniens exploitent éhontément la main-d'œuvre locale pour se faire de l'argent en leur versant de très bas salaires.

Ce sont les Palestiniens qui exploitent les Palestiniens. Donc ce n'est pas Israël qui exploite les Palestiniens.

Au chapitre « Israël doit exister pour sauver les Juifs » : un cimetière juif a été profané en France. Des centaines et des centaines de milliers de Français ont défilé pour dire leur haine de l'antisémitisme.

Une telle mobilisation prouve bien que le danger est grand.

Donc que la France est antisémite.

Dans la rubrique « Ce sont tous des monstres » et « Nous, nous sommes humains » : les hommes palestiniens oppriment leurs femmes qui sont très malheureuses avec eux. Pourtant elles aussi nous jettent des pierres.

Donc elles sont antisémites.

Les femmes palestiniennes font beaucoup d'enfants. Or on s'occupe mieux de ses enfants quand on en a peu.

Donc elles s'en occupent mal. Donc elles ne les aiment pas.

Variante : les mères palestiniennes n'empêchent pas leurs fils d'aller à la guerre. C'est parce qu'elles préfèrent les voir se faire tuer que de les garder auprès d'elles. Leur fanatisme est plus fort que leurs sentiments de mères. Donc elles n'aiment pas leurs enfants.

Ou encore : les Palestiniens qui ne travaillent pas crèvent de faim. Donc ils doivent travailler. Donc quand le kibboutz les emploie à vider les poubelles il leur donne du travail et les empêche de crever de faim. Nous les aidons, nous sommes des gens bien.

Depuis le début de la guerre des pierres, l'opinion mondiale s'est grandement retournée en faveur des Palestiniens, particulièrement des enfants.

L'intérêt des Palestiniens est que les enfants continuent de jeter des pierres. Donc ils obligent leurs enfants à jeter des pierres.

Le pompon enfin, champion toutes catégories de la politique de l'autruche : pendant la guerre d'Algérie, les Français, comme nous, n'ont pas compris qu'on ne peut pas refuser l'indépendance à un peuple qui le réclame. C'est pour ça qu'ils ont perdu. Mais les Français avaient où se replier

en cas de défaite. Nous, non. Donc ce n'est pas comme nous. Donc on ne peut pas rendre les Territoires.

Je n'invente rien. J'ai personnellement entendu toutes ces allégations. Elles sont proférées en mâchant du chewing-gum, en tirant sur sa clope au crépuscule ou en bêchant son jardin. Non pas par des brutes ou des illuminés coupés du monde, mais par les citoyens lambda d'un pays assis sur un volcan. Par des gens que, contre vents et marées, je continue d'aimer.

Tel-Nir non plus n'invente rien. Ce qu'on entend là-bas on l'entend ailleurs, dans l'autobus, sur la plage, à la terrasse des cafés. Y a-t-il dans ce pays un service de fabrication de la justification qui répand celle-ci dans l'opinion, ou bien naît-elle spontanément dans toutes les têtes, dans toutes les âmes d'un peuple entier prisonnier d'une paranoïa collective suicidaire? Mystère.

En 1989, s'est répandue sur toutes les lèvres une chanson coup de poing sur laquelle se sont précipités les jeunes de ce pays. Une jeune femme à la voix rauque et magnifique, à vous tourner les sens, chantait en substance :

Non! ne me parle pas de cette enfant qui a perdu son œil, sa maison, son enfance,

Ça me fait seulement du mal, du mal, du mal.

La vie, c'est Tel-Aviv en face de nous.

Après nous le déluge!

Après nous le déluge!

Après nous le déluge!

Cette chanson a été censurée sur les ondes. Elle portait atteinte au moral de la population.

C'est aussi grave que ça.

Je suis retournée à Dar Jabrin. J'ai fouillé les herbes hautes à la recherche de ce qu'avait été la vie « avant », et j'ai trouvé

un puits, un moulin à huile. J'ai tourné une matinée entière dans cet éblouissant royaume des vaches, des gazelles et des oiseaux.

– Toute seule! Tu es allée là-bas toute seule! Mais tu es folle!

Cette amie m'a longuement expliqué qu'elle n'irait jamais, à aucun prix, dans un endroit si dangereux.

– Tu comprends, me dit-elle, j'ai peur.

Peur des vaches?

En tout cas, peur. Et on dirait qu'elle en tire une satisfaction. Je sais laquelle. De même que la sécurité est le prétexte à la négation de l'autre, la peur est la fausse-barbe de la mauvaise conscience.

À Tel-Nir je laissai ma valise, je ne faisais que passer. Ma place était ailleurs. Direction Umm-el-Fahem.

C'était le matin de la fête de l'Indépendance, la route était déserte. Quelques kilomètres avant Hedera, je vis un jeune homme debout tout seul à un arrêt de bus. Pas un autobus ne passerait un jour pareil. Je me mis sur le bas-côté.

– Où vas-tu?

– Hedera, dit-il.

J'en doutais. Il avait tout à fait l'allure d'un Arabe, même si son hébreu ne le laissait pas soupçonner. Et un Arabe n'avait rien à faire dans cette ville juive un jour de fête.

– Et après, tu vas où?

– En direction d'Afula.

Il n'osait pas dire le nom de son village. Je l'y obligeai.

– Je vais à Arara, dit-il enfin très vite, mais il ne faut pas avoir peur.

– Je n'ai peur de personne! explosai-je à sa stupéfaction. Tu es Arabe, je l'ai vu avant même de m'arrêter et je n'ai pas

peur de toi. Avec moi, tu n'as pas à t'excuser d'être Palestinien.

Il me regarda comme on regarde un extra-terrestre. Puis il vida son sac.

– Ici personne ne prend les Arabes. Ils ont peur, il paraît que nous sommes tous des assassins. Mais comment puis-je faire pour rentrer chez moi un matin de fête alors qu'il n'y a pas de bus ? Je travaille de nuit, et mon patron a refusé de nous donner congé sous prétexte que la fête de l'Indépendance ne nous concerne pas. Ça faisait deux heures que j'attendais quand tu m'a pris...

Il était titubant de sommeil, il avait le teint olivâtre des peaux mates privées de soleil. Sa voix était brisée par l'émotion et la révolte.

– J'avais pris une chambre en ville avec mon frère pour ne pas avoir à rentrer au village tous les jours. Un soir, juste avant le travail, on a sonné à la porte et nous avons ouvert. Cinq malabars sont entrés chez nous et ont tout cassé en hurlant « Les Arabes dehors ! » Ils nous ont tellement amochés que nous avons été obligés d'aller à l'hôpital. Nous avons porté plainte, mais les flics nous ont tous arrêtés, eux et nous...

À Umm-el-Fahem, « *Allahou akbar* » avait remplacé le drapeau rouge, et une superbe mosquée en construction surplombait le village. Les islamistes avaient remplacé les communistes.

Les égouts avaient été construits, avec l'argent envoyé de l'étranger par de riches musulmans. Curieusement cet argent-là, lui, n'est pas hors-la-loi. La ville ne sentait plus mauvais, mais n'était guère plus propre. La municipalité disposait toujours d'aussi peu de moyens, et les ouvriers municipaux de la voirie étaient en grève pour obtenir le paiement de leurs salaires.

– *Ahlan! Ahlan!* cria Hassan en me voyant arriver.

Il était toujours aussi rigolard, affable, beau gosse et militant. Il décrocha son téléphone et me prit sur-le-champ quelques rendez-vous pour les besoins de mon reportage. Puis il ouvrit son tiroir et me sortit quelques textes en anglais.

– Tout est là, dit-il, nous faisons tout traduire pour obtenir l'appui de l'étranger. Sans vous, nous sommes foutus.

Je m'installai chez Fatmeh. Mundhir avait à présent huit ans, la beauté du diable, et ses grands yeux adorateurs me dévoraient toujours du même regard d'amour.

Son petit frère avait cinq ans.

– Mariunna, *bahubbek, bahubbek!* je t'aime, je t'aime, disait-il à son tour. Assise par terre dans le salon devant la télé, je le tenais blotti dans mes jambes repliées, et il se tortillait de félicité en riant aux éclats. Petit oison qui gazouille, petit pigeon qui roucoule, petit enfant du bonheur à la peau de caramel.

Mundhir, lui, ne me touchait plus, se contentant de regarder son frère avec ses grands yeux tristes.

– Que t'arrive-t-il Mundhir, tu ne m'aimes plus ?

Il se tenait, figé, les lèvres pincées.

– Tu ne veux plus te marier avec moi ?

Il hocha la tête. Si, il voulait encore. Mais il était plus grand, plus un bébé. Je lâchai le petit frère et pris mon fiancé dans mes bras. Il se coula contre moi en m'attrapant par le cou.

– *Bahubbek, bahubbek.*

Il m'aimait encore.

Je rendis visite à quelques associations d'Umm-el-Fahem susceptibles de tomber sous le coup de la loi antiterroriste. Magnifique bibliothèque riche de milliers de livres, clubs de femmes tirant ensemble l'aiguille, jardins d'enfants et pouponnières. Aucun de ces établissements ne recevait

un centime de l'État, tous vivaient exclusivement de la participation locale et de l'aide généreuse d'associations caritatives chrétiennes pour la plupart, d'Europe ou d'Amérique, d'Australie même. Je fis la connaissance d'une jeune femme de vingt-cinq ans, Na'ila.

Elle n'était pas très jolie, un peu maigrelette avec le teint terne, mais vivante et énergique. Elle dirigeait une crèche.

– J'ai reçu des visites très désagréables, m'expliqua-t-elle. On est venu me harceler de mille questions pour savoir ce que j'enseignais à nos gosses : quels chants, quelles histoires, dans quel esprit. Ils voulaient savoir si je faisais passer une quelconque idéologie dans l'enseignement que je dispense. Comme si eux se gênaient ! J'ai répondu que nos petits apprenaient des contes de chez nous et chantaient des chansons de chez nous. Ils ont compris ce qu'il y avait à comprendre. À la première occasion ils reviendront. Nous dérangeons, nous faisons peur. Mais moi je n'ai pas peur d'eux.

Na'ila semblait n'avoir peur de personne. Pourtant, elle serait la première à croupir en prison si la loi passait et si un flic à la conscience tranquille décidait un beau jour avoir « de bonnes raisons de croire » que ses petits font des cubes grâce à de l'argent « terroriste ».

– Tu comprends, me dit-elle, quoi qu'il arrive, je m'en fous, je continue.

J'avais déjà dit ça.

Na'ila me séduisit par une certaine puissance, une certaine rage de vivre et de se battre. Dans sa vivacité pourtant, je crus déceler une sorte de détresse.

– Es-tu mariée ? lui demandai-je soudain.

Elle s'alluma une cigarette. Chez elle, pas de Ramadan qui tienne. Elle hocha la tête.

– Oui, mais...

Elle me dévisagea avec curiosité, je fis de même. Qui était-elle ? Une vague de solidarité irrépressible me portait vers elle, je sentais quelque chose.

– Laissons-là la loi et le jardin d'enfants. Si tu me parlais un peu de la situation des femmes ici ?

Elle se redressa derrière son bureau, on l'aurait dite prête à bondir, mais elle hésitait encore.

Alors je crachai le morceau.

– Il ne s'agit plus du reportage, c'est pour moi que je veux savoir. Pour te mettre à l'aise, sache que je me suis battue seule contre toute ma famille pendant des années, que je ne suis pas née avec une petite cuillère en or dans la bouche. J'ai souffert mon content, j'ai connu la haine, la solitude, le désespoir. Je suis une femme libre, mais je l'ai conquise. Et toi ?

Elle fut inépuisable. Elle me conta son mariage forcé à quinze ans, son refus de le consommer, le siège furibond et humilié de l'élu de la famille qui ne supportait pas, ne souffrait pas qu'elle lui résiste. Sa demande de séparation, le chantage exercé par tout le monde pour la convaincre de vivre enfin maritalement.

– Il aurait pu venir me voir en me promettant de tenter de me rendre heureuse. Il aurait pu chercher les mots pour m'expliquer que je n'avais pas de raison d'avoir peur de lui, tenter au moins de me séduire. Il ne m'a parlé que de son honneur bafoué, il m'a menacée, m'a annoncé qu'il ne divorcerait qu'à la condition que je lui verse un dédit, l'équivalent d'un an de mon salaire.

L'honneur d'un mâle ! Ce besoin imbécile de tenir compte du regard et du jugement des autres, de tous les autres, des étrangers, sans jamais considérer sa propre image vis-à-vis de lui-même. Ce refus, cette incapacité à avoir de l'amour-propre.

La famille de Na'ila entra en scène avec tous les moyens dont disposent les parents pour faire céder la progéniture. Les cris, les lamentations sur l'honneur de la famille, les pleurs sur son égoïsme et le martyre qu'elle faisait subir à son pauvre père, à sa pauvre mère, qui s'étaient tant sacrifiés pour elle. Quand cessèrent les appels à ses valeurs morales, ils sortirent l'artillerie lourde.

– Si tu ne consommes pas, on te tue.

Enfin les choses sérieuses.

– Là j'ai compris que je les tenais, dit Na'ila, superbe. Je leur ai dit : « D'accord, tuez-moi. Je préfère mourir que de vivre une autre vie que la mienne. »

La mort plutôt que de renoncer à elle-même, plutôt que de prostituer son quotidien, sa sensualité brûlante, son désir de liberté à un crétin grotesque et égoïste, prêt à tout pour vivre avec une femme qui le déteste, plutôt que de perdre la face.

Na'ila raconta encore. Qu'en l'absence d'un droit laïc, ce sont les religieux qui décident de tout. Que si en principe le Coran interdit les mariages forcés, ce sont de toute façon des hommes qui jugent, qui interprètent, qui décident.

Les pressions exercées pour faire accepter le contrat à des adolescentes fragiles, les tragédies qui surgissent quand, plus tard, l'amour éclot sans crier gare.

– Le divorce est en principe possible chez les musulmans, mais il est excessivement difficile à obtenir pour une femme. Une jeune femme d'ici s'est battue pendant des mois et des mois pour pouvoir quitter son vieux mari et aller vivre avec un jeune homme qu'elle aimait. Quand elle a enfin réussi à obtenir le divorce, son amoureux l'a plantée là. « Si elle l'a fait pour l'autre, elle le fera aussi bien pour moi » a-t-il dit. La volonté, le courage, le caractère ne siéent pas à une femme de

bien. Et l'amour est tabou. L'obsession de la virginité est telle ici, que des parents font recoudre leur fille pour les noces.

Recoudre, plutôt que de dire : « Ma fille, monsieur, n'est pas une marchandise, et si vous ne l'aimez pas, allez voir ailleurs. »

La détresse de Na'ila, cette nervosité difficilement contenue, c'est sa sensualité bafouée, frustrée, ce besoin si naturel d'aimer et d'être aimée. Elle est encore vierge, et elle sait que du fond de sa pouponnière, tandis qu'elle économise sou après sou pour obtenir son divorce, elle a très peu de chance de rencontrer l'amour.

– Tout le monde est frustré dans notre société, tout le monde rêve de l'amour, les hommes autant que nous. Mais eux, ils se défoulent avec les étrangères, avec les Juives moins farouches, ils couchent à l'extérieur et personne ne leur demande de comptes.

Na'ila, raconte encore, je veux tout entendre. Qui te soutient dans ton combat ? Que disent les militants, les révolutionnaires ? Que font-ils pour que cela change ? Parlez-vous de tout ça en réunions ?

– Ils ne nous convient pas à leurs réunions. Il n'y a que des hommes à la tête du mouvement. Je me suis engueulée avec Hassan, je lui ai dit qu'il n'était qu'un bourgeois coupé des masses, et que les masses, c'était nous, les femmes.

Umeima me redira la même chose :

– Notre jardin d'enfants risque de devoir fermer ses portes, parce que de nombreux parents ont retiré leurs petits pour les mettre chez les musulmans. Ceux-ci ont les moyens de faire du ramassage à domicile, nous non. J'ai demandé de l'aide au mouvement. Ils m'ont dit de me débrouiller.

– Macho ! Tu n'es qu'un macho ! Et tu sais ce que c'est un macho ? Un facho à domicile. Révolutionnaire, mon cul !

Hassan accusa le coup.
– Pourquoi refuses-tu aux femmes d’entrer à la direction du mouvement ?
– On attend d’en trouver qui conviennent.
– Qui conviennent à qui ? Tu attends quoi, qu’elles fassent des études supérieures pour avoir le droit de l’ouvrir ? Les opprimés, ici, ce sont surtout des opprimées. Et elles sont à cran.

Haïfa enfin.

CHAPITRE XXIX

– *Israël vivra, Israël vivra !*
– *Palestine vaincra, Palestine vaincra !*

À Paris, Londres, New-York, Madrid, les attentats se succèdent et provoquent semaine après semaine des manifestations violentes que les policiers n’arrivent plus à contenir.

À Tel-Aviv, la dernière voiture piégée a soufflé un immeuble entier. Jaffa est coupée du reste de la métropole et les combattants palestiniens qui y sont retranchés tiennent encore malgré le siège. Jérusalem est un champ de ruines, les combats de rues n’ont pas cessé depuis six mois. Dans Umm-el-Fahem, les habitants des kibboutzim voisins campent dans ce qui reste du bourg que l’armée a entouré d’un rideau de fils de fer barbelés. Ses anciens habitants ont tous fui, ils s’entassent par-delà l’ancienne ligne verte.

Shaül et Ron sont morts. Ils ont été pris dans l’incendie d’un immeuble où s’étaient rassemblés tous les partisans juifs et arabes d’un dialogue de la dernière chance. Plusieurs députés de gauche ont également péri dans l’attentat dont Israéliens et Palestiniens se rejettent mutuellement la responsabilité.

On est sans nouvelles de Mary et Arna. Elles ont été arrêtées ensemble à Haïfa où Mary s’était réfugiée après le gigantesque incendie qui a presque entièrement détruit Gaza.

Gaby n’est plus en Israël. Elle a fui avec ses enfants après une attente de deux jours à l’aéroport Ben Gourion. Rami, son mari, a disparu. On ne sait rien de lui.

Schmulik a été égorgé en pleine rue par les partisans du Grand Israël.

Tel-Nir n'est plus. Ce qui fut le plus beau kibboutz du monde est à présent une base militaire qui surveille la ligne de front située à quelques kilomètres de là, à Dar Jabrin.

Kfar Moshe a été rasé, il n'en reste plus une famille unie. Tous sont disséminés, soit en ville, soit à l'étranger.

La plupart des camps de réfugiés de Cisjordanie sont aux mains des intégristes qui y font régner une discipline de fer. Exécutions sommaires de buveurs d'alcool et de femmes impudiques se succèdent. Depuis l'assassinat de Yasser Arafat et ses compagnons, la direction du mouvement est reprise par les fous de Dieu, dont le seul slogan, scandé par des milices qui défilent en tenue de combat, est « Falastine arabia islamia », Palestine arabe et islamique.

Ceci n'est qu'un des multiples scénarios-catastrophes possibles. Il y en a bien sûr d'autres. La guerre civile qui transformerait Israël en un nouveau Liban. Il y a aussi celui d'une explosion atomique lancée du Néguev sur une ville arabe, et d'une guerre mondiale qui s'ensuivrait. Je manque sans doute d'imagination, il doit y en avoir d'autres encore. À l'heure où j'écris, tout prépare l'un ou l'autre de ces scénarios, le pire est jour après jour plus probable.

Je me souviens d'un petit dessin humoristique vu un jour dans un magazine, qui montrait deux cosmonautes observant de leur engin une martienne tendant au pied d'un arbre une pomme à un martien, sous l'œil mauvais d'un serpent enroulé autour de l'arbre.

– Savoir ce que l'on sait et ne pas parler la langue du pays, disait à l'autre l'un des terriens.

Je parle la langue, les langues même.

Et il faudrait que je me taise!

Je ne me tairai pas. Pour Arna, Gaby, Sharon, pour Shaül, Ron, Schmulik et les autres, pour Sliman, Hussein, Ahmad, pour Fatmeh, Umeima, Na'ila et les autres, pour ces hommes et ces femmes qui m'ont aimée et ont fait de la jeune écorchée que j'étais, une femme lucide, tolérante et aimante qui, quoi qu'il arrive, les aimera toujours.

*

**

Le petit garçon doit avoir sept ou huit ans, il est assis par terre au milieu de la rue, et tient d'une main malhabile un crayon noir. Sur le sol, posé à même les graviers, un cahier de quatre pages plein de dessins et d'instructions à suivre. Il est perplexe : comme il ne sait pas lire, il ne sait pas ce qu'il doit faire, et le groupe agglutiné autour de la monitrice est si dense qu'il n'a pas le courage de s'y insérer pour poser la question.

– Tu as besoin d'aide?

Il lève la tête, intrigué.

– Oui.

– Attends.

J'interpelle la monitrice.

– Page une, que doit-il faire?

– Entourer au crayon les garçons d'un côté et les filles de l'autre, et dire combien il y en a dans chaque groupe.

Le gamin tire la langue, il s'applique.

– C'est ça?

Une bouffée de larmes me monte aux yeux.

– Oui mon lapin, c'est ça. Page deux à présent.

Je me suis assise par terre en face de lui, et j'ajuste mon appareil de photo pour le prendre sur le vif en pleine

concentration. Manqué, il m'a vue faire. Il relève la tête, me fait un sourire, et brandit les deux bras en l'air : il me fait le V de la victoire.

– Pas de photos pendant qu'ils étudient, me rappelle un des étudiants qui viennent avec Arna toutes les semaines faire la classe aux enfants du camp de Jenin. S'il te plaît, ça les déconcentre.

– Je sais. Mais c'était trop beau !

Pour le moment, ils sont à peine une trentaine assis par terre à apprendre. Où sont les autres ? La semaine passée, ils étaient plusieurs centaines...

– Où est Arna ? demande un gamin.

– Elle est à l'autre bout du camp.

– Elle va venir ?

– Mais oui. Elle viendra tout à l'heure.

Ils semblent perdus sans elle. Depuis le début du Ramadan, les autorités militaires ont levé l'état de siège, et Arna a transformé les cours individuels en cours collectifs au milieu de la rue. Il n'est pas un espace de liberté dans lequel elle ne s'engouffre pour porter aux enfants le savoir. Seule hier, elle a été rejointe par une vingtaine de jeunes, des Palestiniens étudiants à Haïfa pour la plupart, des pensionnaires de Giva pour les autres. Elle a réussi à faire le joint. Elle est merveilleuse.

– Où est Arna ?

Ils ont l'air inquiet.

– Je vais la chercher, ne vous en faites pas.

Je me dirige vers le nord du camp, et croise une petite fille qui se plante devant moi.

– Vous venez faire la classe ?

– Oui. Arna est là-haut, je vais la chercher.

Un cri, un hurlement de joie.

– La classe ! Ils viennent faire la classe !

Elle part en courant, frappe à toutes les portes.

– Ils viennent faire la classe !

En quelques minutes, ils se retrouvent quelques centaines ainsi assis par terre à apprendre à lire, à écrire et à compter, avec les moyens de fortune que les étudiants ont apportés de Haïfa : des cahiers pédagogiques que nous avons agrafés la veille au soir, des crayons noirs que nous avons coupés en deux pour faire des économies, des crayons de couleur, des gommes, des règles... Non, ils n'ont pas besoin d'Arna pour étudier, mais ne l'ayant pas vue, ils ne savaient pas ce que nous venions faire.

– J'ai honte, dit un étudiant israélien. Je ne peux rien faire pour eux, je ne parle même pas l'arabe. Il faut que je m'y mette.

Il n'est pas de Giva, c'est le seul.

Une femme d'une trentaine d'années me tire par la manche.

– Tu parles anglais ?

– Oui.

– S'il te plaît, viens parler anglais avec mes filles. Il n'y a personne ici pour leur faire la conversation.

J'appelle l'étudiant israélien.

– En anglais, tu peux, non ?

Il sourit d'aise, il a trouvé comment se rendre utile. Pendant une bonne heure, nous parlerons avec une quinzaine de petites filles assises en rond dans la cour d'une maison, les filles de cette femme, leurs copines, leurs voisines. Apprendre, apprendre, ne pas sombrer dans l'ignorance absolue. C'est leur préoccupation majeure, la seule chose qu'ils peuvent cultiver depuis qu'ils n'ont plus rien. Leur concentration nous donne des frissons.

Soudain une clameur.

– Arna est arrivée! Arna est là!

Nous sortons dans la rue et voyons les enfants se ruer vers leur amie de toujours.

– Regarde, regarde! crient-ils en brandissant sous son nez les devoirs qu'ils ont fait durant la semaine avec les crayons noirs qu'elle leur a laissés.

– C'est bien, c'est bien les enfants, dit Arna, superbe, entourée de ses gosses.

Elle parle leur langue comme la sienne, elle les connaît tous et tous la connaissent.

– La leçon n'est pas finie. Retournez travailler, leur dit-elle.

Et sagement, les petits retournent s'asseoir autour de leurs moniteurs.

Une heure et demie a passé. On peut faire le dessin.

Nous déroulons à même le sol un rouleau de papier blanc d'une quinzaine de mètres. Et en quelques minutes, cent, deux cents d'entre eux sont accroupis à même le sol autour de la longue feuille, des crayons de couleur dans les mains, et ils dessinent.

– Signez votre dessin, dit Arna. Laissez-y votre nom.

Il est presque impossible de les photographier, tant ils sont serrés les uns contre les autres. Ils dessinent. Des camions militaires, des enfants qui lancent des pierres, des drapeaux palestiniens, d'autres drapeaux palestiniens, encore des drapeaux palestiniens. Ahmad, Hussein, Muhammad, Falastine, Sallamah, Fatmeh. Ils savent à présent écrire leur nom, et apposent leur signature à côté de leur chef-d'œuvre.

La feuille est pleine.

– Nous repartons, crie Arna. Aidez-nous à enrouler la feuille, et rendez bien les crayons de couleur.

Ici, on ne fait pas la charité.

Le grand sac de matière plastique transparent apporté

de Haïfa se remplit consciencieusement, malgré les regards de regret de quelques-uns.

– Il y a d'autres enfants, dans d'autres camps, qui doivent dessiner aussi, explique un grand. Allez, rends tes crayons.

Combien en manquera-t-il, sur les quelques centaines apportés? Dix? Moins?

Soudain, en une fraction de seconde, quelque chose a changé. Les enfants sont tous debout, et une grêle de cailloux gicle de toutes les mains : « Falastine! Falastine! » hurlent-ils. Un camion militaire vient de surgir, lapidé en un éclair. Les enfants qui, quelques instants auparavant étaient concentrés sur leurs beaux dessins, leurs cahiers d'apprentissage, se sont tous emparés de pierres trouvées on ne sait où et hurlent leur haine, à pleine voix, à pleines mains.

– Filez vous réfugier à l'UNWRA, nous enjoint Arna. Ne restez pas au milieu des gosses, vous allez prendre des pierres.

Leur habileté à les lancer est suffocante : certains n'ont pas plus de cinq ans, et ils sont capables d'atteindre leur but à plusieurs dizaines de mètres, faisant sur la carrosserie du camion un bruit mat.

– Que va-t-il se passer? demandons-nous à Arna.

– Rien, tant que nous sommes là. Ils ne chargent pas quand il y a des étrangers.

– Tu vois, dis-je à l'étudiant israélien, tu peux être utile rien qu'en étant là. Ta simple présence les protège.

La leçon est finie.

Dans les gros taxis collectifs qui nous ramènent à Haïfa, l'ambiance est à la rigolade.

– Pourquoi ne repeignent-ils pas la ligne verte? dit un jeune comme nous passons sans encombre le poste militaire qui délimite les Territoires. On ne la voit plus bien.

Au fond de la voiture, je prends un cours d'arabe, j'ai presque tout oublié.

– *Shaatra, shaatra*, maligne, bonne élève, me félicite le chauffeur. Il rigole, il a l'air de bien aimer ces volontaires qui viennent tous les vendredis faire la classe aux siens.

La voiture se met sur le bas-côté, juste devant la prison de Megiddo. Alignées sagement sur le bord de la route, une vingtaine de femmes en noir tiennent silencieusement des pancartes réclamant la fin de l'occupation, des négociations immédiates avec l'OLP..

– Putains, salopes, traîtresses! leur gueulent des militaires en brandissant le poing.

Elles se taisent, elles ne répondront pas. Femmes contre l'occupation, femmes contre la guerre, femmes de conscience. Les filles du groupe se joignent à elles.

– Peut-on venir à Jenin avec vous? demandent quelques femmes en noir.

Échange d'adresses, de numéros de téléphone. Rendez-vous.

– À la semaine prochaine. Bon courage.

Nous reprenons la route pour Haïfa.

Jeudi prochain, ils se retrouveront tous chez Arna pour préparer les cahiers, couper et tailler les crayons, faire le point de la situation politique, préparer le cours du lendemain. Ils arriveront les bras chargés de cadeaux, dons d'un kibboutz, d'un magasin arabe, d'un riche Israélien ou d'un vieux militant argenté, ils amèneront de nouveaux volontaires.

– *Ahlan wa Sahlan!* dira Arna à ces nouveaux venus, émus, un peu honteux d'arriver si tard, quand depuis presque trois ans la révolte gronde et la répression brise les corps sans réussir à briser les âmes.

En bas de chez Arna, une jeune Juive d'origine russe tient par la main sa copine palestinienne. Elles se sont connues à la fac. J'ai connu, adolescente, ces amours platoniques absolus que se vouent deux filles du même âge qui n'ont qu'à se regarder pour éclater de rire. Elles ont vingt ans. Elles s'aiment. Jeunes filles d'Israël et de Palestine. Les deux copines se tiennent à présent par le cou et, tête contre tête, me regardent en riant. Je les aime tant que ma gorge se serre. Mes yeux sont embrumés de tendresse quand elles me serrent dans leurs bras.

– Tu reviendras? Tu raconteras?

Je reviendrai, si je peux.

Mais je raconterai, quoi qu'il arrive.

ÉPILOGUE

Je partis ce jour-là du kibboutz sans me presser. Deux heures et demie d'avance pour passer la sécurité à l'aéroport, il y avait longtemps que je ne les prenais plus. À quoi bon poireauter ainsi ?

J'arrivai à Ben Gourion une heure avant mon vol, et me dirigeai tranquillement vers la file d'attente pour Paris.

– C'est bien ici le vol charter de Go-Voyage ? demandai-je à un agent de sécurité.

– Non. C'est là-bas.

Flûte. La queue était très longue, allais-je finalement avoir le temps ?

Quand mon tour arriva de présenter mon passeport, une jeune femme portant l'uniforme des agents de la sécurité me demanda :

– L'autre, s'il te plaît.

– Quel autre ? Je n'ai qu'un seul passeport.

Elle me toisa d'un regard ironique et insista.

– Le passeport israélien.

– Mais je n'ai pas de passeport israélien. Je suis citoyenne française.

– Ah ! oui ? Et comment parles-tu si bien l'hébreu ?

– Il n'y a pas besoin de passeport pour ça. Je suis française.

– Et ça fait combien de temps que tu as abandonné ta citoyenneté israélienne ?

Elle me prenait pour une *yoredet*, une de ces traîtresses qui abandonnent Israël après l'avoir choisi.

– Je ne l'ai jamais eue. Je suis née française et je n'ai jamais changé.

Qu'elle me croie ou non, elle dut bien céder.

– Ici, c'est la queue pour les citoyens israéliens. La tienne, c'est là-bas.

Celle dont je revenais, précisément.

Vingt minutes de perdues. Comme je retrouvais la bonne file d'attente, on m'envoya de nouveau vers l'autre guichet.

– Je suis française, je n'ai rien à faire là-bas expliquai-je.

– Ah oui ?

C'est ainsi que ça commença.

Pendant trois quarts d'heures se succédèrent devant ma valise des agents de sécurité qui me harcelèrent de questions : et pourquoi, et comment, et comment précisément sans accent – l'accent français les fait mourir de rire – et dans quelle école, comment ça pas dans une école, quoi ? Jamais plus de six mois d'affilée, uniquement par de nombreuses visites ? Dans un kibboutz ? Quel kibboutz, pourquoi celui-là, qui connais-tu là-bas, des noms, des noms, et comme ça, uniquement en venant les voir une fois par an depuis, combien ? depuis dix-huit ans ?

Il n'y avait rien de plus pressant que de me faire avouer Dieu seul savait quel crime justifiant que, citoyenne française et pas même juive, j'arrive à parler leur langue parfaitement.

L'heure du vol était arrivée.

– Mon avion décolle dans deux minutes, expliquai-je enfin, la bouche sèche.

– Pourquoi es-tu si nerveuse ?

– Mais parce que je vais le rater !

– Tu es arrivée en retard.

– Mais vous m'avez baladée de guichet en guichet ! C'est votre faute aussi.

– Ouvre ta valise.

La jeune femme responsable du charter s'approcha de moi.

– Ne vous inquiétez pas, je vais essayer de retarder le vol, me dit-elle en aparté.

Ils ouvrirent, ils inspectèrent tout. Mes vêtements furent étalés en vrac sur la table d'inspection, ma trousse de toilette fut disséquée – ne mettez pas les mains dans mes pots de crème ! – ma brosse à dents, mon séchoir à cheveux, mon appareil de photo, mon baladeur, tout ce qui devait forcément contenir une bombe fut passé aux rayons dans une salle mystérieuse.

– Où as-tu acheté ce Walkman ?

– En France.

– Où ?

– À la FNAC.

– Il y a combien de temps ? Pourquoi es-tu si nerveuse ? Comment parles-tu si bien l'hébreu ?

Ils furent bien une quinzaine à se succéder et à me poser les mêmes questions, tandis que l'heure tournait et que la responsable du vol trépidait.

– Mais je ne PEUX pas rater mon vol. Je travaille demain.

– Et combien gagnes-tu pour venir si souvent en Israël ?

– Ça ne coûte pas cher.

– Et à part dans ton kibboutz, où es-tu allée ?

Mentir, ou dire la vérité ? Naturellement, c'est la vérité qui me vient. Mais là, comment faire ?

– À Haïfa.

– Chez qui ?

– Une amie.

– Son nom ?

– Arna.

Coup de bol. Celle-ci est débutante, elle ne connaît pas Arna.

– C'est tout ?

Je mens.

- Oui. Haïfa et mon kibboutz, c'est tout.
- Tu dis que ton kibboutz s'appelle Tel-Nir, mais sur ton passeport, il y a un visa de long séjour qui indique un autre nom.
- Ce n'est pas un kibboutz, c'est *Givat Haviva*.
- Qu'est-ce que c'est?
- C'est le centre de formation de l'*Hashomer Hatzair*.
- Et qu'y as-tu appris?
- Dire la vérité.
- L'arabe.
- Ils s'agglutinent.
- Pourquoi l'arabe?
- Ne pas s'énervé.
- Et pourquoi pas?

Ça y est, ils me tiennent. Il y a dans mon sac à mains tous les documents que j'ai accumulés depuis un mois, des dizaines d'adresses, des tracts, des photos d'enfants à Jenin. Je l'ouvre pour en extirper portefeuille et babioles, et un texte en arabe en tombe. Ce coup-ci, c'est foutu.

Ils font signe à un de leurs supérieurs qui saisit le document et m'attire à part.

- Doucement, calme-toi, qu'est-ce que c'est?
- Des contes pour enfants.
- En arabe?
- Il m'énervé! Oui, en arabe, ça se voit, non?
- Qui t'a donné ça?
- C'est Arna.

Celui-là, il connaît.

– Arna Mer? Et comment la connais-tu?

Et c'est reparti.

– Elle est la sœur d'un membre de mon kibboutz.

– Comment s'appelle-t-il?

Arna, Arna! J'ai commis la bêtise de dire que je connaissais

Arna. Mais je plaide non coupable, c'est un avocat de la Ligue israélienne des droits de l'homme qui m'a donné naguère ce conseil : ne te prends pas les pieds dans le tapis, dis la vérité, c'est plus simple.

L'homme prend un air grave.

– Qu'y a-t-il d'écrit sur cette brochure?

– C'est un conte pour enfants.

– Je ne lis pas l'arabe, comment puis-je le savoir?

Là mon coco, tu devrais avoir honte. Être agent de sécurité d'un pays où vivent près d'un million et demi d'Arabes à côté ou sous la botte de trois millions de Juifs et ne pas connaître leur langue...

– Si tu ne lis pas l'arabe, tu ne peux pas le savoir.

Ce que je sais, moi, c'est qu'aucune de ces questions, aucune depuis le début, n'est justifiée par des raisons de sécurité à la sortie d'un pays. Devrait-il y avoir une bombe dans mes bagages, il serait plus rapide, plus simple de fouiller vite et bien. Il s'agit d'un flicage, et j'ai une allergie qui me retourne l'estomac.

L'avion était parti depuis une demi-heure quand ils me lâchèrent. Ils me plantèrent là, mes bagages estampillés de la fouille approfondie, tremblante de rage.

– Les salauds, les fumiers! hurle une jeune femme française.

Nous étions deux.

– Deux heures et demie, deux heures et demie ces ordures m'ont tenue. Et pourquoi je viens si souvent, et pourquoi je vis avec un Juif alors que je ne suis pas juive, et pourquoi nous n'avons pas d'enfant, et pourquoi il n'est pas venu avec moi, et pourquoi je vis avec un homme plus âgé que moi. Ils ont épluché mon carnet d'adresses, mon agenda...

J'avais, moi, réussi à échapper à ça. Elle était verte de fureur.

J'essayai d'entrer en contact avec le responsable de la sécurité

de l'aéroport : ils nous avaient fait rater notre avion, ils devaient nous prendre en charge. Appelé par un des agents qui avaient procédé à la fouille, il me fit savoir qu'il n'avait rien à me dire.

Et comme j'étais assise dans un fauteuil en attendant la réponse, trois nouveaux agents de la sécurité vinrent retirer de mes bagages toutes les étiquettes attestant que j'avais passé la fouille : je devrais tout repasser à zéro, même dans le cas où je trouverais une place sur un autre vol dans l'heure qui suivait.

– Que voulez-vous madame, vous êtes ici en Israël, me dit, laconique et fort aimable, le vice-consul de France que j'appelai à l'aide. J'entre en contact avec la compagnie aérienne. Nous allons essayer de vous faire partir par le prochain vol charter sans vous refaire payer. Savez-vous où loger ce soir ? Avez-vous besoin d'un peu d'argent ? Pouvons-nous faire quelque chose pour vous ? »

Oui, cher Monsieur, voulez-vous appeler mon patron pour lui dire que je ne serai pas là demain...

Ah ! qu'il est doux d'avoir une citoyenneté, un pays qui vous protège, ah ! merveille que la civilisation, qui fait qu'on s'entraide sans se connaître !

Je suis retournée au kibboutz, en proie à la plus violente crise de paranoïa de ma vie. M'ont-ils suivie dans les Territoires, à Umm-el-Fahem, à Haïfa, à Jenin ? Vont-ils me refaire des ennuis lors du prochain vol ? Que se passera-t-il s'ils tombent sur mon carnet d'adresses ? Vais-je pouvoir revenir ? Suis-je sur leurs listes rouges ?

Puis la raison est revenue. Qu'avais-je fait d'illégal ?

Israël vivra !

Qui ça, Israël ?

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE	5
----------	---

PARTIE I : L'AMOUR

CHAPITRE I	11
CHAPITRE II	19
CHAPITRE III	27
CHAPITRE IV	35
CHAPITRE V	39
CHAPITRE VI	49
CHAPITRE VII	57
CHAPITRE VIII	67
CHAPITRE IX	79

PARTIE 2 : LE DOUTE

CHAPITRE X	87
CHAPITRE XI	99
CHAPITRE XII	113
CHAPITRE XIII	131
CHAPITRE XIV	141

PARTIE 3 : L'EXIGENCE

CHAPITRE XV	161
CHAPITRE XVI	171
CHAPITRE XVII	181
CHAPITRE XVIII	189
CHAPITRE XIX	195
CHAPITRE XX	203
CHAPITRE XXI	217
CHAPITRE XXII	229
CHAPITRE XXIII	241

PARTIE 4 : L'ENGAGEMENT

CHAPITRE XXIV	251
CHAPITRE XXV	265
CHAPITRE XXVI	277
CHAPITRE XXVII	287
CHAPITRE XXVIII	297
CHAPITRE XXIX	315
ÉPILOGUE	325